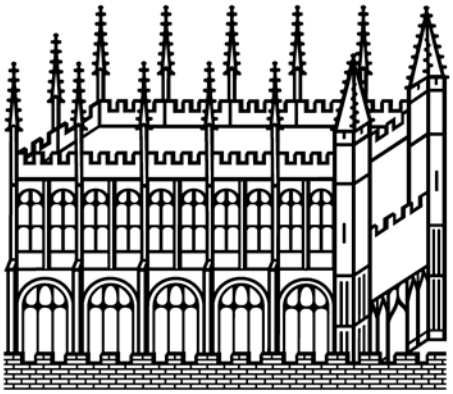


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. II A. 16

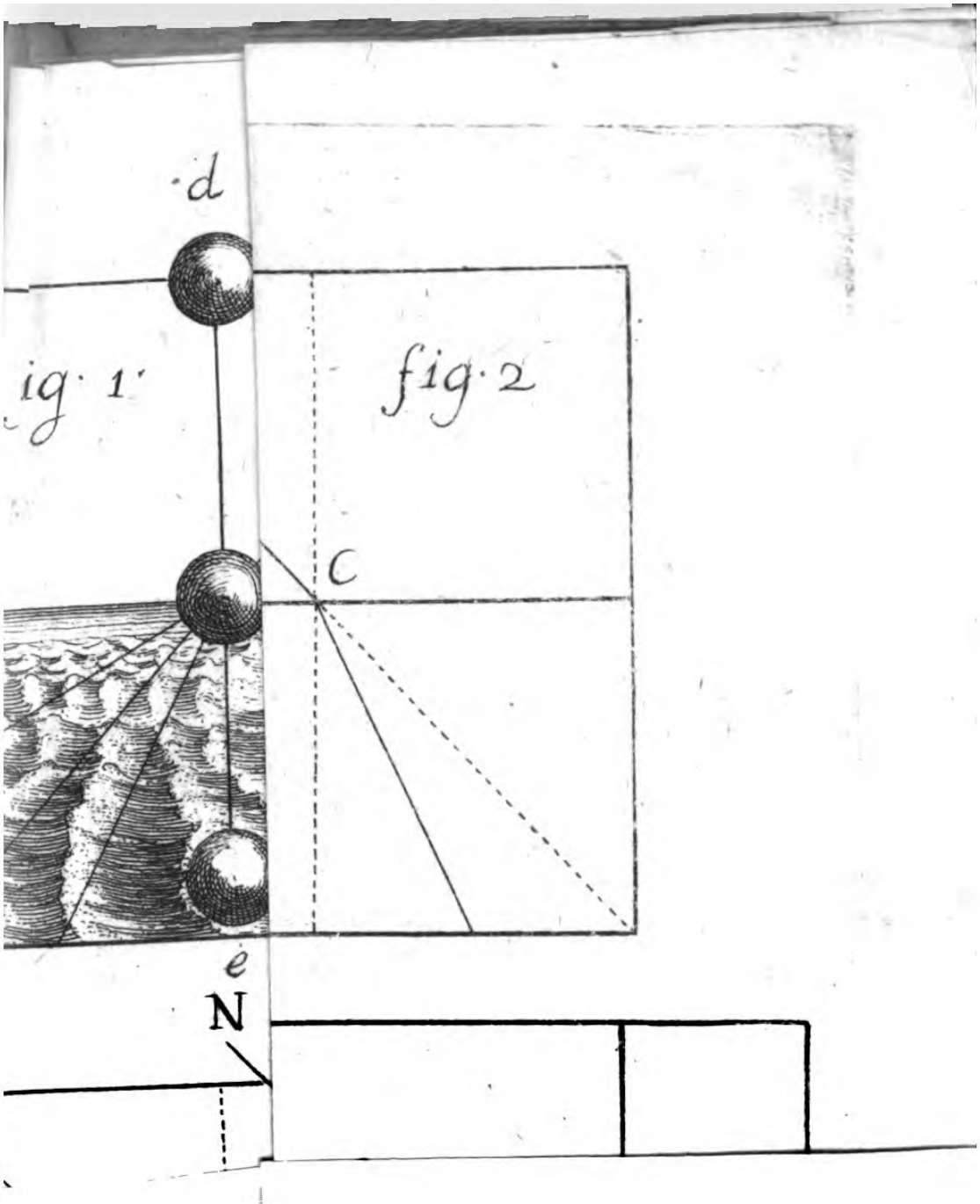
Vet. Fr. II A. 16

MEMOIRES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR,

PAR MONSIEUR
LE MARQUIS D'ARG***
CHAMBELLAN DE SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE, DIRECTEUR DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES ET DES BELLES LETTRES DE BERLIN,
ET PAR
MADEMOISELLE COCHOIS.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 9 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY


d
ig. 1.
fig. 2
C
e
N

MEMOIRES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR,

PAR

MONSIEUR LE MARQUIS D'ARG.**

ET

MADEMOISELLE CO**

LETTRE

De Monſieur le MARQUIS D'ARG.**

à Monſieur le BARON DE S**.

VOUS voulez ſavoir, Monſieur, ce que contiendront *les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſprit & du Cœur*, dont vous parla hier Mademoiſelle Co**.

Je ne ſaurois contenter entiérement votre curioſité. Je puis cependant la ſatisfaire en partie. Cet Ouvrage raſſemblera pluſieurs Pièces d'un genre très différent. Il y aura des Réflexions Métaphiſiques, des Diſſertations Phiſiques, des Lettres Critiques, des Romans écrits dans le goût des Nouvelles. Enfin chacun pourra trouver de quoi s'y amuſer. C'eſt du moins le but que ſe ſont propoſés les Auteurs. Heureux s'ils peuvent y parvenir!

Il paroitra tous les trois Mois un Volume de ces Mémoires. Dans le prémier, il y aura des Réflexions ſur les Paſſions, un Petit Roman, une Diſſertation ſur les douceurs de la bonne Société: cela appartient au Cœur. Dans ce même Volume, on placera un Diſcours ſur la nature & la propagation du Feu, où l'on examinera les ſix Ouvrages qu'a fait imprimer ſur ce ſujet en dernier lieu l'Académie des Sciences de Paris. Ce Morceau, ainſi qu'une Lettre Critique ſur les Pédans, appartient à l'Eſprit. Dans les trois Tomes ſuivans, on trouvera trois Diſſertations, une ſur l'Air, l'autre ſur l'Eau, la troiſième ſur la Terre. Ce qui, joint à la prémière ſur le Feu, fera une eſpèce

ce de Cours de Phiſique expérimentale.

IL y a deja longtems que cet Ouvrage auroit paru ; mais j'ai eu toutes les peines du monde à faire conſentir Mademoiſelle Co** de laiſſer publier les Pièces qu'elle en avoit données. Vous connoiſſez ſa modeſtie, elle égale ſon mérite. Vous avez vû avec quelle indiférence elle a ſoutenu l'injuſtice, que lui ont fait quelques perſonnes, de publier dans le Monde qu'elle n'avoit point écrit les dernières * Lettres qui ont paru ſous ſon nom. Vous ſavez mieux qu'un autre, Monſieur, ſi elles ſont d'elle, vous qui lui en avez vû écrire pluſieurs, & qui joignant un caractère aimable à un eſprit délicat, l'animez par vos conſeils à continuer de mériter l'eſtime des honnetes Gens. Un Pédant, qui vit dans un reduit obſcur à Amſterdam, lui a fait un crime d'être Cartéſienne. On m'a parlé d'une Lettre qu'il avoit écrit à ce ſujet à un de ſes Amis. Cette Lettre a été goutée par deux ou trois perſonnes, qui

* Lettres Philoſophiques & Critiques de Mademoiſelle Co***, avec les Réponſes de Monſieur le Marquis d'ARG. à la Haye. 1744.

qui ſont perſuadées qu'il y a beaucoup plus d'eſprit à ne rien approuver, qu'à louer ce qui mérite de l'être. On ne ſauroit aſſez exhorter les Gens à ſe deffendre de la paſſion de décider, & qui pis eſt, de décider ſur les matières qu'ils ont le moins approfondi.

Vous ſavez, Monſieur, qu'on a voulu me rendre reſponſable de quelques interpretations malignes qu'on a donné à trois ou quatre Portraits généraux que j'avois fait dans une de mes Lettres. On a prétendu que je voulois déſigner certaines Gens, auxquelles je n'avois pas penſé. Il eſt fort ſingulier qu'un Auteur ne puiſſe plus peindre le vice, parce qu'il y a des Vicieux qui prennent pour eux en particulier ce qui n'eſt dit que pour le général. Il ne faudra pas jouer deſormais ſur le Théâtre des Courtiſans, des Fourbes, des Débauchés, des Coquettes, des Prudes, des Avares, des Marquis ridicules, des Comteſſes folles; parcequ'il y a réellement de tous ces Gens-là dans le Monde, & qu'on peut leur appliquer les Portraits qu'on en a fait. On brulera Moliere, Regnard, la Bruyere. Pour Rouſſeau, Deſpreaux, il n'y aura point de ſuplice qu'ils n'ayent mé-

rité, puiſque peu contents de blâmer les vices & les ridicules, ils ont nommé ceux qu'ils condamnoient. Je ne veux point icy deffendre ces deux derniers; mais quant aux prémiers, qui n'ont fait que des Portraits généraux, ils ne peuvent être blâmés par tout Homme qui juge ſans paſſion. Ce n'eſt pas les Auteurs qui écrivent des Portraits généraux qu'il faut accuſer de malice; ce ſont ceux qui font des Clefs à ces mêmes Portraits.

En voilà je crois aſſez pour apprendre à vivre à ceux qui ont voulu me taxer de malignité. Et quant à ceux qui croyent s'être reconnus dans mes Portraits, s'ils en ſont offenſés, il eſt un moyen bien certain pour rendre inutile ce que j'ai dit. Qu'ils deviennent bons, ſages, vertueux; dès ce moment, ces mêmes Portraits qui les fachent, ne leur reſſembleront plus.

Vous ſeriez ſurpris, Monſieur, ſi je vous apprenois les peines & les ſoins qu'on s'eſt donné pour nuire à l'Ouvrage de Mademoiſelle Co**. Je l'avois prévû; mais j'avois auſſi prévû que tout cela ſeroit inutile. Le Public juge par lui-même: on a beau vouloir arréter ſes ſuffrages par la brigue & par la cabale. Mais je m'apperçois que ma Lettre eſt

deja très longue. Peut-être vous aura-t-elle ennuyé. Pardonnez-moi, Monſieur: l'amitié eſt un peu babillarde, & le Cœur aime à ſe répandre avec ceux qu'il eſtime. Je ſuis &c.

REFLEXIONS

Diverſes ſur les Paſſions.

Par Monſieur le Marquis d'Arg. * *.

§. I.

Sur les Paſſions en général.

PARMI les différentes Paſſions, qui regnent dans le cœur des Hommes, il en eſt un nombre de blâmables, qui naiſſant des deſirs déreglés de l'imagination, ne peuvent aboutir à rien que de criminel. Mais il en eſt d'une autre eſpèce, qui oppoſées à ces prémières, portent au bien, excitent à la vertu, & ne contribuent pas médiocrement au bonheur de la Société civile. Ceux qui diſent que les Paſſions font le malheur du Genre-Humain, & ceux qui prétendent qu'elles le rendent heureux, ont également

ment raiſon. Il ne s'agit que d'expliquer leurs ſentimens; on découvre bientôt qu'ils n'ont rien de contraire, & qu'ils tendent au même but par des chemins différens.

UNE Paſſion eſt un mouvement de l'Ame qui la pouſſe vers un objet, ou qui l'en éloigne, ſelon qu'il lui paroît aimable ou odieux. Ce mouvement eſt occaſionné par deux cauſes principales; ou par l'Imagination, qui étant frappée & affectée trop vivement par certaines idées, agite & émeut l'Ame, la tire de ſa tranquilité & de ſon aſſiéte ordinaire; ou par les parties du Corps, qui n'étant point dans une diſpoſition auſſi parfaite qu'elles devroient l'être, s'altèrent & reçoivent plus de mouvement & de chaleur qu'il ne leur en faut. L'Ame prend part, par l'union que l'Auteur de la Nature a établie entre le Corps & l'Eſprit, à cette augmentation de mouvement ou de chaleur, & en reçoit une impreſſion qui lui cauſe quelque Paſſion. L'Ame fait ſa demeure dans le Cerveau, où aboutiſſent intérieurement tous les nerfs; & ſelon que le Cerveau eſt affecté par ces nerfs, elle reçoit certaines impreſſions. Un Auteur Anglois compare l'Ame dans le Cerveau

à un Inſtrument bien d'accord, qui auroit des clefs en dedans que le Muſicien pouroit toucher, & d'autres en dehors ſur les quelles d'autres Perſonnes pourroient jouer auſſi, & que d'autres Corps pourroient remuer. Par les clefs intérieures, cet Auteur entend les moyens par les quels les penſées de l'Entendement rejailliſſent ſur le Corps; c'eſt-à-dire comment les idées produites purement par l'Imagination ſe communiquent au Corps; & par les clefs extérieures il veut marquer l'action par la quelle les ſenſations du Corps paſſent juſques à l'Ame. S'il y a de la confuſion dans les mouvemens des clefs intérieures ou extérieures, l'inſtrument ne rend plus une juſte harmonie. Ainſi dès que l'Ame eſt affectée, ou par l'Imagination, ou par les ſenſations du Corps d'une manière confuſe, elle ne conſerve plus ſa tranquilité ordinaire. Nous voyons que les Malades attaqués d'une violente fiévre ſont ſujets à des frénefies & à des tranſports; & que les gens dont l'imagination eſt vive, reſſentent des peines & des plaiſirs que les autres ignorent.

Les Paſſions ſont plus ou moins violentes, ſelon que la cauſe qui les produit eſt

eſt plus ou moins forte. Leur durée eſt encore reglée par cette même cauſe. Tant qu'elle continue, les Paſſions ſubſiſtent : dès qu'elle finit, elles s'éteignent. Si l'idée qui affecte l'imagination s'évanouït; ſi les parties du corps qui imprimoient à l'Ame un certain mouvement, ſe rétabliſſent, & ne lui communiquent plus la même impreſſion, la Paſſion, dont elle étoit touchée, ceſſe. Cet Homme qui aimoit ſi vivement ſa Maitreſſe, eſt devenu indifférent. Tous les véritables Amans le regardent avec mépris; ils ont horreur de ſon infidélité. Au lieu de le condamner avec tant de rigueur, ils devroient le plaindre; ſa faute eſt une ſuite néceſſaire de l'état nouveau dans lequel a paſſé ſon Ame. On devroit moins en général accuſer les Hommes d'inconſtance: ce n'eſt point d'eux-mêmes qu'ils ſont inconſtans, ce ſont les objets qui les affectent, qui les environnent, & qui changent à leur égard. Toutes les Paſſions qui ſont produites par des cauſes dont la force ſupérieure détermine la volonté, rendent les Hommes leurs eſclaves & leurs jouets infortunés.

LA Raiſon peut quelques fois nous ai-

der à ſurmonter & à vaincre nos Paſſions ; mais elle n'eſt jamais maitreſſe que de celles qui ne ſont point aſſez violentes pour l'empêcher d'agir. Dans un délire cauſé par une maladie, dans un abattement total de l'Eſprit, dans un prémier mouvement, & j'ôſerois preſque dire, dans une Paſſion qui a jetté de profondes racines, la Raiſon ne pouvant agir, devient inutile. On peut donc ranger les Paſſions dans deux claſſes différentes. Les moins fortes peuvent ſe corriger & ſe conduire par le raiſonnement. Elles s'expriment par des paroles, par une joye modérée, par des larmes. Celles qui ſont extrêmes, étonnent l'Ame, l'accablent, l'empêchent d'agir, privent de l'uſage de la parole, & ſouvent de celui de la Raiſon.

LES Paſſions ſont émuës par l'apparence, ou par la réalité d'un bien ou d'un mal. Si c'eſt un bien réel dont l'Ame jouïſſe, ce bien s'apelle joye, plaiſir. Si ce bien eſt futur, qu'il ne conſiſte que dans l'eſpérance, on le nomme deſirs, ſouhaits &c. Si au contraire c'eſt un mal réel, on l'apelle triſteſſe, douleur, chagrin &c. Si le mal n'eſt qu'en perſpective, il produit la crainte, la timidité &c.

LE bien & le mal que nous voyons dans les autres Hommes, nous occaſionnent à peu près les mêmes paſſions que nous ſentons pour ce qui nous regarde; mais elles ſont un peu moins fortes: ainſi un mal qui étant en nous nous cauſeroit de la douleur, ne produit que de la pitié, quand nous l'appercevons dans un autre. Un évènement qui nous touche, nous fait treſſaillir de joye: s'il n'eſt que pour les autres, il nous cauſe une ſimple ſatisfaction.

LA ſource de toutes les Paſſions, ſoit vertueuſes ſoit vitieuſes, doit ſe chercher dans l'Amour-propre bien ou mal entendu. Deux Hommes ſont ambitieux. L'un fait ſervir ſon Ambition à la vertu, l'autre au vice. Ils ont pourtant le même but, qui eſt de ſe diſtinguer & de s'élever au deſſus de leurs égaux. L'Amour-propre agit dans tous les deux; mais l'Amour-propre de l'un eſt conduit par la Raiſon, & l'Amour-propre de l'autre par les préjugés, & par un jugement peu ſolide.

APRÈS avoir fait ces réflexions générales, je vais parcourir ſuccinctement les principales Paſſions, éxaminer ce qui peut les rendre utiles ou nuiſibles, & dé-

découvrir, s'il m'eſt poſſible, les bons & les funeſtes effets qu'elles cauſent, ſuivant qu'elles ſont bien ou mal ménagées.

§. II.

De l'Ambition.

C'EST dans l'Amour-propre, ainſi que je l'ai deja remarqué, qu'il faut chercher l'origine de l'Ambition. Cette Paſſion eſt une des plus fortes & des plus violentes: lorſqu'elle s'eſt emparée d'un cœur, elle y regne avec un ſouverain empire & en règle tous les mouvemens.

LES plus belles actions des grands Hommes doivent être attribuées à l'envie qu'ils ont eu d'immortaliſer leur nom. Les forfaits des Tyrans les plus cruels ont été commis en partie par l'Ambition qu'ont eu ces mêmes Tyrans de regner deſpotiquement, de s'élever au deſſus des loix, de s'affranchir des règles qu'ils craignoient qu'on ne leur impoſât. Titus fut ambitieux du nom de juſte: Louïs douze de celui de Père de la Patrie: Tibère ambitionna d'élever ſa Puiſſance ſur les débris de la liberté Romaine: il ſacrifia toutes les Vertus à ſa Politique

litique ambitieuſe. La même Paſſion fit de Cromwel un grand & illuſtre ſcélérat. Preſque tous les Hommes ont de de l'Ambition, parce qu'ils ont de l'amour propre. On peut appliquer à cette Paſſion les vers de Malherbe ſur la mort.

Le Pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes Loix,
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

L'AMBITION de Jules-Céſar, qu'il porta juſqu'au point de vouloir être le maître de la République, ne différe de celle d'un Bourgeois, qu'en ce que celui-ci n'étend ſes vuës, qu'à ſe rendre maître dans le Conſeil de la Maiſon de Ville. Quant au-reſte, tout eſt égal entre le Dictateur Romain & le Bourgeois. Ils ſont ſoigneux de ſaiſir à propos toutes les occaſions qui peuvent augmenter leur puiſſance & les conduire à leur but. Ils haïſſent ceux qui s'oppoſent à leurs deſſeins; ils ſongent à ſe faire des Créatures; à prévenir les entrepriſes de

leurs

leurs Ennemis. Ils ſont de leur élévation leur principale occupation, & l'Empire Romain ne touche pas davantage le cœur de Céſar, que la direction des affaires de la Ville celui du Bourgeois. Nos Paſſions ſe conforment à nos jugemens; nos jugemens ſont produits par nos idées, & nos idées le ſont par les objets qui nous frapent & qui nous environnent. Parlez de la puiſſance d'un Empereur à un Paiſan, il en eſt moins touché, que de celle du Subdelegué de l'Intendant, qui l'oblige toutes les années à payer les impots, & le fait mettre en priſon lorsqu'il n'a pas de quoi le faire. Ce n'eſt pas la grandeur de l'objet que nous ſouhaitons, qui fait la meſure de notre Ambition, c'eſt l'envie que nous avons de poſſeder cet objet. Concluons donc de là, que l'Ambition eſt également forte dans les Gens d'un état très diſproportionné, puiſqu'ils deſirent avec la même vivacité de parvenir à leur but.

L'AMBITION agit chez les Hommes par divers moyens, & aboutit au même point par différentes routes. Il y a un chemin battu, droit, uni, & connu généralement de tout le monde, c'eſt celui dans lequel ont marché les Alexandres,

dres, les Céſars, les Thémiſtocles, les Auguſtes, & tous ceux qui les ont imités. Il y en a un autre oblique, détourné & couvert, qui a été pratiqué par les Socrates, les Diogènes, les Zénons, & par tous les Philoſophes, les Théologiens, & autres Perſonnages renommés qui ont écrit & parlé très fortement contre la gloire. Ces Gens reſſemblent aux rameurs qui s'avancent vers le port en lui tournant le dos. Leur conduite eſt très ſenſée, & il y a plus de grandeur à mépriſer les dignités & les richeſſes, qu'à les deſirer & à en jouïr. Un excellent Auteur & contemporain de Montagne a eu raiſon de dire : *que l'Ambition ne ſe conduiſoit jamais mieux, que par une voye égarée & inuſitée.*

CEUX qui prétendent que l'Ambition eſt la plus forte des Paſſions, *& qu'elle maitriſe*, pour me ſervir des termes de Charron, *toutes les autres Paſſions & cupidités, même celles de l'Amour, qui ſemble toutes fois conteſter de primauté avec celle-ci*; ceux, dis-je, qui ſoutiennent cette opinion, ſe trompent étrangement. Toutes les Paſſions ſont égales : ce qui fait leurs différens degrés de force, c'eſt le plus ou le moins d'empire qu'elles ont dans les

Cœurs.

Cœurs. La gloire a beaucoup moins d'appas, qu'un tréſor pour un Avare. La bonne chère paroit plus douce à un Gourmand, que la réputation la plus brillante. S'il y a une Paſſion qui ſoit ſupérieure aux autres, ſans doute c'eſt l'Amour. Mais, dira-t-on, Alexandre, Scipion, Céſar, Pompée ont ſacrifié l'Amour à leur gloire. Je réponds à cela, que c'eſt parce qu'ils aimoient foiblement. Si l'Amour avoit été auſſi fort chez eux que l'Ambition, cette dernière Paſſion auroit cédé à la prémière. Antoine n'avoit-il pas de l'Ambition? L'Amour lui couta l'Empire de la moitié du Monde. Oſman Empereur des Turcs perdit le Thrône & la vie, pour avoir épouſé une Eſclave qu'il aimoit. On prétend que le Mariage du feu Roy de Sardaigne fut une des principales cauſes de ſa renonciation au Thrône. Combien de particuliers n'y a-t-il pas eu, & n'y a-t-il pas encore aujourd'hui, qui ont, quoi qu'ambitieux, ſacrifié leur fortune à leur Amour? Si l'Ambition a produit de grands évènemens dans le Monde, ſi elle a été la cauſe de la deſtruction de pluſieurs Empires; l'Amour leur a occaſionné ces mêmes effets. Horace nous apprend, que

bien

bien avant Hélène, les Femmes avoient été le ſujet & la cauſe de pluſieurs guerres ſanglantes ; elles l'ont été de pluſieurs autres après le Siége de Troye, & le ſeront encore à l'avenir.

POUR prouver que l'Ambition a plus de force ſur les Cœurs que les autres Paſſions, on dit qu'on lui ſacrifie ſon repos & ſa tranquilité ; mais ne ſacrifie-t-on pas ce repos & cette tranquilité à d'autres Paſſions ? Quels travaux ne ſuporte pas un Avare pour acquerir de nouvelles richeſſes ? Quelles peines ne ſoufre pas un Amant pour plaire à ſa Maitreſſe ? Quels affronts n'eſſuye pas un Paraſite pour attraper un bon repas ? Quelles difficultés ne ſurmonte point un Vindicatif pour contenter ſa haine ? L'Ambition, ajoute-t-on, nous fait mépriſer la vie. L'amour ne produit-il pas le même effet ? L'Avarice ne conduit-elle pas le Marchand au travers des plus grands périls juſques dans le fond des Indes ? Celui qui tue ſon Ennemi, ne brave-t-il pas les Loix qui le condamnent à la mort ? Je le répète, il n'eſt aucune Paſſion qui par ſon eſſence ſoit plus forte que les autres.

L'AMBITION, j'entends le deſir démeſuré des grandeurs & des louanges,

me paroît de toutes les Paſſions la moins ſenſée. Les Gens aſſez malheureux pour attacher le contentement de leur Eſprit aux ſentimens du Vulgaire, reſſemblent à des Fous qui prennent l'ombre pour le corps, & qui courent ſans ceſſe après une chimère. Peut-on, dès qu'on fait uſage de ſa Raiſon, renoncer entièrement à ſa liberté, pour ſe conformer uniquement aux volontés des autres; ceſſer d'être libre, pour devenir captif? Les Gens attachés par leur état à la Cour, ſont les eſclaves des Princes & des Miniſtres. Les Ambitieux le ſont de tout l'Univers. Je ne connois rien de plus triſte que le ſort d'un Homme qui n'aime la Vertu, qu'autant qu'elle plait au Vulgaire; qui ne fait pas le bien par l'amour du bien, mais par une vaine oſtentation. Un Ambitieux reſſemble à un tonneau: on ne ſauroit en faire ſortir la liqueur qu'il contient, qu'on ne lui donne du vent: avec ce même vent, on obtient ce qu'on veut des Ambitieux: ils ne feront point une bonne action qu'ils croiront devoir reſter dans le ſilence: ils executeront les plus belles choſes, dès le moment qu'ils penſeront qu'elles ſeront louées.

LA Vertu ſeroit une choſe bien médiocre, ou bien peu recommandable, ſi elle n'étoit eſtimable que par les ſentimens du Vulgaire. Elle eſt trop noble par elle-même, pour mandier une telle récompenſe. Elle ne cherche point, pour ſe faire voir, un Théâtre plus grand que le cœur de celui dans lequel elle regne. Le véritable prix des belles actions, c'eſt de les avoir faites. La Vertu ne ſauroit trouver hors d'elle-même un prix qui puiſſe l'honorer.

DÈS qu'on conſulte ſenſément ſes véritables intérêts, on bannit auſſi-tôt toutes les idées d'Ambition: on ſe contente d'une fortune médiocre dans laquelle on vit tranquille, & l'on fuit une vaine gloire qui nous ôte pour toujours le repos. Les louanges qu'on recherche avec tant d'avidité, ne peuvent jamais contenter véritablement; mais la Vertu aimée pour elle-même ſatisfait entièrement, & répand dans les cœurs un charme ſecret.

LES Ambitieux, pour excuſer leur conduite, diſent que l'Ambition ſert d'aiguillon à la Vertu; qu'elle la pique, la reveille, & lui donne un nouveau luſtre. La Vertu n'a pas beſoin d'un pareil

aiguillon ; elle fait le bien ſans égard à la gloire. Cet Homme charitable qui aſſiſte les malheureux, n'attend pas, pour répandre ſur eux ſes largeſſes, qu'on puiſſe s'en apercevoir. Le Citoyen fidelle ſert ſon Prince, parce qu'il eſt de ſon devoir de le ſervir, & non pas dans le deſſein de faire une fortune brillante.

PLUSIEURS Perſonnes prétendent que l'Ambition corrige quelque-fois les vices. Quant à moi, je crois qu'elle les cache, mais qu'elle ne les détruit point. Elle pouſſe les Ambitieux à de grandes actions qui ſont utiles au Public. Ceux qui les font, ne ſont pas pour cela plus vertueux. Les actions glorieuſes, ſont des ſujets de la Paſſion, & non pas de la Vertu. Les défauts d'un Ambitieux qui ſait ſe contraindre, ne reſtent cachés, que juſques à ce qu'il ſe ſoit élevé à un point, où il puiſſe les faire paroitre publiquement & impunément.

IL eſt une certaine Ambition tempérée, & conduite pour ainſi dire par la Vertu, à laquelle je donne le nom de véritable gloire. Vouloir regner ſur les Hommes en les rendant malheureux, c'eſt avoir de l'Ambition. Aimer à gagner les cœurs & à les rendre heureux, c'eſt

c'eſt allier à la Vertu l'idée de la véritable gloire.

L'AMBITION porte ordinairement avec elle ſon châtiment; elle ne peut jamais être entiérement ſatisfaite. Le Courtiſan, le Guerrier, l'Eccléſiaſtique, l'Homme de Robe ont toûjours dans leurs états quelques nouveaux deſirs qu'ils ne peuvent contenter, & qui les tourmentent. Quiconque ne ſait pas borner ſes deſirs, eſt le jouet éternel des caprices de ſon imagination. Combien peu d'Hommes y a-t-il qui ſachent ſe contenter de leur fortune? Nous vivons dans un Siécle, où les Grands & les Petits prouvent par leur conduite, qu'ils cherchent dans toutes les occaſions à ſortir des règles que ſemble leur preſcrire leur état. La Fontaine a eu raiſon de dire.

Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs.
Tout Marquis veut avoir des Pages.

§. III.

Sur l'Amour.

L'AMOUR a cela de commun avec l'Ambition, qu'il porte également aux plus belles actions & aux plus mauvaiſes. L'Amour dans un cœur vertueux, eſt une Paſſion qui excite à la gloire, à la pitié, à la généroſité, à la reconnoiſſance. Dans un cœur criminel, c'eſt une fureur qui pouſſe à la vengeance, à la cruauté, à la jalouſie, à la diſſimulation. L'Hiſtoire nous fournit mille exemples d'Amans qui ont exécuté les plus ſages entrepriſes, pour mériter l'eſtime de leur Maitreſſe, & pour ſe rendre plus dignes d'en être aimés. Cette même Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir d'un nombre de crimes que l'Amour a fait commettre.

ON ne peut nier que l'Amour ne ſoit plus utile que nuiſible au Genre-Humain. C'eſt lui qui eſt le plus ferme nœud de la Société: il lie les cœurs par une douce ſimpathie: il met le comble au bonheur des Gens heureux, & repare une partie des maux des malheureux.

reux. Quel eſt l'Homme véritablement Amoureux & véritablement aimé de ſa Maîtreſſe, qui ne ſupporte avec patience les caprices & les rigueurs de la Fortune ? Dans un cœur dont l'Amour eſt le maître abſolu, les autres Paſſions ſe font à peine ſentir. Dès le moment que notre imagination n'eſt point frappée vivement par des objets qui émeuvent en nous des Paſſions que nous ne pouvons contenter, nous ne ſommes plus malheureux. Qu'on parle à un Amant des grandeurs, des richeſſes, de la bonne chère ; tout cela l'affectera beaucoup moins qu'un autre Homme. Pour l'émouvoir vivement, il faut quelque choſe qui ait un rapport réel à ſa Maitreſſe.

LES Poëtes ont dit ſouvent que le ſort de deux véritables Amans étoit celui des Dieux. L'expreſſion eſt trop Poëtique pour être adoptée par les Philoſophes. Mais ceux qui connoiſſent le Cœur Humain ne craindront pas de ſoutenir, que le ſort de deux Perſonnes qui s'aiment, & qui peuvent le faire ſans contrainte, eſt très heureux.

IL n'eſt Perſonne qui ait été amoureux, qui n'ait éprouvé que les chagrins

les plus cuiſans ſont ſuſpendus par les careſſes & les conſolations de ſa Maitreſſe. Le reſte de l'Univers n'eſt rien pour un Amant eu égard à l'Objet qu'il aime. Quand on eſt conſolé par quelqu'un qu'on priſe cent fois plus que ce que l'on perd, on eſt bientôt tranquille.

IL eſt un nombre de Gens qui ſans l'Amour auroient été les Mortels les plus à plaindre. Il ſembloit que la Fortune eut pris plaiſir à les accabler. Ils étoient pauvres, rien ne leur réuſſiſſoit. Les Grands les opprimoient, leurs égaux les fuyoient, de crainte qu'ils ne leur fuſſent à charge. Ils aimoient, ils étoient aimés; à peine faiſoient-ils attention à leurs maux. Je conſeillerai toujours aux malheureux de chercher quelque conſolation dans l'Amour. Ils trouveront en lui des reſſources qu'ils ne peuvent eſpérer d'aucun autre endroit.

LA Raiſon ne conſole point les cœurs auſſi promptement & auſſi ſûrement que l'Amour. Une Perſonne malheureuſe qui, pour ſurmonter ſa douleur, apelle la Raiſon à ſon ſecours, peut être comparée à un Homme dont on penſe la bleſſure d'une manière qui la fait ſaigner

gner long-tems, avant qu'elle ſoit fermée. Celui qui ſe ſert de l'Amour au-lieu de la Raiſon, applique ſur ſa playe une poudre qui la conſolide & la ferme d'abord. La Raiſon n'agit ſur nous que par les réfléxions ; & les réfléxions chez un Homme malheureux, ſont toujours douloureuſes, même celles qu'il fait pour vaincre ſon chagrin. Car enfin, il ne peut ſonger à vouloir le vaincre, qu'il ne penſe à ce qui le cauſe, & qu'il ne ſe retrace l'image de ſon infortune. Mais l'Amour guérit ſans qu'on s'en apperçoive. Ce n'eſt pas parce qu'une Maitreſſe nous dit d'oublier nos malheurs, que nous les oublions; c'eſt parce que, dès que nous ſommes auprès d'elle, nous ceſſons d'être malheureux. Horace, ce Poëte amoureux & Philoſophe, a eu raiſon de dire en parlant de ſa Maitreſſe: *En quelqu'endroit que l'on me place, fut-ce dans ces climats engourdis par le froid, où la Nature languit, où jamais les Zéphirs n'animèrent les arbres par leurs tiédes haleines, où Jupiter a relegué pour toujours les glaces & les frimas; fut-ce dans ces Régions trop voiſines de la route du Soleil, où l'air embraſé par des ſoufles de feu, refuſe tout accès aux Humains; j'aimerai toujours*

ma chére Lalagé, & je ſerai toujours charmé de l'entendre parler & de la voir ſourire avec grace. Je ne me ſuis jamais trouvé auprès du Pole, ou ſous la Ligne avec ma Maitreſſe. J'ai été dans pluſieurs occaſions plus malheureux que ſi j'avois habité de pareils climats, & mes maux ſe ſont évanouïs, quand je les ai vû plaints par une Perſonne que j'aimois.

QUE l'on conſidère d'un œil Philoſophe tous les différens états de la vie; l'on conviendra bientôt que le ſeul Amour peut en faire le véritable bonheur. Le Grand, quelque puiſſant, quelque riche, quelqu'élevé qu'il ſoit, ne goute que des plaiſirs médiocres, ſi l'Amour ne lui donne les ſiens. Il a des thréſors, des charges, des honeurs; il eſpère de nouvelles dignités : foible ſecours pour être heureux! Nous avons vû que l'Ambition ne ſert qu'à tourmenter les cœurs. Cet Homme de Lettres acquiert une grande réputation. Ce Bourgeois forme un héritage conſidérable. Ce n'eſt pas là le véritable bonheur. Ce n'eſt qu'une image trompeuſe. Tous ces préténdus biens entrainent après eux la crainte, l'envie, la haine, l'avidité; mais le plaiſir d'être aimé

aimé tendrement d'une Femme qu'on aime & qu'on eſtime, porte avec ſoi une ſatisfaction pure & ſans mêlange, qui contente notre Amour-propre, & flatte également notre Cœur & notre Eſprit.

IL n'eſt aucun don que le Ciel ait fait aux Hommes, qui ne leur devienne quelque fois pernicieux. Tel eſt le triſte ſort de l'Humanité. Les choſes qui paroiſſent lui être les plus favorables & même les plus néceſſaires, lui ſont ſouvent les plus nuiſibles. L'Amour eſt une Paſſion donnée aux Humains pour les rendre heureux en général; elle produit ſur pluſieurs un effet contraire. Rien n'eſt ſi triſte que le ſort d'un Amant malheureux. On peut conſidérer ce ſort ſous deux points de vuë différents. Le premier offre un Amant aimé, mais éloigné de ſa Maitreſſe, contraint dans l'Amour qu'il a pour elle, craignant de la voir ſoumiſe à la puiſſance d'un Rival. Le ſecond préſente un Amant qui n'eſt point aimé, livré à la douleur, à la jalouſie & au déſeſpoir qu'inſpire un Amour mépriſé. Ces deux états ſont à plaindre: l'un l'eſt ordinairement beaucoup plus que l'autre.

Le

Le prémier peut ſe changer, devenir heureux. Il n'eſt point de remède au dernier, que celui d'en ſortir.

SI un Amant haï fait uſage de ſa Raiſon, il ſe guérira avec le tems de ſa Paſſion. Si elle eſt ſi forte, que la Raiſon ne puiſſe agir que foiblement; qu'il cherche, s'il lui eſt poſſible, dans le dépit & dans ſon Amour-propre, un ſecours qu'il ne trouve point dans la réfléxion.

CEUX qui prétendent qu'on peut ſe guérir tout à coup, & pour ainſi dire dans un jour, d'une Paſſion violente, n'ont jamais été Amoureux. Quelque malheureuſe que ſoit une Paſſion, dès qu'elle a jetté de profondes racines, il faut du tems pour l'arracher entièrement du fond du cœur. Un Amour combattu par la Raiſon ou par le dépit, reſſemble à un feu qui couve ſous la cendre. Il renaît tout à coup, lorſqu'on le croit éteint. *Racine* a parfaitement dépeint les mouvemens involontaires dont un cœur amoureux & mépriſé ſe trouve encore agité dans le tems qu'il penſe être déja guéri de ſa Paſſion. Pyrrhus aſſure ſon Confident que, peu content de haïr Andromaque, il veut la braver & la punir de ſon indifférence.

. . . . . Je vois ce qui la flatte.
Sa beauté la raſſure, & malgré mon courroux,
L'Orgueilleuſe m'attend encor à ſes genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle eſt veuve d'Hector, & je ſuis fils d'Achille:
Trop de haine ſépare Andromaque & Pyrrhus.

QUE répond à cela le Confident de Pyrrhus? Ce qu'on pouvoit répondre de plus ſenſé. Il ſent bien que ſon Maitre eſt moins guéri de ſon amour, qu'il ne penſe l'être: il lui conſeille d'y ſonger le moins qu'il lui eſt poſſible.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione, & content de lui plaire,
Oubliez à ſes piés juſqu'à votre colère.
Vous même à cet Hymen venez la diſpoſer:
Eſt-ce ſur un Rival qu'il s'en faut repoſer?
Il ne l'aime que trop . . . . . .

QUELS fruits produiſent les conſeils de Phœnix? Aucuns. Pyrrhus ne les écoute

coute pas, & plein de l'Objet qu'il aime, dans le moment qu'il croit le haïr, ſon cœur parle & ſe trahit malgré lui.

. . . . . *Crois-tu, ſi je l'épouſe,*
Qu'Andromaque en ſon cœur n'en ſera pas jalouſe ?

VOILA le Cœur Humain dépeint dans l'exacte vérité ; & voilà ce qui ſe paſſe dans l'Ame de ceux qui ſe figurent pouvoir être guéris tout à coup d'une violente Paſſion. Ils ſont la dupe d'eux-mêmes, & reſſemblent à ces Malades qui croient être hors de danger, parce qu'ils ont quelques bons intervalles. Ce moment de ſanté apparente eſt ſouvent ſuivi de ſimptômes plus dangereux que les prémiers. Il en eſt de l'Amour comme des maladies aiguës & violentes. Elles viennent tout-à-coup : il faut un certain tems pour les guérir entièrement : on doit employer des remèdes qui ne ſont efficaces, qu'autant qu'ils peuvent agir. Il eſt des moyens pour éteindre un Amour malheureux ; mais ces moyens demandent du tems & de la patience. L'abſence eſt le plus grand des remèdes. Le proverbe vulgaire qui dit :

qu'elle

qu'elle eſt la Mère de l'Oubli, eſt auſſi ſenſé qu'il eſt vrai.

LES exercices du Corps, les occupations de l'Eſprit diſſipent l'imagination, & l'empèchent de ſe fixer toûjours ſur le même objet. Dès qu'on a pris ſur ſoi de s'éloigner de la Perſonne qu'on veut oublier, il faut éviter avec ſoin tout ce qui peut nous en rappeller l'idée. La ſolitude eſt dangereuſe aux Amans malheureux, parce qu'elle leur donne l'occaſion de ſe livrer à la réverie. Dans ces momens de mélancolie, l'image de leur Maitreſſe vient s'offrir à leur imagination. Je ſai qu'un Homme amoureux & malheureux cherche naturellement la retraite: tout ce qu'il voit dans le grand Monde lui paroit ennuyeux; mais peu-à-peu il s'accoutume à ces objets; il n'y a que le commencement qui lui coute, & ces mêmes objets dans la ſuite ſont les principales choſes qui contribuent à ſon entière guériſon.

LE commerce des Femmes aimables eſt d'un grand ſecours à un Amant qui veut oublier ſa Maitreſſe. Il eſt impoſſible que parmi ces Femmes, il n'en trouve quelqu'une qui ſuſpende ſa mélancolie pendant quelques momens. C'eſt dé-

déja beaucoup que de gouter le génie d'une jolie Perſonne : peu - à - peu il s'accoutume à ſe plaire avec une autre Femme que ſa Maitreſſe. Lorſqu'il eſt parvenu à ce point, ſes plus grandes peines ſont finies ; l'heure de ſon entière liberté eſt proche.

J'AI déja dit que le dépit ſert autant que la Raiſon à la guériſon d'un Cœur. Si l'on ne peut s'empêcher de ſonger à ſa Maitreſſe, on peut employer utilement ce dépit à rappeller les défauts de la Perſonne que l'on veut oublier. A force d'y penſer, ils paroîtront à la fin odieux. L'Amour-propre contribuera à les peindre de la façon la plus deſavantageuſe. Cependant ce remède peut être dangereux ; & je voudrois qu'on ne l'employat, que lorſque tous les autres ont été inutiles. Telle eſt la bizarrerie du Cœur Humain, qu'il vient quelque-fois à aimer davantage ce qu'il croit avoir le plus de raiſon de haïr. Après avoir bien raiſonné ſur les défauts d'une Maitreſſe, on les juſtifie tout à coup, & les réfléxions qu'on y a fait n'ont ſervi, qu'à enfoncer davantage le trait qu'on vouloit arracher.

JE ne puis aſſez le redire, l'abſence & la fréquentation du grand Monde ſont

les

les remèdes les plus infaillibles pour éteindre une Paſſion malheureuſe. Si on les trouve trop durs & trop amers, on doit ſonger que l'on endure le fer & le feu pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Pour guérir les maux de l'Eſprit, ne doit-on pas ſouffrir autant que pour faire finir ceux du Corps?

LES Amans haïs ne ſont pas les ſeuls que l'Amour rende infortunés: il en eſt pluſieurs qui ſont aimés tendrement, & qui ſont malheureux par certaines circonſtances qu'ils ne ſauroient empêcher, & aux quelles ils ne peuvent remédier. La ſituation d'un Amant aimé eſt ſouvent auſſi cruelle que celle d'un Amant haï. Telle eſt celle où il voit ſa Maitreſſe paſſer dans les bras d'un Rival par l'autorité d'un Père, ou par un autre pouvoir au quel il ne peut s'oppoſer. Pour un Cœur véritablement tendre, la mort de l'Objet qu'il aime a ſouvent moins d'horreur, que la douleur de la ceder à ſon Rival. Ce ſentiment eſt ſur-tout aſſez commun chez les Femmes. Racine l'a fort bien dévelopé dans ces Vers. C'eſt Athalide qui parle à Bajazet.

Il eſt vrai, je n'ai pû concevoir ſans effroi,
Que Bajazet put vivre, & n'être plus à moi.
Et lorſque quelque-fois de ma Rivale heureuſe
Je me repréſentois l'image douloureuſe,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des Amans)
Ne me paroiſſoit pas le plus grand des tourmens.

LA dureté & l'entêtement des Parens ſont bien ſouvent la cauſe des travers dans les quels donnent les jeunes Gens. Les Pères violentent par caprice, par ambition, par intérêt les inclinations de leurs Enfans. Ils les mettent mal à propos dans la triſte néceſſité de décider entre l'obéïſſance qu'ils leur doivent, & l'Amour violent dont leur cœur eſt rempli. L'Amour l'emporte, & la néceſſité leur fait faire enſuite mille démarches, qui perdent également & les Pères & les Enfans. Il y a des Pères aſſez bizarres (& le nombre n'en eſt pas petit) qui ſe figurent que leurs Enfans ſont faits uniquement pour eux. On ne ſauroit aſſez exhorter les Gens de cette eſpèce à lire la Fable quinzième du troiſième Livre

vre de Phœdre. Ils y trouveront leur Portrait, & y verront que ce ſage Auteur y établit avec raiſon, que c'eſt l'amour paternel qui fait l'eſſence des Parens, & non pas la naiſſance qu'ils donnent à leurs Enfans. Un de nos meilleurs Auteurs François a dit dans ſa Tragédie de Radamiſte:

Pères cruels! Vos droits ne ſont-ils pas les nôtres?
Et nos devoirs ſont-ils plus ſacrés que les vôtres?

NOUS avons une Comédie intitulée: *Les Fils ingrats*. Ne pouroit-on pas en faire une ſous le titre des *Pères Tyrans*? Le Sujet me paroitroit aſſez abondant. J'ai connu dans ma vie beaucoup d'Enfans, dont la conduite étoit blâmable. Je crois que j'ai vû autant de Pères, à qui l'on pouvoit faire le méme reproche. Puis qu'ils étoient également Hommes, ne devoient-ils pas être également ſujets à l'humanité? Je ne doute pas que ce ne ſoit cette réfléxion qui ait porté nos Juriſconſultes modernes à diminuer cette puiſſance outrée & ſans bornes que les anciens Romains avoient accordée

aux Pères. Les Loix qui établiſſent & maintiennent le reſpect qu'un Fils doit à ſon Père, ſont excellentes. Celles qui empêchent que le Fils ne ſoit le jouet & la victime des caprices d'un Père, ne le ſont pas moins.

§. IV.

Sur l'Avarice & la Prodigalité.

JE n'ai jamais été étonné qu'il y ait des Gens qui recherchent les richeſſes pour s'en ſervir, & pour ſe procurer, non ſeulement toutes les commodités de la vie, mais encore les choſes ſuperfluës. Quoique cette conduite ne paroiſſe pas raiſonnable, on voit cependant ſur quoi elle eſt fondée. Le plaiſir entraine ſouvent les Hommes hors des bornes de la Raiſon. Le même plaiſir veut de l'argent, & ne peut exiſter ſans lui. Mais qu'un Homme amaſſe des thréſors avec avidité, qu'il ſacrifie pour les avoir le bonheur de ſa vie, & qu'il n'en faſſe d'autre uſage que de les enterrer; cela me paroîtra toujours incompréhenſible; & cependant rien n'eſt ſi commun.

JE ne ſai quelque-fois, ſi l'on doit regarder

garder l'Avarice comme une paſſion ou comme une folie. Lorſque j'examine un Homme qui devient volontairement l'eſclave d'une choſe qui lui eſt inutile, dont il ne fait aucun uſage, qu'il cache ſouvent dans le fond de la Terre; que puis-je penſer d'un tel Homme ? Si ce n'eſt qu'il a perdu la Raiſon, & qu'il eſt auſſi inſenſé que ces Indiens qui font enterrer avec eux des hardes, des proviſions, de l'or & de l'argent, pour les beſoins qu'ils peuvent avoir dans l'autre Monde.

L'AVARICE prive les Hommes de tous les ſentimens d'honeur & de probité, dès qu'elle s'empare de leur cœur. Un Avare n'eſt ni Parent, ni Ami, ni Citoyen, ni Chrétien. Il ceſſe même très ſouvent d'être Homme. Le Genre-Humain comparé à ſon profit & à l'augmentation de ſes richeſſes, ne lui paroît mériter aucun égard; & la Paſſion de l'or eſt dans lui un oubli total de l'honeur, de la gloire, de l'amitié, & de la reconnoiſſance.

LA folie des Avares prend tous les jours de nouvelles forces. Cette ſoif de l'or, eſt une eſpèce d'hydropiſie, qui eſt augmentée par ce qui ſembleroit devoir

l'appaiſer, de même que l'eau accroit l'altération des Hydropiques. Plus un Avare a de richeſſes, plus il veut les augmenter, & plus il employe de mauvais moyens pour en acquerir. Il ſent que ceux qui ſont permis pour amaſſer du bien, ne ſont pas ſuffiſans pour entaſſer des thréſors. Il joint ſans ſcrupule la friponnerie à l'induſtrie. *Dans toutes les Conditions*, dit la Bruyere, *le Pauvre eſt bien proche de l'Homme de Bien, & l'Opulent n'eſt guère éloigné de la friponnerie. Le ſavoir-faire & l'habileté ne mènent pas juſqu'aux énormes richeſſes.*

Il n'y a jamais eu d'Avares qui ayent mérité l'eſtime des honêtes Gens. Si l'on dit que Veſpaſien étoit un grand Homme, & qu'il fut cependant avaricieux; je nierai ce fait. Cet Empereur Romain eut véritablement de très grandes vertus, mais il n'amaſſa point de richeſſes pour les enfouïr. Il eſt vrai qu'il les chercha avec empreſſement; mais Suétône nous apprend que ce fut pour en faire part à ſes Amis, aux malheureux, & à tous ceux qui en avoient beſoin. Aimer les richeſſes pour en faire un bon uſage, pour les répandre à propos; c'eſt agir très ſenſément; c'eſt

imiter

imiter les Intelligences céleſtes qui ſe ſervent de leur puiſſance pour faire du bien aux Hommes.

IL y auroit de la folie à deffendre aux Gens vertueux de poſſeder des richeſſes & de les conſerver. Ils doivent ſeulement prendre garde de ne les acquerir que par des moyens licites & honêtes. Ils ſont obligés de s'en ſervir pour aſſiſter ceux qu'ils croyent mériter de l'être. *Le Sage*, dit Sénèque, *ne refuſera point les biens de la Fortune. Pourquoi ne voudroit-il pas qu'ils fuſſent dans un bon lieu? Il ne s'en glorifiera pas mal à propos. Il ne les enfouïra pas; mais il en fera un bon uſage.* Se glorifier des richeſſes, c'eſt le défaut d'une Ame foible; les enfermer, c'eſt le vice d'une Ame baſſe & ſervile; les employer à propos, c'eſt le partage d'un cœur noble & vertueux.

LES richeſſes mal répanduës ne rendent guère plus heureux, que ſi on les tenoit enfouïes. Un Homme peut avoir une bonne Table, habiter dans un Hotel meublé ſuperbement, rouler dans un Caroſſe doré, donner des Fêtes & des Bals, jetter de l'argent dans les ruës; & ne reſſentir aucun contentement dans lui-même de ſes libéralités. Un Bour-

geois qui prêtera vingt louïs dans le beſoin à ſon Ami, & qui lui rendra un ſervice eſſentiel, ſera ſatisfait, & goutera le plaiſir d'être utile. La raiſon en eſt fort naturelle. La Vertu guide le dernier ; la Prodigalité & l'Oſtentation conduiſent le prémier. Quelques grandes que ſoient les actions des Hommes, dès le moment que la Vertu n'y a aucune part, elles ne contentent jamais le cœur. Il y reſte toûjours un vuide, que rien ne peut remplir que la véritable probité.

LA Prodigalité eſt une eſpèce de fureur, cauſée par une vaine gloire. On ne s'apperçoit du mal qu'elle nous cauſe, que lorſqu'il n'y a plus moyen de le reparer. S'il y a de la folie à ne pas ſe ſervir de ſes richeſſes, il n'y en a pas moins à les diſſiper pour ſatisfaire la vanité, ou pour contenter des deſirs déreglés.

LES Gens qui ont été aſſez fous pour ſe ruiner par leur prodigalité, ſont cent fois plus malheureux dans l'indigence, que ceux qui étant nés Pauvres, ſont reſtés Pauvres. Le ſouvenir de leur bonheur paſſé les tourmente ſans ceſſe. Le tems, qui adoucit toutes les autres afflictions

tions, aigrit la leur. Ils ſentent à tout moment dans le cours de leur vie l'utilité dont leur ſeroit le Bien qu'ils ont perdu. Vains regrets! Ils ſont condamnés ſans eſpoir de retour; & pour comble de maux, ils ſont tournés en ridicules par les Avares qu'ils avoient plaiſantés dans le tems de leur ſplendeur, & mépriſés par ceux qui leur ont aidé à manger leur Bien. Les honêtes Gens les plaignent: triſte conſolation dans un état qui demande quelque choſe de plus que la compaſſion!

IL eſt dangereux qu'un Prodigue ruiné ne devienne fripon. La coûtume qu'il avoit de contenter tous ſes deſirs, eſt un aiguillon qui le pouſſe ſans ceſſe à la friponnerie.

§. V.

De la Colère.

LA Colère eſt de toutes les Paſſions celle qui nous agite le plus violemment. Elle ofuſque notre Ame par d'épaiſſes vapeurs, & nous prive quelquefois entièrement de l'uſage de la Raiſon. Je regarde la Colère comme une courte

rage, & comme une frénesie passagére. Les Gens d'un génie foible sont beaucoup plus colériques, que ceux dont l'esprit est mâle & vigoureux. C'est ce qu'on voit par expérience. Les Femmes, les Vieillards, les Enfans, les Malades sont plus sujets à la Colère, que les autres Hommes, parce qu'ils sont dans un état plus débile.

C'EST une erreur de penser que la Colère est une marque de courage. Les mouvemens violens de l'Esprit marquent toujours sa foiblesse. Lorsqu'il est ferme & courageux, il resiste à ces impressions qui le font sortir malgré lui de son assiète naturelle. La tranquilité est la plus essentielle des qualités de l'Ame. Sans elle, l'Imagination est toujours agitée; elle ne peut se fixer à rien de bon, de sage, de durable. La Colère change, pour ainsi dire, l'essence de l'Esprit: la Raison & le Jugement constituent sa nature. Cette Raison & ce Jugement s'évanouïssent dans les accès de Colère.

C'EST dans les occasions où les Ames foibles se laissent emporter, que les fortes en affectent de conserver toute leur tranquilité. Césat étoit aussi sérein

dans

dans le moment qu'on alloit livrer Bataille, qu'il l'étoit auprès de ſa Maitreſſe. Le grand Turenne n'avoit jamais témoigné aucun mouvement de Colère. La veritable valeur agit ſans fureur, ſans emportement. La timidité revoltée cherche un appui dans la Colère qui lui cache une partie du danger. Un Homme véritablement brave, n'eſt point en Colère même au milieu des Combats: il eſt animé, mais il eſt à lui-même: il eſt conduit par la gloire, par l'amitié, par le devoir; mais jamais par la fureur, par la frénesie & par la rage.

RIEN n'eſt plus capable de corriger les Hommes du penchant qu'ils ont à s'emporter, que de les faire refléchir ſur les objets qui les font ſortir ſi ſouvent des bornes de la modération. Les Gens qui ne domptent point le penchant qu'ils ont à la Colère, viennent inſenſiblement au point d'entrer en fureur pour les plus légères bagatelles. La perte d'un Chien, d'un Oiſeau, d'un Verre, d'une Image, arrache certaines Gens à eux-mêmes.

ON a dit avec raiſon, qu'il ſeroit impoſſible qu'un Homme pût ſe livrer à la Colère, ſi, lorsqu'il ſent les accès de cette Paſſion, il ſe regardoit dans un miroir.

roir. Il auroit honte de lui-même, & jugeroit de l'état où doit ſe trouver ſon Ame, par celui où il verroit ſon Corps. Les ſimptômes de la Colère approchent aſſez de ceux de la rage. Ils changent le viſage, enflamment les yeux, rendent le regard furieux, la bouche écumante, la langue béguayante, les dents ſerrées, la voix forte & enrouée, privent de l'ouye, & répandent un feu violent dans toutes les parties du Corps. Quelle doit être la ſituation de l'Eſprit dans un Corps agité de mouvemens auſſi convulſifs!

Il n'eſt aucune mauvaiſe action que la Colère ne puiſſe faire commettre, & quelle ne faſſe exécuter quelques fois. Les meurtres, les aſſaſſinats en ſont les ſuites funeſtes. Aveugle comme elle eſt, elle bleſſe quelque-fois les Amis, les Parens, les Bienfaicteurs, & ne conſerve aucun égard pour ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré.

Si la Colère eſt dangereuſe dans tous les Hommes, elle l'eſt encore plus dans les Grands, & ſur-tout dans les Souverains. Homère a dit pluſieurs fois que *la Colère des Rois eſt terrible.* Il avoit raiſon. Elle l'eſt d'autant plus, qu'on ne peut ni la punir,

nir, ni l'arrêter. Elle a porté quelquefois les plus grands Princes à des crimes odieux, & le repentir qu'ils ont eu de leur emportement, n'a pû en réparer ni le dommage, ni la honte.

SI quelque choſe rend la puiſſance Souveraine dangereuſe, c'eſt lors qu'elle eſt entre les mains d'un Prince colérique. Le pouvoir dont il jouït, peut être juſtement comparé à une épée qu'on confie à un Furieux. Que de maux n'a pas cauſé la Colère de quelques Princes! Elle ne s'eſt pas bornée à la perte de pluſieurs Particuliers; elle a détruit des Villes, déſolé des Provinces, ruiné des Royaumes. On ne ſauroit s'empêcher de déplorer l'état malheureux des Hommes, lorſqu'on en voit pluſieurs millions devenir les victimes innocentes de la fureur d'un ſeul.

CEUX qui ſont chargés de l'éducation des Princes doivent leur inſpirer, autant qu'il eſt poſſible, de l'horreur pour une Paſſion qui peut ternir à jamais leur réputation. Les Hiſtoriens chargés de tranſmettre à la Poſtérité les mauvaiſes actions des Souverains, leurs vertus, & leurs défauts, ne ſauroient peindre avec des couleurs trop fortes les excès

excès que la Colère leur a fait commettre.

Je ne puis m'empêcher de condamner la fauſſe délicateſſe de quelques Perſonnes, qui blâment les Hiſtoriens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de pluſieurs Princes, dont les vices ont étonné l'Univers. J'ai lû dans *les Boeleana*, qu'on a imprimés dans la dernière Edition des Oeuvres de Deſpreaux, que Mr. Colbert ne pouvoit ſouffrir Suétône, parce qu'il avoit rapporté avec ſincérité les vices des Empereurs dont il avoit parlé. Il prétendoit que l'exemple de cet Hiſtorien étoit dangereux. Je penſe au contraire qu'il eſt fort utile, & pour les Princes & pour les Peuples. Les deſcriptions des infamies les plus criantes ne ſervent de rien aux mauvais Souverains; & c'eſt peut-être la ſeule choſe qui puiſſe encore les retenir. Il n'eſt point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la Poſtérité, lorſqu'il voit les Portraits odieux que Suétône & Tacite ont fait de quelques Empereurs Romains, & qui ne frémiſſe, en ſongeant juſqu'à quel point il ſera déteſté. Quoi! un Prince ſe livrera à la Colère, fera tuer des Innocens dans

ſon

ſon emportement, outragera la Vertu, bravera les Loix divines & humaines, & l'on trouvera mauvais qu'on le cite à un autre Prince, comme un exemple des défauts qu'il doit fuïr? On blâmera qu'on puniſſe le vice, afin qu'il ne ſe perpétue pas? S'il y a jamais eu de fauſſe délicateſſe, c'eſt celle que je condamne dans ce moment.

SI la Colère des Princes ſe portoit toûjours à des effets, dont le mal ne retombât que ſur eux, je conſentirois, ſi on l'exigeoit, que l'Hiſtoire en ſuprimât le recit. Mais Horace a eu raiſon de dire que les Grecs portoient la peine de l'emportement & de la Colère de leurs Rois. Tous les Peuples ſont dans le même cas; & ſi le courroux d'Achille a fourni le ſujet de l'Iliade, il n'y a point de Siècle où l'on ne puiſſe faire plus d'un Poëme Epique ſur un ſujet pareil.

§. VI.

De la Haine & de la Vengeance.

SI les Hommes, qui cherchent naturellement ce qui peut les rendre heureux, faiſoient quelques réfléxions ſérieu-

rieuſes ſur les inconvéniens que la Haïne entraine après elle, ils banniroient bientôt de leur cœur une Paſſion qui empoiſonne les plus beaux momens de leur vie. Loin de nuire ordinairement à ceux que nous haïſſons, nous nous nuiſons à nous-mêmes. Le dépit dont nous ſommes dévorés, nous tourmente ſans ceſſe, & nous eſſuyons les chagrins que nous voudrions faire retomber ſur les autres. Ceux qui ne veulent pas ſe guérir de leur Haine par l'amour de la Vertu, devroient chercher à l'éteindre pour leurs propres intérêts. Un excellent Auteur, c'eſt Charon, a dit, en parlant de la Haine: *Que par cette Paſſion nous mettons en la puiſſance de ce que nous haiſſons de nous affliger & vexer. La vuë nous en emut les ſens, la ſouvenance nous en agite l'Eſprit & veillant, & dormant. Le haineur eſt en tourment; le haï eſt à ſon aiſe.* Il ne dépend pas de nous d'aimer & d'eſtimer une Perſonne que nous avons ſujet de haïr; mais nous pouvons changer en pitié ou en mépris la Haine que nous avons pour elle. Un Homme m'offenſe. Pourquoi me punirois-je moi-même de ſa ſottiſe? C'eſt m'en punir, que de garder profondément le ſouvenir de cette ſotti-

ſottiſe, & d'en être affecté, de façon que je ne ſonge qu'aux moyens de m'en venger, moyens que je ne trouverai peut-être jamais.

LE mépris punit ſouvent, & mieux & plus ſûrement une injure, que la vengeance. Bien des Gens ne craignent point d'être haïs: il n'eſt Perſonne qui ne ſoit fâché & mortifié d'être mépriſé.

LES grands Hommes ſe ſont diſtingués par la manière généreuſe dont ils ont agi avec leurs Ennemis, lors qu'ils étoient en leur puiſſance. Céſar, après avoir vaincu les ſiens, leur pardonna. Titus fit grace aux Conjurés qui avoient voulu lui ôter l'Empire & la vie. Tout le Monde ſait le beau mot de Louïs XII. On vouloit qu'il ſe vengeat de quelques Perſonnes qui lui avoient nui, lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans. Il répondit ſagement à ceux qui le preſſoient de faire une action qui eut flétri ſa gloire: *un Roy de France ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans.* Henri IV. parvenu à la Couronne oublia toutes les offenſes qu'il avoit reçûes.

J'OSERAI le dire, l'Hiſtoire ancienne & moderne ne nous a pas conſervé la mémoire d'un Homme véritablement

grand, qu'elle ne nous ait donné en même tems des preuves qu'il avoit un cœur incapable de haine & de vengeance.

ON demande, s'il dépend de nous de ne point haïr. Oui ſans doute, il dépend de nous. Quand on forme la ferme réſolution de ne point nuire à une Perſonne dont on croit avoir raiſon de ſe plaindre, on ceſſe bientôt de la haïr. La Haine ne ſe nourit que par l'eſpoir de la vengeance. Lorſque le deſir de la vengeance eſt étouffé, la Haine s'éteint peu après, & l'indifférence lui ſuccède.

LES plus grands maux qui ont accablé le Genre-Humain, n'ont eu ordinairement d'autre origine, que la haine perſonelle de quelques Particuliers. Les démêlés de Pâris & de Ménelas armèrent la Grèce pendant dix ans. La diviſion de Pompée & de Céſar mit le Monde en feu. La haine des Guiſes & des Condés inonda la France de ſang. Celle de Guelfes & des Gibelins bouleverſa l'Italie. Les Anglois ont penſé envahir entièrement la France, & ont été Maitres de Paris, par la haine de la Maiſon de Bourgogne contre celle d'Orleans. De dix guerres, il y en a cinq, où la haine particulière de deux ou trois Perſonnes

nes a autant de part, que toutes les raiſons politiques. Pauvres Humains, infortunés Mortels, quel eſt votre ſort! Vos biens, vos vies dépendent de la haine d'un Souverain, du caprice d'une Maitreſſe outragée, de la colère d'un Miniſtre. Ces Gens ne ſont pourtant, ainſi que vous, que de ſimples Mortels, ſouvent moins juſtes & moins équitables.

§. VII.

De l'Envie & de l'Emulation.

L'ENVIE eſt la Sœur de la Haine. Elle cauſe dans les cœurs les mêmes égaremens & les mêmes tourmens.

L'ENVIE eſt encore plus contraire au repos & à la tranquilité de l'Eſprit, que ne l'eſt la Haine; car elle s'afflige également du mal & du bien. La Haine ne tombe que ſur quelques Perſonnes, dont on croit avoir ſujet de ſe plaindre. L'Envie s'étend en général ſur tout le Monde. Elle n'épargne pas même les Gens les plus vertueux; & ſouvent ce ſont ceux-là contre leſquels elle s'exerce avec le plus de force.

LES Génies foibles ſont preſque tou-

jours envieux. Quiconque ſent qu'il a un mérite réel, n'eſt point jaloux de celui des autres. Racine ne cherchoit point à abaiſſer la gloire de Sophocle & d'Euripide; il étoit au contraire leur admirateur. Boileau fut le deffenſeur zélé de Virgile & d'Homère. Monſieur de Turenne étoit l'admirateur du grand Condé; & le grand Condé eſtimoit infiniment M. de Turenne. Ces deux Hommes illuſtres avoient été dans des partis ennemis & oppoſés. La diverſité de leurs intérêts n'empêchoit pas qu'ils ne ſe rendiſſent mutuëllement la juſtice qui leur étoit duë. Qu'on examine, dans tous les différens états de la vie, ceux qui ſe ſont véritablement diſtingués; on verra que leur cœur a preſque toujours été exempt d'envie.

Il ne faut point confondre l'Envie avec l'Emulation. Le dernier ſentiment eſt auſſi noble, que l'autre eſt bas. Un Guerrier peut ſouhaiter d'égaler la gloire de Céſar, un Poëte celle d'Horace, ſans qu'il y ait dans leur cœur une Envie maligne contre la réputation de Céſar & d'Horace. Thucidide, par exemple, n'étoit point fâché des honeurs qu'on rendoit à Hérodote; mais il auroit ſouhaité

haité pouvoir obtenir ces mêmes honneurs. Ce deſir n'avoit rien que de vertueux, & les Hiſtoriens qui nous ont conſervé cette anecdote littéraire, l'ont tous approuvé. Ils racontent que Thucidide, lorſqu'il étoit encore jeune, ſe trouvant avec ſon Père aux jeux Olimpiques, & y entendant lire à Hérodote les Livres d'Hiſtoire qu'il avoit compoſés, ſaiſi d'une noble émulation, & agité du deſir d'acquerir la réputation de grand Hiſtorien, qui excitoit ſa noble jalouſie, il ne put retenir ſes larmes. Hérodote, qui en fut le témoin, & qui remarqua toute l'étenduë du génie du jeune Thucidide, prédit à ſon Père Clorus, qu'il s'eſtimeroit un jour heureux d'avoir produit un Fils qui ſe rendroit illuſtre. Le tems juſtifia la prédiction d'Hérodote, & Thucidide éterniſa ſa mémoire par ſon excellente Hiſtoire.

L'EMULATION eſt auſſi néceſſaire au bien de la Société Civile, que l'Envie lui eſt contraire: l'une porte les cœurs aux plus belles actions, l'autre aux plus mauvaiſes: l'une excite à la gloire, l'autre cherche des moyens pour diminuer la réputation des grands Hommes: l'une enfin forme les Héros & les grands Gé-

nies, fait les Achilles, & les Homères; l'autre ne produit que les Therſites, & les Zoïles.

Si les Envieux réfléchiſſoient ſérieuſement ſur les ſujets qui cauſent leur jalouſie, ils banniroient bientôt de leur cœur une Paſſion qui les pouſſe à deſirer des choſes qui coutent plus cher qu'elles ne valent. On ſouhaite ordinairement les richeſſes, les honeurs, les faveurs des Grands: on ignore à quel prix tous ces prétendus biens ont été achetés par ceux à qui on les envie. Si on le ſavoit, on ſeroit bien éloigné de les deſirer. Il a fallu pour les obtenir eſſuyer des afflictions, des menaces, des injures, perdre ſa liberté, complaire & s'accommoder à l'eſprit d'un Maitre dur & ſévère, ſe conformer à la façon de penſer des autres, flatter leurs Paſſions, ſe ſoumettre à leurs caprices. Il faut, pour conſerver ces honeurs & ces richeſſes, eſſuyer les mêmes peines que pour les acquerir. Un Homme qui fait uſage de ſa raiſon, peut-il envier des biens qui coutent tant de ſoin, & qui dans le fond ne contribuent que très médiocrement, & ſouvent point du tout, au véritable bonheur? *Je n'ai jamais crû*, dit Cicéron,

ron, *qu'on pût mettre au rang des biens & des choſes déſirables, ni l'argent, ni les maiſons magnifiques, ni la conſidération, ni le Commandement des Armées, ni la volupté même, à quoi la plus-part des Hommes ſont ſi attachés. J'ai toujours remarqué que ceux mêmes qui ſont dans l'abondance de toutes ces ſortes de choſes, en deſirent d'autant plus qu'ils en ont d'avantage; auſſi l'Envie d'avoir eſt elle inſatiable de ſa nature; & ce n'eſt pas ſeulement par la paſſion d'avoir, & d'avoir toujours de plus en plus, que ceux qui ſont poſſedés de l'amour de ces ſortes de biens ſont tourmentés, ils le ſont encore plus par la crainte de les perdre.*

L'ENVIE porte avec elle ſa punition. Elle fait perdre à ceux qui en ſont atteints l'uſage des biens, pour les faire courir après d'imaginaires qu'ils n'attrapent jamais. Il n'eſt pas beſoin d'être vertueux pour connoître la néceſſité d'arracher l'Envie de ſon cœur. Il ne faut pas même être ſenſé, il ſuffit d'aimer ſa tranquilité. Tout Homme qui eſt ſujet à l'Envie, ſent que cette Paſſion le rend malheureux. Le ſeul inſtinct aprend aux Animaux à éviter ce qui leur nuit. Pour connoître la néceſſité de bannir l'Envie,

il n'eſt donc beſoin que de s'élever juſqu'aux notions des Animaux.

ON aura en horreur l'Envie, ſi l'on examine les maux qu'elle a faits, & qu'elle fait encore aujourd'hui à la Société Civile. C'eſt elle qui rendit Pompée & Céſar ennemis irréconciliables, & qui détruiſit la liberté Romaine. C'eſt elle qui a oppoſé tant de fois les Miniſtres aux Généraux, & les Généraux aux Miniſtres. C'eſt elle qui anima M. de Louvois contre M. de Turenne. C'eſt elle qui mit tout en uſage par le ſecours de quelques Auteurs, pour dégouter Corneille du Théâtre. C'eſt elle qui de nos jours a maltraité dans des Feuilles & des Gazettes Littéraires pluſieurs Savans, auſſi recommandables par leur génie que par leur caractère. C'eſt elle qui a été la cauſe que les plus beaux Ouvrages de le Sueur ont été gâtés : elle arma les mains ſacrilèges qui effacèrent en partie pluſieurs têtes des Tableaux que ce grand Homme a peints dans le Cloître des Chartreux de Paris. C'eſt elle qui fait aujourd'hui bien des choſes que nos Neveux diront, & que nous ſommes obligés de garder dans le ſilence. C'eſt elle enfin qui perſécute les grands Hommes

mes de tous les différents états, qui s'oppoſe à l'exécution des plus belles entrepriſes, arrête les progrès que pourroient faire les Sciences & les Arts dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre.

§. VIII.

De la Cruauté.

ON peut établir comme une vérité, que preſque tous les Gens cruels ſont lâches & poltrons. Après le gain d'une Bataille, ce ſont ordinairement les Soldats les plus timides, & qui ont témoigné le moins de valeur pendant le combat, qui s'acharnent ſur les Malheureux qui ſont hors d'état de ſe deffendre. La véritable valeur n'agit qu'autant qu'elle trouve de la reſiſtance. La vertu Romaine conſiſtoit à vaincre les Superbes, & à pardonner aux Vaincus.

LES Tyrans ſont cruels, parce qu'ils ſont timides. Ils croyent aſſurer leur puiſſance & leur vie en faiſant périr lâchement tous ceux qui leur font ombrage. Rien ne peut calmer leurs ſoupçons, ni la vertu, ni la ſoumiſſion, ni le zèle, ni les ſervices. Ils n'ont aucu-

ne idée de la probité, & ils ſe figurent que les autres Hommes penſent comme eux. Ils conſidèrent les bonnes actions qu'ils leur voyent faire comme des pièges qu'on veut leur tendre, & attribuent à la diſſimulation ce qui vient de la vertu. Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiſer les Légions, & la grandeur d'ame qu'il fit paroître en refuſant l'Empire que ces mêmes Légions lui offroient, lui coutèrent la vie. Tibère également lâche & cruel fut moins ému de la ſoumiſſion de Germanicus, que de la crainte qu'il n'acceptât l'Empire, ſi on le lui offroit une ſeconde fois: il fit réflexion que celui qui avoit ſû ramener les Troupes à leur devoir, pouroit les en faire ſortir, s'il le vouloit. Caligula fut encore plus timide que Tibère; il fut auſſi plus cruel. Néron fut le plus lâche & le plus cruel des Hommes. Qu'on parcoure l'Hiſtoire ancienne & moderne, on trouvera preſque toujours la cruauté alliée avec la timidité. Il s'eſt pourtant trouvé quelque fois des Ames cruelles, qui mépriſoient le danger; mais ſi l'on examine attentivement quelle étoit leur bravoure, on verra que la fureur, l'avarice, la haine, ou quelqu'autre Paſſion vio-

violente avoient plus de part à leur valeur qu'un courage véritable.

LA cruauté ſe trouve encore unie très ſouvent avec la ſuperſtition. Elle eſt alors d'autant plus dangereuſe, qu'elle croit avoir une excuſe légitime. Quelles horreurs, quels meurtres, quels aſſaſſinats n'a-t-on pas commis dans les Guerres civiles? Le Fils égorgeoit le Père, le Père maſſacroit le Fils, & ces actions qui font frémir la Nature, étoient conſacrées ſous le voile de la Religion. Les meurtres commis ſans nombre dans l'exécrable nuit de la St. Barthelémi, & les maſſacres faits par les Proteſtans dans cent occaſions, n'ont été exécutés, que par la cruauté conduite & animée par la ſuperſtition.

LA cruauté n'eſt point incompatible avec la fauſſe dévotion. Il eſt des Gens cruels par tempérament & réligieux par crainte, qui accommodent leur Religion à leur caractère ſanguinaire. Brantôme nous a conſervé la Prière que faiſoit Louïs XI. devant l'Autel de Notre-Dame de Cleri pour obtenir le pardon de la mort de ſon Frère. Cette Prière eſt ſingulière. *Ah! ma bonne Dame, ma petite Maitreſſe, ma grande Amie, en qui j'ai*

j'ai toujours eu mon renconfort, je te prie de ſuplier Dieu pour moi & être mon Avocate envers lui; qu'il me pardonne la mort de mon Frère que j'ai fait empoiſonner par ce méchant Abbé de St. Jean. Je m'en confeſſe à Toi comme à ma bonne Maitreſſe. Le même Louïs XI. baiſoit fort humblement une Image qu'il portoit attachée à ſon chapeau, toutes les fois qu'il faiſoit périr quelqu'un pour ſatisfaire à ſa cruelle Politique.

LES Tyrans portent ordinairement la peine de leur cruauté. Pluſieurs ont péri d'une mort violente. Les commencemens de l'Empire Romain furent fertiles en Tyrans. Ils le furent auſſi en Révolutions. Le Peuple & les Soldats paſſant tout-à-coup de la ſervitude à la fureur, maſſacrèrent quelques uns de ces Souverains Barbares, & en forcèrent quelques autres de ſe donner eux-mêmes la mort. L'Hiſtoire moderne nous offre pluſieurs exemples des Cataſtrophes des Princes cruels, & les Siècles avenir n'en ſeront pas plus exempts, que ceux qui ſe ſont écoulés. Quelque puiſſance qu'ait un Souverain, il eſt toujours très dangereux pour lui de reduire le Peuple à la dure extrémité de ſouffrir

les

les maux les plus grands, ou de ſe revolter.

LA cruauté a ſes différents degrés. Elle ne ſe porte pas d'abord au dernier point chez les Particuliers, ni chez les Princes. Les plus méchants Hommes ont commencé par l'être médiocrement, & le ſont devenus entièrement par l'habitude qu'ils ſe ſont faite du crime. Les prémières années de Néron furent dignes du Règne de Titus. Racine a eu raiſon de dire.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pû franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés.
Ainſi que la vertu, le crime a ſes degrés;
Et jamais on n'a vû la timide innocence
Paſſer ſubitement à l'extrême licence.
Un ſeul jour ne fait point d'un Mortel vertueux,
Un perfide Aſſaſſin, un lâche Inceſtueux.

LA cruauté des Tyrans augmente néceſſairement. Les premiers forfaits qu'ils commettent, les conduiſent malgré eux à de plus grands. Comme celui qui offenſe

fenſe eſt le premier à haïr, les Sujets deviennent odieux à un Tyran par le mal qu'il leur fait. Plus il les outrage, plus il les perſécute; plus il les craint, plus il veut les détruire. Enfin il ne ſe contraint plus, & les traite comme ſes plus cruels ennemis, parce qu'il leur a donné ſujet de le devenir. On ne doit donc pas s'étonner que certains Princes que l'Hiſtoire nous dépeint comme bons dans les premières années de leur Règne ayent pû tomber enſuite dans les excès les plus affreux. Je citerai encore ici Racine. Lorſqu'il s'agit de peindre les mouvemens & les Paſſions, peut-on prendre un meilleur guide?

Toujours la Tyrannie a d'heureuſes prémices.
De Rome pour un tems Caïus fut les délices;
Mais ſa feinte bonté ſe changeant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Il eſt rare que les Gens qui ont pouſſé la cruauté juſqu'à un certain point, puiſſent redevenir vertueux, & avoir horreur de leur crime. Comme ils ont violé toutes les loix & tous les principes de l'humanité, il leur eſt très difficile de reprendre des ſentimens humains. C'eſt

à la cruauté principalement qu'on peut attribuer ce que Boileau a dit du vice.

Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute:
Une chute toujours attire une autre chute.
L'Honeur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords;
On n'y remonte plus, lorſqu'on en eſt déhors.

ON a vû cependant quelques Gens qui avoient commis pluſieurs cruautés redevenir clémens & généreux. L'exemple d'Auguſte eſt connu de tout le monde. Il y en a encore quelques autres, mais ils ſont bien rares; & je ne vois que celui de Sylla lorſqu'il ſe fut démis de la Dictature. Je ne ſai pourtant ſi ce dernier peut être allegué avec fondement.

§. IX.

De la Jalouſie.

LA Jalouſie eſt une Paſſion preſqu'inſéparable de l'Amour, & qui en empoiſonne les douceurs. Elle inſpire aux Amans une crainte ſouvent très mal fondée,

dée, qui ne leur permet pas de ſe fier aux ſermens les plus forts.

J'AI connu des Jaloux qui ſoupçonnoient leurs Maitreſſes d'être infidelles, parce qu'il leur ſembloit qu'elles prenoient trop de ſoin à leur témoigner leur tendreſſe. Tant de marques d'amour leur paroiſſoient des pièges qu'on tendoit à leur crédulité. Ces memes Jaloux ſe ſeroient crus trahis, ſi on ne leur avoit pas témoigné les empreſſemens les plus vifs. Il étoit deſtiné que les choſes les plus oppoſées exciteroient également leur Jalouſie. Tout allarmoit ces Gens ſoupçonneux. L'Egliſe leur paroiſſoit auſſi dangereuſe que l'Opera; la ſolitude que le grand Monde. Un Pédant leur ſembloit auſſi redoutable, que le petit Maitre le plus aimable: ils étoient Jaloux de l'Univers entier, ſans avoir raiſon de l'être; & ce qu'il y a de plus particulier, ſans ſonger à ceſſer de l'être,

IL y a des Gens qui ſont jaloux des Perſonnes que leurs Maitreſſes ont connu avant eux, avec leſquelles elles n'ont jamais eu aucune familiarité, & qu'elles ne doivent plus revoir. Il ſe figurent, qu'el-

qu'elles ont eu quelque goût pour ces Perſonnes. Rien n'eſt capable de pouvoir leur ôter cette idée ; elle eſt toujours préſente à leur imagination. Ils ſont aſſez bizarres pour faire des reproches ſur un ſujet auſſi mal fondé. Si on leur répond avec vivacité, & qu'on veuille leur faire ſentir leur erreur, ils ſe perſuadent que ce qu'ils penſent eſt vrai, puiſqu'on paroit y être ſenſible. Si on mépriſe ce qu'ils diſent, ils croyent qu'on n'ôſe ſe juſtifier, & qu'on eſt forcé de convenir de la vérité de leur accuſation.

LA Jalouſie conduit à une curioſité impertinente & inſenſée. Les choſes les plus ſimples deviennent pour un Jaloux des Miſtères qu'il croit qu'on cherche à lui cacher. Il veut tout ſavoir, tout connoître, tout aprofondir ; & lorſqu'on a ſatisfait ſon envie, il penſe qu'on l'a trompé, & qu'on lui a fait une fauſſe confidence. Il médite ſur ce qu'on lui a dit ; il examine s'il apercevra quelque choſe qui puiſſe fortifier ſes ſoupçons ; il ne découvre rien qui ne paroiſſe conforme à la vérité, & cependant il continue de douter qu'on lui ait parlé ſincèrement.

LES Cœurs jaloux ſont dans une agitation continuelle qui a ſon flux & reflux

comme les flots de la Mer, & qui augmente quelques fois par des tempêtes ſoudaines & imprévuës. Un coup d'œil, un geſte, un mot, un ſourire forment ces tempêtes. Il ne faut qu'un regard que le hazard fait tomber ſur quelqu'un qui déplait à un Jaloux, pour lui faire ſentir les tranſports les plus violens.

Mer vaſte, mer profonde,
Dont les flots ſont émus par les vens en courroux,
Les Cœurs amoureux & jaloux
Sont cent fois plus troublés que vous.

CE n'eſt pas là la ſeule vérité inſtructive que Quinaut ait mis dans ſes charmans Operas.

DÈS qu'un Homme eſt Amoureux, il ne dépend point de lui de n'être pas Jaloux. Tous les raiſonnemens, toutes les réfléxions ne ſervent dans cette occaſion, qu'à le convaincre qu'il a tort d'être Jaloux; mais il ne ceſſe pas cependant de l'être.

PLUSIEURS Perſonnes croyent que la Jalouſie vient d'une défiance de ſoi-même, & d'une connoiſſance intérieure du peu de mérite que l'on a. Je crois qu'elles

ſe

ſe trompent. Les Hommes en général ont trop d'amour-propre, pour ſe perſuader qu'ils ne ſont pas dignes d'être aimés, & pour connoître les défauts qui peuvent les rendre moins aimables que leurs Rivaux. Je penſe que la cauſe ordinaire de la Jalouſie, c'eſt l'idée que les Hommes ont du caractère des Femmes. Ils ſavent qu'elles ſont en général inconſtantes, légères, capricieuſes, & ils craignent les ſuites de leur caractère changeant & inquiet. Ne voit-on pas tous les jours des Femmes quitter des Amans aimables, & les ſacrifier à des Imbéciles? De pareils exemples qui ſont fréquens ſuffiſent pour allarmer le cœur de l'Homme le plus prévenu en ſa faveur. Plus j'y penſe, & plus je ſuis perſuadé que de dix Jaloux, c'eſt beaucoup s'il s'en trouve un qui le ſoit par la connoiſſance de ſon peu de mérite.

TOUT Amant Jaloux aime plus qu'un autre. Je tiens non ſeulement pour vraye, mais pour inconteſtable la Maxime: *qu'on ne peut aimer ſans être Jaloux.* Quiconque fait tout ſon bonheur d'une choſe, ne peut s'empêcher de craindre de la perdre. L'excluſion de la Jalouſie dans un

cœur amoureux y admet bientôt l'indifférence.

LA Jalouſie augmente l'Amour & lui donne de nouvelles forces. Il eſt difficile à un Amant Jaloux de ſe guérir de ſa Paſſion. Ce qui ſembleroit devoir l'aider à rompre ſes chaines, c'eſt ce qui les rend plus fortes. *L'Amour*, dit le tendre & ingénieux Ovide, *qui eſt nouri par la défiance, dure long-tems. Si vous cherchez à vous en défaire, commencez par bannir la crainte. Celui qui appréhende de ne pas jouïr toujours de ſa Maitreſſe, & qu'un autre ne la lui enlève, pouroit à peine être guéri par les remèdes de Machaon. Une Mère qui a deux Enfans, a d'ordinaire plus de tendreſſe & de crainte pour celui qui eſt à la guerre.*

QUELQUE-FOIS la Jalouſie n'eſt fondée que ſur l'orgueil, & ſur l'amour-propre. Il y a bien des Maris qui ne ſont point Amoureux, & qui cependant ſont très Jaloux. Ils craignent qu'on ne leur enlève le cœur de leur Femme, non pas à cauſe qu'il leur eſt cher, mais parce qu'ils croyent que leur honeur eſt attaché à ſa conſervation. Une pareille Jalouſie peut aiſément ſe guérir par la réfléxion; & la rai-

raiſon qui n'a preſqu'aucun pouvoir ſur les Jaloux que fait l'Amour, en a beaucoup ſur ceux qui ne le ſont que par vanité.

TOUT Mari Jaloux doit penſer que la plus-part des grands Hommes ſont tombés dans le prétendu malheur qu'il craint. Lucullus, Céſar, Pompée, Caton, Antoine, & tant d'autres, dont les noms ſont preſqu'auſſi fameux, ont été dans le cas des Maris trompés, ſans que leur gloire en ait été diminuée. Le jugement de La Fontaine ſur le Cocuage eſt plus vrai qu'on ne penſe.

Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

LES Gens qui ſont Jaloux par vanité fondent ordinairement leur Jalouſie ſur la néceſſité d'éviter les plaiſanteries qui ſuivent le Cocuage. Foible prétexte que celui-là! puisque leur Jalouſie précipite le mal qu'ils craignent au lieu de l'empêcher, & ne ſert qu'à le rendre plus connu. Charon dit dans ſon vieux Langage quelque choſe de fort ſenſé à ce ſujet: *mais le Monde le ſait, en parle. Eh! de qui ne parle-t-on pas en ce ſens? Du plus grand*

au plus petit, on engage tous les jours tant d'honêtes Hommes en ce reproche en ta préſence. Si tu t'en remues, les Dames mêmes s'en moqueront. La fréquence de cet accident doit mès-lui en avoir moderé l'aigreur.

§. X.

De la Douleur & du Deſeſpoir.

CEUX qui ſoutiennent dans leurs Diſcours, ou dans leurs Ecrits, que la Douleur n'eſt point un mal, & qui prétendent qu'il dépend du Sage de n'y être pas ſenſible, ne diſent point ce qu'ils en penſent; ou n'ayant jamais éprouvé que des douleurs très légères, ils n'ont aucune connoiſſance des impreſſions que font les fortes & les vives. Les diſcours des Stoïciens étoient capables de perdre de réputation les Philoſophes chez tous les Gens de bon ſens. Comment auroient-ils pû gouter des idées fauſſes que la ſeule vanité occaſionnoit? La Raiſon n'a-t-elle pas droit de traiter de folie une opinion qui met au faîte du bonheur un Homme accablé de maux, de douleur & d'infortunes? Cicéron a beau dire qu'il n'a jamais trouvé la condition de Régu-

lus

lus ni malheureuſe, ni fâcheuſe, ni digne de pitié; que les Carthaginois pûrent ſe ſaiſir de ſon Corps, lui faire ſouffrir ce qu'ils voulurent; mais que ſon Ame munie en cette occaſion de toutes les vertus reſta hors d'atteinte. Ce grand raiſonnement ne me fera jamais comprendre qu'un Homme à qui l'on fait ſouffrir les plus cruels ſuplices, ſoit fort heureux, & que ſon Ame ne ſoit pas forcée de participer aux maux du Corps. Vainement elle ſe guinde, s'élève & ſe livre aux plus grands ſentimens. Il faut qu'elle ſubiſſe les Loix générales de l'Ame dans le Corps, & qu'elle prenne part aux douleurs que le Corps reſſent. Toute la vertu Philoſophique n'empêche point qu'on ne ſoit très réellement malheureux, lorſque l'on ſouffre & que l'on meurt. C'étoit une plaiſante & ſinguliére folie que celle des Stoïciens. Il n'y a peut-être pas de Créature deſtinée par ſon eſſence à plus de maux que l'Homme; & ces Philoſophes en vouloient faire une eſpèce de Divinité exempte de la douleur & de l'infortune. Ce qui les avoit jettés dans une erreur auſſi groſſiére, c'étoit l'idée fauſſe & chimérique qu'ils s'étoient fait de leur Sage, à qui ils ac-

cordoient toutes ſortes de privilèges. Il étoit, ſelon eux, riche, puiſſant, beau, heureux; enfin il réuniſſoit en lui tous les diférens biens attachés à l'humanité, & il poſſedoit ces biens dans quelque état qu'il ſe trouvât. Horace ſe moquant du Sage des Stoïciens lui accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient. Il dit enſuite, *qu'il jouït toujours d'une parfaite ſanté, ſi ce n'eſt lors qu'il a la pituïte.*

PAR le même principe que les Stoïciens vouloient qu'un Homme ſage fut toujours heureux, ils prétendoient auſſi fauſſement qu'un Homme vitieux ne pouvoit gouter de plaiſir. Ils diſoient qu'il étoit pauvre au milieu des richeſſes; qu'il étoit malade jouïſſant de la ſanté; enfin ils en faiſoient le contraire parfaitde leur Sage. *Comme il n'y a point*, dit Cicéron, *d'état heureux pour ceux qui ſont dépourvûs de ſageſſe & de vertu, de même il n'y en peut avoir de mauvais ni de malheureux pour ceux qui ont de la Vertu, de la ſageſſe, & de la force.*

ON voit combien fauſſes étoient les idées des plus ſévères Philoſophes de l'Antiquité ſur la douleur. Les Epicuriens au contraire raiſonnoient très ſenſé-

ſément ſur cet Article. Ils convenoient que la Douleur étoit un mal réel, & ils ajoutoient ſagement qu'on ne pouvoit trop prendre de précaution pour l'éviter.

LES douleurs de l'Eſprit ſont quelques fois plus aiguës que celles du Corps, & ſouvent plus difficiles à guérir. Il eſt même dangereux de vouloir les arrêter tout à coup. La reſiſtance leur donne une nouvelle force. Il faut ne pas s'oppoſer à leur cours pendant un certain tems, après lequel elles s'affoibliſſent & deviennent plus aiſées à vaincre.

LA Raiſon, lorſqu'on veut l'écouter, eſt d'un grand ſecours dans les peines de l'Eſprit; car enfin quelque chagrin que l'on ait, on doit ſonger qu'il n'y a que deux partis à prendre. Si le ſujet de la douleur peut être changé, au lieu de perdre le tems à s'affliger, il faut l'employer à trouver les remèdes dont on a beſoin; & s'il n'y a pas moyen de réparer ce qui cauſe notre affliction, le bon ſens veut que nous n'allions point nous tourmenter d'une choſe que nous ne ſaurions faire changer; nous devons bien plutôt l'oublier & la bannir de notre mémoire. Quand nous ne pouvons pas en venir à bout,

auſſitôt qu'il ſeroit néceſſaire pour notre repos, nous devons tâcher de hâter le moment qui doit finir notre peine, en faiſant réfléxion ſur l'inutilité de notre douleur.

NOUS pleurons la mort d'un Père, d'une Maitreſſe, d'un Ami. Il eſt juſte de donner quelque choſe à la Nature, à l'Amour, à l'Amitié. Ce tribut payé, notre affliction devient une foibleſſe impardonnable. Pleurons-nous les Gens qui ſont morts depuis deux mille ans? Un Homme mort hyer eſt égal à celui qui eſt mort il y a dix Siècles: il n'eſt plus: entre eux aucune différence. Nos pleurs, nos regrets ne rendront point la vie ni à l'un ni à l'autre. Ils ſont tous les deux inſenſibles à notre douleur, ils l'ignorent; pour quoi donc nous affligeons-nous? Eſt-ce pour eux? Ils n'y prennent aucune part. Eſt-ce pour nous? Cela eſt inutile, & ne ſert qu'à nous tourmenter. Une douleur outrée pour un mal irréparable, lorſqu'elle dure longtems, doit être regardée comme une eſpèce de folie.

LES douleurs de l'Eſprit pouſſées à un certain point, font naitre le deſeſpoir. Cette paſſion eſt une véritable frénesie qui nous prive de l'uſage de la raiſon,

& qui, loin de nous faire faire des actions fortes & courageuſes, comme nous nous le figurons, nous rend ſemblables à un Enfant qui par dépit de ce qu'on lui ôte un de ſes jouets, jette les autres dans le feu. Un Homme perd ſon bien, ſa Maitreſſe, ou quelqu'autre choſe qui lui eſt chère: il veut ſe tuer. N'eſt-ce pas, au lieu de réparer la perte dont il ſe plaint, vouloir y en joindre encore une plus conſidérable?

ON regarde, & ſur-tout en Angleterre, les Perſonnes qui ſe tuent comme étant très courageuſes. Pour moi, je ſuis fermement perſuadé, que preſque tous les Gens qui ſe tuent, ſe tuent par foibleſſe. Il faut une grande conſtance pour ſupporter de grands malheurs. Il ne faut que du deſeſpoir pour les finir.

LES ſeuls cas, à parler en Payen, où la mort paroit permiſe, c'eſt lors qu'on eſt obligé de vivre dans une honte qui couvre d'infamie, ou dans des douleurs perpétuelles. Je conviens que dans ces ſituations, ſi la Religion ne nous le défendoit pas, il ſembleroit naturel de terminer des maux qui n'ont d'autres remèdes que la mort.

§. XI.

§. XI.

De la Triſteſſe.

LA Triſteſſe eſt une langueur dangereuſe qui attaque également l'Eſprit & le Corps. Cette Paſſion ſe déguiſe ſouvent, & prend différentes formes. Tantôt elle ſe gliſſe dans les cœurs ſous le nom de Philoſophie, tantôt ſous celui de dévotion, quelque-fois ſous celui d'amour de la ſolitude, & elle eſt d'autant plus difficile à guérir, quelle cherche à s'autoriſer par ces noms reſpectables qui ſemblent la juſtifier.

LA Triſteſſe diminue la vigueur de l'Eſprit, l'accoutume à une eſpèce de moleſſe qui le rend incapable de penſer d'une manière forte & élevée. Un Ancien a dit que la triſteſſe rendoit les Hommes Eunuques. Il eſt certain, & l'expérience nous le montre, qu'elle leur ôte le goût, l'envie, & la diſpoſition de faire des actions mâles & vigoureuſes. Les Romains qui avoient fait des Loix pour exclure tout ce qui pouvoit amolir le cœur des Citoyens, condamnoient ces Triſteſſes comme contraires à l'eſſence

de

de l'Homme, & capables de le rendre mou & effeminé.

LES Gens aſſez malheureux pour être livrés à la Triſteſſe, reſſemblent à ces Malades dans l'eſtomac des quels les bonnes & les mauvaiſes viandes s'aigriſſent également. Les Perſonnes triſtes s'affligent du bien & du mal. Elles ſont préciſément dans le cas de Phèdre.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me
pèſent!
Quelle importune main, en formant tous
ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes
cheveux?
Tout m'afflige & me nuit, & conſpire à
me nuire.

LA Triſteſſe vient également des chagrins de l'Eſprit, & de la mauvaiſe diſpoſition du Corps. Dans ce dernier cas, elle eſt jointe à une maladie aſſez commune aux Gens de Lettres. C'eſt l'Hypocondrie. Il faut, pour la guérir, de la diſſipation, de l'exercice, & quelques remêdes que fournit la Médecine. Mais ſi la Triſteſſe eſt une ſuite des chagrins & des peines de l'Eſprit, on doit, pour

la

la bannir, conſulter la Raiſon, l'écouter, & ſonger que notre mélancolie ne peut remédier à ce qui nous afflige.

IL faut du tems pour guérir un cœur dont la Triſteſſe s'eſt emparée depuis long tems, & ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour. Le ſecours d'un Ami eſt alors très néceſſaire. Son habileté conſiſte à attacher peu-à-peu l'Eſprit de la Perſonne qu'il veut tirer de la mélancolie ſur des objets différens de ceux qui nouriſſent ſa Triſteſſe. Il doit lui faire naître imperceptiblement les idées du plaiſir, & ſans qu'elle s'en apperçoive. Autrement elle ne pourroit les ſouffrir. Ces idées ne produiroient aucun effet. *Il faut dans ces occaſions*, dit Montagne, *gauchir, décliner & ruſer au mal.*

§. XII.

Sur la Compaſſion.

DE toutes les Paſſions, la Compaſſion eſt ſans doute la plus eſtimable. Elle rend l'Homme véritablement Homme en le faiſant ſenſible aux maux des autres. Quiconque plaint les malheureux, & cherche à les ſoulager, connoit la véritable ver-

vertu. Un Seigneur, auſſi renommé par ſa probité que par ſon génie, écrivoit au Dauphin : *Monſeigneur, vous avez pris Philisbourg. Il n'y a rien là de bien ſurprenant; vous aviez Vaubant & du canon. On dit que vous avez montré de la valeur. Il y a peu de Grenadiers dans votre armée qui n'en aient fait paroitre. Mais on aſſure que vous avez témoigné de la pitié & de la compaſſion pour les malheureux : je vous en félicite, Monſeigneur; continuez; voilà des vertus véritablement rares & dignes d'un grand Prince.*

LA Compaſſion pouſſée trop loin, peut devenir vitieuſe. On ne doit point l'étendre ſur des Criminels qui méritent d'être punis. Une pareille Compaſſion devient une foibleſſe nuiſible à la Société Civile. Avoir pitié d'un Aſſaſſin, d'un Empoiſonneur, c'eſt proteger les crimes les plus énormes; c'eſt ſacrifier les honêtes Gens aux Scélérats.

LA Compaſſion déplacée eſt ordinairement le partage des Ames foibles. Les Femmes plaignent indiféremment ceux qui méritent d'être plaints, & ceux qui méritent d'être punis. Un Criminel qu'on exécute leur fait autant de peine à voir mourir

mourir, qu'un Soldat qui perd la vie par des bleſſures reçuës pour le ſervice de ſa Patrie, & de ſon Prince.

LA Compaſſion chez les Ames foibles eſt une foibleſſe. Chez les fortes, c'eſt une vertu noble & compatiſſante.

§. XIII.

De la Crainte.

LA crainte eſt une prévoyance preſque toujours fâcheuſe. Elle devance les malheurs dont la Fortune nous menace, & nous les fait ſentir avant qu'ils ſoient arrivés. Cette Paſſion eſt de tous les maux le plus incommode; car les autres ne ſont réels, qu'autant qu'ils durent; & ils n'exiſtent, qu'autant de tems qu'exiſte leur cauſe. Mais la Crainte eſt occaſionnée également, par ce qui eſt, & par ce qui n'eſt point, quelque-fois même par ce qui ne ſera jamais, & qui ne peut jamais être. Combien ne doit-on pas chercher à ſe guérir d'une Paſſion, qui forme d'un mal imaginaire un mal réel, & tire du bien même de quoi nous tourmenter?

LA Crainte produit ſouvent les évènemens

nemens qu'elle appréhende, & qui ſans elle n'auroient jamais eu lieu. Bien des Gens ont perdu leurs Amis, parce qu'ils s'en ſont défiés. Pluſieurs Perſonnes ont eu des maladies, parce qu'ils les ont apprehendées. Il y en a à qui la peur de la mort a couté la vie. Je le répète, la crainte ne ſert ordinairement qu'à nous faire trouver ce que nous fuyons.

L'APREHENSION de perdre les biens qu'on poſſède, empoiſonne leur douceur. La vie même ne peut être regardée comme un bien: ſi l'on craint ſans ceſſe de mourir, elle eſt alors un ſuplice. Je regarde un Homme toujours occupé de la frayeur de la mort comme un Criminel qui attend à chaque inſtant la lecture de l'arrêt qui doit le condamner.

LES effets que produiſent les grandes craintes ſont ſi violens, qu'ils privent quelque-fois de l'uſage de la raiſon. On a vû très ſouvent des Gens fuïr, quoique perſonne ne les pourſuivit. On a vû des Généraux ſe retirer, quoiqu'ils ne fuſſent point inférieurs à ceux devant qui ils fuyoient, & qu'ils commandaſſent à des Troupes remplies de bonne volonté. Enfin on a vû ces mêmes Généraux prendre tout à coup la fuite, abandonner des

Places de guerre preſque imprenables, laiſſer hacher en pièces les Malades, perdre les équipages, jetter dans la rivière pluſieurs millions de proviſions, & ne commencer à reprendre leurs eſprits, qu'après avoir mis un fleuve rapide entre eux & les Ennemis.

POUR bannir la crainte, ſi tant eſt qu'on la puiſſe bannir, il faut ſonger que bien des Gens ont évité les plus grands dangers en les mépriſant. *La Fortune aime les audacieux, & perd les timides.* Celui qui craint un péril médiocre, périt: celui qui brave un péril éminent, l'évite, & ſe couvre de gloire. Un Homme ſe trouve renfermé dans une Place immenſe avec les débris d'une Armée malheureuſe. Il eſt attaqué pas les Ennemis. Il leur épargne la peine d'approcher de la Ville. Il va lui-même les chercher dans leur tranchée. Il leur prend leur Canon, leur ruine leur meilleure Infanterie. Après trois mois, ils ſont auſſi peu avancés que le prémier jour. Rebutés d'une attaque auſſi infructueuſe, ils changent en Blocus un Siége dont ils connoiſſoient l'inutilité. Cet Homme rare, dont je parle, trouve le moyen de faire ſubſiſter ſes Troupes, ſans qu'elles puiſſent comprendre comment il peut operer un pa-

pareil miracle. Enfin tous les moyens d'avoir des proviſions lui manquent. Il ſort avec ſa Garniſon preſque toute compoſée d'Infanterie. Il emmène ſes Bagages, ſon Artillerie. Il a à craindre d'être pourſuivi par quinze ou vingt-mille Hommes de Cavalerie Légère. Il doit marcher dans la plus rigoureuſe Saiſon, depuis la Capitale d'un Royaume juſqu'aux frontières de ce même Royaume. Il eſt obligé de camper pendant toute ſa marche au milieu des Neiges; rien ne l'arrête. Il brave le danger, il le ſurmonte. Il réuſſit dans ſes projets. Il ſauve l'honeur de ſa Patrie; & il eſt plus admiré de ſes Ennemis qui connoiſſent la grandeur de ſon courage par la hardieſſe de ſon entrepriſe, qu'il n'eſt loué de ſes Concitoyens, dont une partie hait ſon mérite. La Poſtérité donnera aux actions de cet Homme les louanges qui lui ſont duës. A peine eſt-il permis de les approuver aujourd'hui; & je ne ſai pas, ſi ce que je viens d'en dire, ne m'aura pas fait quelques Ennemis.

LE Sage doit prévenir les maux qui le menacent, mais ne pas en être épouvanté. Les Ames timides apprehendent les malheurs, lors même qu'ils ſont encore éloignés: elles s'en affligent d'avance.

Cependant nos craintes ſont auſſi ſujettes à ſe tromper que nos eſpérances. Souvent le moment que nous avons regardé comme le commencement d'une grande infortune, eſt celui d'une grande fortune. Il n'eſt rien de ſi ſujet à l'erreur que la prudence humaine. Ce qu'elle eſpère & croit prévoir, n'arrive point. Ce qu'elle regarde comme impoſſible, s'exécute. Il faut être bien ennemi de ſon repos, pour ſe rendre malheureux par la crainte d'une choſe qui n'arrivera point!

LA crainte pouſſée à l'excès devient terreur. Alors elle ſuſpend en partie l'uſage des ſens, & altère ces mêmes ſens. On a vû des Gens qu'une terreur ſubite a rendus fous; d'autres qu'elle a privés de l'ouye. Elle a cauſé la mort à pluſieurs. Pour prévenir de pareils accidens, il faut s'accoutumer de bonne heure à nous repréſenter les dangers les plus effroyables où l'on peut tomber; réfléchir ſur ceux où ſe ſont trouvés les plus grands Hommes; examiner la conſtance & la fermeté avec la quelle ils les ont ſoutenus, & nous convaincre par leur exemple que rien ne diminue plus le danger, que la fermeté qu'on lui oppoſe.

Fin des Réflexions diverſes ſur les Paſſions.

LET-

LETTRE
DE
MADEMOISELLE CO**.

Sur les Réfléxions précédentes.

J'AI lû avec plaiſir vos Réfléxions. Elles me paroiſſent vrayes & naturelles. Je les trouve inſtructives. Mais permettez-moi de vous dire que vous avez oublié, & peut-être négligé de rapporter le meilleur moyen pour ſurmonter la violence des Paſſions, & pour reſiſter aux chagrins & aux douleurs qu'elles cauſent. Ce moyen dont je vous parle, c'eſt la perſuaſion des points fondamentaux de la Religion univerſelle : l'exiſtence de Dieu, & l'immortalité de l'Ame. Sans la croyance de ces deux vérités, l'Homme fait veinement des efforts pour vaincre ſes Paſſions; ils ſont inutiles, ou ne produiſent qu'un effet très leger. Je crois que le ſentiment que je ſoutiens peut ſe prouver auſſi évidemment qu'une démonſtration Mathématique.

IL faut poſer comme un principe inconteſtable, que la véritable félicité de l'Homme conſiſte dans un bien qui ne ſauroit lui être enlevé malgré lui. Doit-on regarder comme un bien ſolide une choſe qui peut nous être ravie à chaque inſtant, & qu'il n'eſt point en notre pouvoir de conſerver? Cette Vertu, dans la quelle les anciens Philoſophes, & pluſieurs modernes ont fait conſiſter la félicité, eſt impuiſſante, & ne ſauroit nous garantir du moindre mal. La ſatisfaction qu'elle donne, n'eſt qu'un orgueuil que la mort nous enlève avec tout le reſte. Pluſieurs Payens ont ſenti cette vérité. Ils ont connu qu'il falloit chercher hors de cette vie des idées qui flattaſſent l'Ame, & qui la recompenſaſſent des peines qu'elle eſſuyoit dans le Corps. Ceux même qui doutoient de l'immortalité de l'Ame aimoient à ſe perſuader que leur mémoire ſeroit éternelle, & convenoient que ſans cette eſpérance, la perte de la vie leur eut paru affreuſe. *La Mort*, dit Cicéron, *a quelque choſe de terrible pour ceux qui perdent tout en mourant; non pas pour ceux dont la gloire ne ſauroit mourir.* Voilà un ſentiment naturel à l'Ame qui reclame cette

te immortalité qui eſt ſon partage, & ſans l'idée de laquelle elle ne peut être heureuſe. Quelle triſte reſſource contre la néceſſité de mourir, que cette prétendue gloire immortelle, qui ne conſiſte que dans les louanges que l'on nous donnera lorsque nous n'y ſerons plus ſenſibles! Que dis-je? Lorſque ſelon ces Philoſophes nous ſerons anéantis! Quel deſeſpoir, pour un Homme qui croit l'Ame mortelle, de ſavoir qu'il va mourir! S'il a été malheureux dans ce Monde, quels regrets de ne pouvoir pas gouter dans l'autre quelque bonheur! Et s'il a été heureux, quels regrets encore de ne pouvoir pas jouïr d'une immortalité heureuſe!

Tous les raiſonnemens Philoſophiques ſont de foibles ſecours pour conſoler de la mort. Epicure recommandoit avec vivacité, dans ſes derniers momens, à ſes Diſciples d'avoir ſoin de publier, de répandre ſes Ouvrages, & de les rendre immortels, s'il étoit poſſible. Combien n'auroit-il pas été ſatisfait, s'il avoit cru que ſon Ame jouïroit de cette immortalité qu'il demandoit avec tant d'empreſſement pour ſes Ecrits?

LE deſir d'éterniſer ſa mémoire, ſi

commun aux Philoſophes & aux Hommes illuſtres, ne peut ſoutenir l'examen de la Raiſon. Elle démontre bientôt que la paſſion d'être loué après la mort, n'eſt qu'une ſuite d'un orgueil, & d'un amour propre que cette même mort détruit. Eſt-il ſage & raiſonnable de ſouhaiter avec fureur une choſe dont nous n'aurons aucune connoiſſance, & qui nous ſera auſſi indiférente que nous l'étoient les êtres qui ont exiſté avant notre naiſſance? Mais je vais plus loin, & je ſoutiens qu'il n'eſt aucun Homme de bon ſens qui puiſſe ſe perſuader, quelque mérite qu'il ait, que ſa mémoire ſera éternelle chez les Hommes.

LES Héros, les Conquerans, les Rois ne ſont connus dans la Poſtérité, que par ce qu'en ont écrit les Gens de Lettres. On ignoreroit qu'il y ait eu un Achille, un Agamemnon, un Alexandre, un Miltiade, un Thémiſtocles, un Alcibiade, ſans les Auteurs Grecs. Horace remarque ſagement qu'il y avoit eu avant Agamemnon pluſieurs Héros qui étoient inconnus, parce qu'ils n'avoient pas trouvé un Poëte tel qu'Homère qui les eut fait connoître. En montrant qu'il eſt impoſſible que les meilleurs Auteurs

ail-

aillent à l'immortalité, on prouve évidemment que ceux dont ils parlent ne peuvent jouïr de cette même immortalité. Or en ſuppoſant qu'un Auteur écrive des Ouvrages dignes d'être lus dans ſon Siècle, qui peut aſſurer que chaque jour ils ne perdront point de leur prix, le goût des Hommes étant ſi ſujet aux changemens? On ne peut nier qu'Homère ne ſoit moins eſtimé en général, qu'il ne l'étoit du tems de la Grèce floriſſante, & même du tems des prémiers Empereurs Romains. Puis qu'Homère ſemble avoir perdu quelque choſe par l'éloignement qu'il y a des mœurs & des uſages qu'il nous peint à ceux du Siècle où nous vivons, qui peut ſe flater de toujours plaire? Mais ſuppoſons que les Ecrits d'un Auteur auront une longue durée. De combien d'années ſera-t-elle? De dix mille? Où eſt l'Ouvrage qui ait ſurmonté tant de Siècles? Peut-on citer l'exemple d'un ſeul qui ait vaincu la durée de quatre mille ans? Homère n'en a point encore trois mille. Cependant admettons qu'un Auteur dure dix mille ans. Qu'eſt-ce que dix mille ans pour quelqu'un qui viſe à l'immortalité? Ce n'eſt rien. Ce tems, eu égard à ce que

peut durer le Monde, doit à peine être conſideré comme un grain de ſable comparé à ceux qui bordent les rivages immenſes de la Mer. Et ſi l'on approche l'idée de ce même tems avec l'idée de ce que l'on doit entendre par l'immortalité, les dix mille ans ne paroiſſent pas plus conſidérables qu'un inſtant. Ces deux eſpaces de tems, qui ſemblent ſi différents, ſont égaux, lorſqu'on les compare à l'Eternité.

L'ENVIE d'immortaliſer ſon nom n'eſt donc qu'une chimère, dont on ſe démontre l'impoſſibilité, dès qu'on la conſidère attentivement ; & l'on eſt forcé de convenir que ceux qui ne croyent pas l'immortalité de l'Ame, ne peuvent jamais trouver une véritable conſolation dans la trompeuſe eſpérance d'éterniſer leur mémoire. Ils ne ſont pas plus ſatisfaits des autres choſes ſur les quelles ils fondent leur conſolation ; car leurs eſpérances, leurs penſées, leurs jugemens n'ayant aucune ſtabilité, ils n'ont rien qu'ils ſe puiſſent promettre de conſerver un jour entier. Leur prévoyance n'a pour objet que les choſes préſentes, & à leur égard tout eſt à la merci de la Fortune, juſqu'à leur Raiſon même, puiſqu'elle n'eſt

occupée que des choſes dont le Deſtin ſe jouë. Ils vivent, comme l'on dit, du jour à la journée, ſans ſonger aux maux qui peuvent leur arriver. N'eſt-il pas naturel que des Gens qui penſent de cette façon ne faſſent que de médiocres efforts pour dompter leurs Paſſions? Si ces efforts ſont plus pénibles que les chagrins que peuvent leur procurer ces Paſſions, ils doivent ſelon leur ſiſthême céder à tous les mouvemens qu'elles leur inſpirent. Ils ne ſont occupés que du moment préſent. C'eſt aſſez pour eux de rendre ce moment le moins malheureux qu'ils peuvent.

UN Homme, qui croit l'immortalité de l'Ame, cherche, non ſeulement à ſe guérir de ſes Paſſions pour être tranquile dans ce Monde; mais encore pour être heureux dans l'autre. Un Avare, qui dompte l'Amour qu'il a pour les richeſſes, conſidère qu'il ne doit pas craindre de perdre des biens paſſagers pour en recouvrer d'éternels. Le Pauvre, qui eſt dans l'indigence, prend patience, & ſuporte ſa miſère; il ne ſonge point à la faire finir par quelque mauvaiſe action, parce qu'il eſpère que ſon malheur ſera ſuivi d'une félicité qui durera toujours.

Un

Un Vindicatif tâche d'oublier l'offence qu'on lui a faite, & fait ſes efforts pour donner des bornes à ſa Paſſion, parce qu'il attend la récompenſe des ſoins qu'il prend pour arrêter les mouvemens qui portent à la vengeance. Enfin tout Homme qui croit l'immortalité de l'Ame a un but bien plus attrayant, que celui qui ne viſe qu'à une vertu humaine, & qui ne travaille que pour un moment.

MAIS, dira-t-on, nous voyons pluſieurs Perſonnes qui croyent l'immortalité de l'Ame, & qui cependant ne penſent point à dompter leurs Paſſions. Je réponds que parmi les Gens qui diſent être perſuadés de l'immortalité de l'Ame, il y en a beaucoup, qui en étant foiblement convaincus, cherchent à en douter. Leur mauvaiſe conduite les anime à cultiver & à fomenter leurs doutes. Il y en a d'autres qui s'étourdiſſent, & qui cherchent à étouffer les remords dont ils ſont déchirés. Enfin il y en a quelques uns en qui la raiſon agit ſi foiblement, que les ſecours qu'on retire de la croyance de l'immortalité de l'Ame leur ſont moins utiles qu'aux autres. Mais, parce que certains Malades ne ſe ſerviroient point par entêtement, par caprice d'un remède excellent, &

qui

qui ſeroit très propre à les guérir, faudroit-il conclure que ce remède ne vaut rien, & qu'on doit lui préferer un autre beaucoup plus foible & plus incertain?

LES Gens qui nient l'immortalité de l'Ame, n'ont que le ſecours de la Vertu humaine pour vaincre les Paſſions. Ceux qui admettent une autre Vie ont ce même ſecours, & y joignent encore l'eſpérance d'une Vie éternelle & heureuſe. Je ne vois à cela aucune réponſe, & je ne me figure pas qu'on en puiſſe faire.

JE crois vous avoir ouï dire, en liſant ma Lettre, que je deviens tous les jours plus dévote. Non: je tâche de devenir plus raiſonnable, & de munir mon eſprit & mon cœur contre les progrès que fait l'incrédulité dans notre Siècle. Je cherche à trouver en moi des reſſources pour n'être point ébranlée par les Diſcours & par les Ecrits de cette Secte d'Hommes téméraires, qui employent leur génie à élever les fondemens du Matérialiſme & de l'Athéiſme ſur les ruines des vérités fondamentales de la Religion naturelle. Ces Hommes devroient être également odieux à tous les honnêtes Gens, de quelque Religion qu'ils ſoient; puiſque le Turc, le Socinien, l'Arien, le Payen même, ne

ſont pas moins intéreſſés à la deffence de la divinité & de l'immortalité de l'Ame, que le Catholique, le Luthérien, & le Calviniſte. Je dis plus: c'eſt que tout bon Citoyen eſt obligé de contribuer, autant qu'il lui eſt poſſible, à combattre des opinions qui détruiſent toutes les vertus morales, qui enhardiſſent les Hommes à commettre ſans crainte les plus grands crimes, & qui aſſurent une éternelle tranquilité aux plus grands Scélerats.

Je finirai ma Lettre par cette Réfléxion. Dès qu'il n'y a ni vice ni vertu, comme il faut le ſoutenir en admettant la mortalité de l'Ame, il s'enſuit néceſſairement que, loin de chercher des moyens pour ſurmonter nos Paſſions, nous devons embraſſer avidement tout ce qui peut ſervir à les contenter. A quoi ſert de ſe tourmenter, & quelle récompenſe eſpère-t-on de la contrainte qu'on s'impoſe? Il faut être inſenſé pour préferer le bien public à ſa propre ſatisfaction. La ſeule félicité qu'il y ait, c'eſt de ſatisfaire tous ſes déſirs. Voilà les conſéquences affreuſes qui découlent néceſſairement d'une opinion qui n'admet après cette Vie aucune récompenſe réel-

le

le pour le bien, ni aucune punition pour le crime, & qui par conſéquent regarde les bonnes & les mauvaiſes actions comme indiférentes à l'Auteur de la Nature.

JE vous enverrai dans quelque tems une petite Diſſertation ſur l'immortalité de l'Ame : j'eſpère qu'elle vous ſatisfera. Je ſuis &c.

LETTRE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS D'ARG**.

A

MADEMOISELLE CO**.

VOTRE Lettre eſt très ſenſée, ainſi que le ſont toutes celles que vous écrivez. Elle ſuplée parfaitement à ce qui manquoit à mes Réfléxions ſur les Paſſions, & je ne puis me diſpenſer de convenir que le meilleur moyen qu'il y ait pour vaincre nos Paſſions m'avoit échapé. N'allez pas me faire l'injuſtice de croire, que c'étoit parce que je préferois, au ſecours que nous pouvons tirer de la croyan-

croyance de l'immortalité de l'Ame, celui que nous recevons de l'amour de la gloire & des louanges. C'eſt par un oubli condamnable que j'ai manqué, & point du tout par une prévention, pour un ſentiment que je ſuis bien éloigné d'adopter. Je fais moins de cas que vous ne le prétendez de cette prétenduë immortalité dans l'eſprit des Hommes, dont les Auteurs ſont ordinairement ſi flattés. J'ajouterai même quelque choſe à ce que vous avez dit, c'eſt que ſoit que l'Ame ſoit immortelle, ſoit qu'elle ſoit mortelle; ſi nous raiſonnions conſéquemment, nous ſerions fort peu ſenſibles aux louanges que nous ſouhaitons qu'on nous donne après notre mort. Si l'Ame eſt mortelle, à quoi lui ſert; lorſqu'elle n'exiſte plus, qu'elle ſoit louée des beaux Ouvrages qu'elle a produit, ou des belles actions qu'elle a exécutées? Et ſi elle eſt immortelle, elle regarde avec trop d'indiférence ce qu'elle a fait ſur la Terre, pour que ſes plaiſirs puiſſent être augmentés par ce ſouvenir. A quoi ſert donc après la mort cette gloire dont les plus grands Hommes ſont ſi idolâtres? Je conviens que lorſque nous vivons, il eſt flatteur d'être loué. Les ſoins que nous nous don-

donnons pour mériter l'eſtime des honêtes Gens, ont un but réel. Mais ceux que nous prenons pour obtenir des louanges quand nous n'y ſerons plus ſenſibles, me paroiſſent auſſi ridicules qu'à vous. Je vous avoue naturellement que ſi je n'eſpérois que d'être approuvé après ma mort, je prendrois beaucoup moins de peine, que je n'en ai pris juſques-ici pour mériter les ſuffrages du Public, & des Gens avec qui je vis journellement.

JE ne trouve de véritable bien que celui qui flatte mes ſens & mon eſprit. L'eſtime de mes Contemporains m'affecte, me touche, me ſatisfait. Celle de la Poſtérité me paroit un beau ſonge; mais ce n'eſt qu'un ſonge qui finira dès que je mourrai. Jouïſſons du moment préſent, ſans nous inquiéter de l'avenir. Suivons le précepte du ſage & ſpirituel Horace; & diſons avec lui: que celui-là ſeul eſt heureux & maître de lui-même, qui peut dire chaque jour: j'ai vécu. Vivons donc. Eloignons, autant qu'il nous eſt poſſible, les ſoins & les inquiétudes. Songeons ſans ceſſe que l'heure perduë ne ſe retrouve plus, & que les plaiſirs de ce Monde ne peuvent nous toucher que pendant le tems que nous y reſtons. Aimons

conſtamment la Vertu pour la ſatisfaction qu'elle nous donne, & non par l'eſpérance qu'elle immortaliſera notre mémoire chez les Hommes. Je ſuis &c.

ADELAIDE,

Nouvelle Africaine,

PAR MADEMOISELLE CO**.

APRE'S deux ans d'amour, de peines & de ſoins, Dom Sanchez, Gentil-Homme Eſpagnol, avoit obtenu ſa Maitreſſe en mariage. Les Parens de cette belle Perſonne s'étoient oppoſés aſſez long-tems au bonheur de Dom Sanchez. Ils trouvoient qu'il avoit peu de bien; mais ayant été nommé Colonel d'un Régiment de Dragons, en faveur de ce grade, & dans l'eſpoir du rang où il pouvoit parvenir, ils conſentirent à lui accorder leur Fille.

LE mariage, loin de diminuer la tendreſſe de Dom Sanchez, lui donna de nouvelles forces. La poſſeſſion d'Elvire lui paroiſſoit un bien ineſtimable. Il étoit dans ces ſentimens, lorſqu'il reçut l'ordre de

de partir pour Ceuta. Il devoit reſter ſelon toutes les apparences dans cette Ville plus d'une année. L'idée de ſe ſéparer d'Elvire pour un tems qui lui paroiſſoit auſſi long, l'accabloit de douleur. Quelque peine qu'il eut d'expoſer aux dangers de la Mer ce qu'il avoit de plus précieux, il réſolut de mener ſon Epouſe avec lui. Elvire l'y détermina entièrement. Elle ne pouvoit ſuporter l'abſence d'un Mari qu'elle adoroit. Elle lui témoignoit ſa peine par ſes pleurs. Quand Dom Sanchez n'auroit point ſongé à faire voyager en Afrique ſon Epouſe, il en eut pris la réſolution pour tarir des larmes qui lui étoient ſi chères. Il s'embarqua donc avec elle à Cadix. Il comptoit faire le trajet en moins de 24. heures. La Fortune en avoit diſpoſé autrement. Un ſort fatal étoit reſervé à ces tendres Epoux. Ils étoient deſtinés aux maux les plus cruels.

UN Pirate Tuniſſien attaqua le Vaiſſeau ſur lequel étoit Elvire & Dom Sanchez. Après un Combat aſſez long, & dans lequel Dom Sanchez fit des actions d'une valeur héroïque, le Pirate ſe rendit maître du Vaiſſeau Eſpagnol. Qu'on ſe figure la douleur d'Elvire, & le deſeſpoir

de Dom Sanchez. Il étoit bleſſé au bras. Sa tendre Epouſe étoit auprès de lui, lorſque les Corſaires entrèrent dans le Bâtiment. Le Capitaine Tuniſſien fut frapé de l'air noble de Dom Sanchez, & de la beauté d'Elvire. Quelque peu affables que ſoient les Gens de ſon eſpèce, il ſentit tout-à-coup une partie de ſa fureur s'évanouïr. Il parla d'une manière fort douce à ces illuſtres Malheureux. Il ordonna qu'on prit ſoin de Dom Sanchez & qu'on penſât ſa bleſſure.

Les Pirates, contens de leur priſe, firent route vers Tunis. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils partagèrent le butin & les Eſclaves. Elvire & Dom Sanchez n'avoient pas été ſéparés pendant le Voyage. Ils avoient eſpéré qu'ils ne le ſeroient pas à Tunis. Le Capitaine les avoit flattés qu'ils ſeroient vendus au même Maître. Mais en débarquant les Priſonniers, & en les préſentant au Dei, ſelon la coutume du Païs, afin qu'il choiſit en qualité de Souverain ceux dont il pouvoit avoir beſoin, la beauté d'Elvire fit ſon malheur & celui de Dom Sanchez. Le Prince, charmé de l'air noble de cette Eſpagnole, réſolut de la placer auprès de ſa Fille unique qu'il aimoit extrêmement. Il

or.

ordonna qu'on la conduiſit dans ſon Serrail, & permit aux Corſaires de diſpoſer à leur gré des autres Eſclaves.

LORSQUE le Dei ſe fut retiré, & que l'on eut annoncé à Elvire la funeſte nouvelle qu'elle alloit être ſéparée de ſon Epoux, elle penſa expirer de douleur. D'épais nuages couvrirent ſes yeux; la voix lui manqua; elle ne put prononcer que ces mots en tombant évanouïe dans les bras de ſon Epoux: *Laiſſez-moi mourir: la mort ſeule peut me ſauver du malheur qui m'attend.* Dom Sanchez étoit encore plus malheureux que ſon Epouſe. L'évanouïſſement dans lequel elle étoit tombée ſuſpendoit le cours de ſa douleur. Mais la connoiſſance qu'il conſervoit dans une ſituation auſſi triſte lui faiſoit ſentir toute la rigueur du ſort qui l'accabloit. Il fut cent fois tenté de ſe ſaiſir du poignard d'un Turc qui étoit auprès de lui, & de ſe donner la mort. Si l'état où il voyoit Elvire ne l'eut retenu, il eut mis fin à ſon infortune. Son Ame flottoit entre le deſeſpoir & la pitié. Il conſidéroit Elvire qu'il alloit perdre, Elvire dont il alloit être ſéparé pour toujours, Elvire qu'il adoroit, Elvire du malheur de laquelle il étoit la cauſe innocente.

cente. La mort lui paroiſſoit alors un bien, & ſa fureur étoit prête à prendre le deſſus. Mais l'état d'Elvire qui alloit être privée pour toujours d'un Epoux qu'elle aimoit tendrement, un reſte d'eſpérance de pouvoir la rejoindre, tout cela fit reſoudre Dom Sanchez à vivre, & à ſupporter des maux qu'on ne peut connoître ſans avoir aimé. La mort qui ſépare deux Amans eſt beaucoup moins cruelle à celui qui ſurvit, que n'eſt affreux un éloignement qui prive de l'Objet qu'on aime. Il eſt terrible pour un cœur bien épris de voir mourir ſa Maitreſſe : il l'eſt encore plus de la voir dans la puiſſance d'un Rival.

ELVIRE ne revenoit point de ſon évanouïſſement. Dom Sanchez la preſſant dans ſes bras lui diſoit en verſant un torrent de pleurs: belle Elvire, écoutez la voix de votre Epoux. C'eſt lui qui vous prie de revenir à vous-même. Nos maux ne ſont point ſans remède. Le Ciel qui nous force à nous ſéparer aujourd'hui, nous rejoindra peut-être plutôt que nous ne penſons. Les larmes de Dom Sanchez qui tomboient en abondance ſur le viſage d'Elvire la rapelèrent à la vie plutôt que ſes diſcours. Elle ouvrit les

eux,

yeux, les tourna foiblement vers ſon Epoux, & ne pouvant retrouver l'uſage de la parole, elle pouſſa un ſoupir. Ce ſoupir fut ſuivi de quelques pleurs qui ſembloient s'échaper involontairement. Dans le prémier moment d'une douleur telle que celle d'Elvire, le cœur ſaigne, & les yeux pleurent fort peu. Ce n'eſt qu'après un certain intervalle entre l'accablement & la douleur, que les larmes coulent en abondance. Elvire reſta encore quelques momens ſans paroître auſſi affligée qu'elle l'étoit; mais enfin, lorſqu'elle eut recouvré entiérement l'uſage des ſens & de la voix, elle s'écria en jettant un bras au cou de ſon Epoux: c'en eſt donc fait! Je vous perds, & je vous perds pour toujours! Ha! voyage fatal, funeſte envie de vous ſuivre! C'eſt moi, qui ſuis la cauſe de notre malheur. Je vous ai preſſé de me conduire à Ceuta. Hélas! infortunée que je ſuis, pour n'avoir pas voulu reſter une année ſans vous voir, je vais être ſéparée de vous pour jamais! A ces mots, Elvire fut encore prête à perdre la connoiſſance: une nouvelle pâleur ſe répandit ſur ſon viſage. Dom Sanchez l'embraſſant & mêlant ſes larmes aux ſiennes, lui dit: non, belle Elvire, nous

ne ſommes point ſéparés pour toujours. Je vais écrire en Eſpagne. Vos Parens auront ſoin de payer notre rançon. Nous retournerons encore dans notre Patrie. J'en ai une certitude intérieure qui ſuſpend une partie de ma douleur. Ha! dit Elvire, & ſi le Maitre que je vais avoir, prend du goût pour moi? Si ce peu de beauté qu'on me trouve, & que je déteſte aujourd'hui, vient à lui plaire? Qu'allons-nous devenir, malheureux Dom Sanchez? Ah! laiſſez-moi mourir: je ne puis ſuporter cette idée; elle m'accable, elle me deſeſpère. Au nom du Ciel, Madame, repliqua Dom Sanchez, ne frappez point mon cœur par l'endroit le plus ſenſible, & n'offrez point à mon Ame une image qui la tuë. Eſpérons un ſort moins cruel que celui que vous craignez. Puiſqu'il eſt une Providence qui conduit & qui règle tout, comptons ſur ſon ſecours. Deux cœurs auſſi vertueux & auſſi tendres que les nôtres, ne ſont point faits pour ſervir d'exemple de la grandeur des maux que peut cauſer la plus rigoureuſe Fortune. J'entrevois déjà dans notre ſort, continua Dom Sanchez, une eſpèce de bonheur. Vous reſtez à Tunis, & l'on poura plus aiſément avoir

voir de vos nouvelles en Eſpagne. Vous êtes, il eſt vrai, Eſclave du Dei; mais il vous deſtine à être auprès de ſa Fille. Je l'ai appris de ceux à qui il a donné l'ordre de vous conduire, & vous n'êtes point dans l'appartement de ſes Femmes.

CETTE dernière circonſtance calma un peu le deſeſpoir d'Elvire. Quand les chagrins ſont parvenus au plus haut point, & qu'on croit être perdu ſans reſſource, une foible lueur d'eſpérance produit alors un effet pareil à celui que feroit une conſolation plus réelle dans une autre ſituation. Eh bien donc, dit Elvire, je vivrai, puiſque vous me l'ordonnez; je ferai plus, j'eſpèrerai. Mais vous, qu'allez-vous devenir? Je l'ignore, répondit Dom Sanchez, & je ne ſai entre les mains de qui je tomberai; mais ne craignez rien pour moi, puiſqu'aïant la liberté de ſortir, il me ſera aiſé, quelque Maître que j'aie, de donner de nos nouvelles en Eſpagne. Que ſais je? Peut-être en attendant notre liberté trouverai-je le moyen d'avoir des vôtres? L'amour eſt ingénieux. Eſpérons tout de lui.

ELVIRE alloit répondre, mais les Gens deſtinés à la conduire chés le Dei,

la preſſèrent de partir. Cet ordre renouvella ſes douleurs. Le peu de conſolation qu'elle avoit reçuë ſe diſſipa. Elle ſe jetta au cou de Dom Sanchez. Non, dit-elle, j'aime mieux mourir dans ce moment, que de me ſéparer de vous. Les Gens que le Dei avoit chargés d'amener Elvire, étoient ſi touchés de ſa douleur, qu'ils n'ôſoient agir de force pour l'arracher des bras de ſon Epoux. Dom Sanchez s'aperçut de leur embarras. Il craignit qu'appréhendant de déplaire à leur Maitre, ils n'agiſſent de force, & que cela n'aigrit & n'augmentat le deſeſpoir de ſa chère Epouſe. Il vit qu'il étoit tems de faire un effort ſur lui-même. Adieu, dit-il, belle Elvire, en ceſſant de la tenir dans ſes bras. La fin de notre malheur ne peut venir que de notre conſtance. Commençons donc dès ce moment à nous roidir contre les coups de la Fortune. Conſervez votre vie. Songez que les jours d'un Epoux qui vous adore, ſont attachés aux vôtres, & que notre ſeul deſeſpoir peut nous empêcher de nous réunir. A ces mots, Dom Sanchez s'éloigna d'Elvire. Les Domeſtiques du Dei l'emmenèrent fondante en larmes. Elle tint les yeux attachés ſur

Dom

Dom Sanchez juſqu'au moment qu'elle ceſſa de le voir.

APRÈS le départ d'Elvire, Dom Sanchez reſta immobile, & entiérement abſorbé dans ſon déſeſpoir. On fit le partage des Priſonniers, ſans qu'il s'en apperçût, quoiqu'il y fut préſent. Il n'en eut connoiſſance que, lorſqu'étant échu à un Pilote Corſaire qui demeuroit ordinairement à Portofarino, Port de Mer à huit ou dix-mille de Tunis, ſon nouveau Maître l'avertit de ſe tenir prêt à partir le lendemain. Dom Sanchez fut fâché d'être obligé de s'éloigner de Tunis. Il laiſſoit dans cette Ville ce qu'il avoit de plus cher au Monde. Mais ſachant qu'il n'auroit pu voir Elvire, quoiqu'il eut vécu dans le même endroit qu'elle, & conſiderant qu'il étoit encore plus à portée d'avoir des nouvelles d'Eſpagne dans la Ville où il alloit, qu'il ne l'auroit été à Tunis, il ſe conſola de ce nouveau déſagrément que lui cauſoit ſa mauvaiſe fortune, tous les autres Eſpagnols, hors lui ſeul, étant reſtés à Tunis.

LORSQUE Dom Sanchez fut arrivé à Portofarino, il tâcha d'adoucir la rigueur de ſon eſclavage en gagnant l'amitié de ſon Maître. Il entendoit parfaitement

l'art

l'art de cultiver les fleurs. Le Corſaire, avoit un fort beau jardin. Dom Sanchez en prit ſoin, & réuſſit ſi bien, que Benazira (c'étoit ainſi qu'on appelloit ſon Patron) l'aima bientôt véritablement. Ce fut une conſolation pour Dom Sanchez. Il en avoit beſoin dans l'état où il ſe trouvoit. Il avoit écrit en Eſpagne, & ne recevoit point de nouvelles. Il ne ſavoit à quoi attribuer le ſilence des Parens de ſon Epouſe; car pour les ſiens ils n'étoient point en état de pouvoir fournir ſa rançon. Il ſe trouvoit dans cette triſte ſituation, lorſqu'un nouveau malheur vint ſe joindre à tous ceux qui l'accabloient déja. Il apprit que le Père de ſon Epouſe avoit eu des démêlés avec un Prêtre pour des affaires d'intérêt, & que l'ayant fait condamner par les Juges ſéculiers, le Prêtre de qui il avoit été autrefois intime Ami, & qui connoiſſoit ſes ſentimens & le fond de ſon cœur, l'avoit accuſé à l'Inquiſition d'avoir tenu des propos licentieux ſur la Religion. On l'avoit arrêté, condamné à deux ans de priſon, & à une amende ſi conſidérable, qu'elle excédoit la valeur de tout ſon bien. Par ce funeſte accident, Dom Sanchez perdoit preſque l'eſpoir de ſortir

tir d'eſclavage. Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis qu'il étoit à Portofarino. Ces quatre mois lui avoient paru quatre Siécles de tourmens & de peines. Son Maître qui n'ignoroit pas le ſujet de ſa triſteſſe, tâchoit de la diminuer par les bonnes manières qu'il avoit pour lui. Il le conſidéroit plutôt comme un Ami, que comme un Eſclave. Il ne l'employoit uniquement qu'à cultiver les fleurs de ſon jardin. Quelque doux que fut cet emploi, il devoit cependant paroître dur à un Homme tel que Dom Sanchez. On conçoit ſans peine qu'un Officier élevé & nourri parmi des Gens de diſtinction qui ont accoutumé de regarder avec mépris les Perſonnes deſtinées à ſervir les autres par le malheur de leur naiſſance, ſouffre toujours de ſe trouver dans un état qu'il conſidère comme honteux. Les ſeuls vrais Philoſophes peuvent ſuporter tranquillement une pareille diſgrace. Ils ſe ſont fait un uſage de regarder tous les Hommes comme égaux. Ils ſont auſſi fermes, auſſi grands, auſſi généreux dans les fers, qu'ils le ſeroient ſur le Thrône. L'Amour fit pour Dom Sanchez ce qu'auroit pu faire la Philoſophie. La tendreſſe qu'il reſſentoit

toit pour ſa chère Elvire, le rendoit inſenſible à toute autre choſe. Il ne s'apercevoit qu'il étoit Eſclave, que parce qu'il ſe trouvoit éloigné d'elle, & qu'il craignoit de ne plus la revoir. Ce n'étoit ni les grandeurs, ni les richeſſes, ni l'Eſpagne qu'il regretoit ; c'étoit ſa chère Elvire. Ceux qui ont reſſenti de grandes Paſſions, & qui ont aimé avec cette vivacité qui fait le caractère de la véritable tendreſſe, ſe ſont ſans doute apperçûs plus d'une fois, que toutes leurs actions tendoient uniquement à ce qui avoit quelque raport à l'Objet qu'ils aimoient. Un cœur où l'Amour regne en maitre, ne voit, n'agit, ne parle, que par les impreſſions qu'il reçoit de ce même Amour. L'Ambition dans ce cœur n'eſt plus une Paſſion de s'élever au-deſſus des autres par le plaiſir de leur commander ; c'eſt une envie de paroître plus eſtimable & d'être plus conſideré de ſa Maitreſſe. Il en eſt de même des autres Paſſions : elles deviennent dans un Homme véritablement amoureux des deſirs qui tendent tous au même but.

Pendant que Dom Sanchez inſenſible à tous ſes maux n'étoit tourmenté que de celui d'être éloigné de ſa chère Elvire,

Elvire, cette tendre Epouſe éprouvoit le même ſort. Elle avoit d'abord plû à la Fille du Dei qui l'avoit traitée avec toute l'amitié poſſible. Elle avoit obtenu de ſon Père qu'elle ſeroit toujours avec elle. Elvire ne ſentoit pas le poids de l'eſclavage; mais elle étoit accablée par la douleur que lui cauſoit l'abſence de Dom Sanchez. Elle ignoroit ce qu'il étoit devenu. Renfermée dans le fond d'un Palais, elle n'avoit vû depuis qu'elle y étoit, que des Femmes captives comme elle, & que des Eunuques deſtinés à les garder, & à leur interdire tout commerce avec le reſte des Humains. Ses chagrins étoient trop violens pour qu'elle pût ſe contraindre. Elle verſoit ſouvent des larmes qu'eſſuyoit la belle Adelaïde. C'étoit ainſi qu'on apelloit la Fille du Dei. Je vous aime, diſoit-elle à Elvire, autant que ſi vous étiez ma Sœur. Calmez votre douleur: je tâcherai de rendre votre ſéjour dans le Serrail le moins triſte qu'il ſera poſſible. Quelque fois Adelaïde demandoit à Elvire la cauſe de ſes chagrins; mais elle croyoit ne devoir point découvrir ſa naiſſance & ſa condition, craignant que le Dei ne vint à en avoir connoiſſance, & qu'il ne

demandât une rançon trop conſidérable. Elle n'ôſoit pas même dire que c'étoit l'amour qui faiſoit couler ſes larmes. Si les Eunuques l'euſſent appris, ils auroient redoublé leur vigilance, & lui auroient peut être ôté le peu de liberté dont elle jouïſſoit. Elle avoit la permiſſion de ſe promener dans les jardins du Serrail, ce qui étoit pour une Eſclave comme elle une faveur ſingulière.

LA triſteſſe d'Elvire augmentoit chaque jour. Depuis près de cinq mois, elle n'avoit reçu aucune nouvelle ni de Dom Sanchez, ni de ſa Famille. Elle craignoit quelque-fois que ſon Epoux ne fut mort. Elle ne pouvoit déviner le malheur qui étoit arrivé à ſon Père; & comme elle ne doutoit point que s'il avoit été inſtruit de ſon Eſclavage, il n'eut pris des meſures pour le finir, elle en concluoit qu'il devoit être arrivé quelque nouvel accident à Dom Sanchez. Cette idée cruelle la frappa ſi fort, que peu s'en fallut qu'elle ne fut la cauſe de ſa mort. Elle tomba dans une ſi grande mélancolie, que la fièvre qui s'y joignit, la mit bientôt à l'extrémité.

L'AMITIÉ d'Adelaïde étoit déjà ſi forte, que cette belle Africaine ne put

voir

voir ſa chère Elvire en danger, ſans être elle-même malade de chagrin. Le Dei, qui aimoit ſa Fille à l'excès, fut au deſeſpoir de ſon incommodité; & comme il ſavoit que le ſecret le plus ſûr pour lui rendre la ſanté, c'étoit de rétablir celle d'Elvire, il ordonna qu'on employât tous les moyens pour guérir cette Eſclave. Les ſoins qu'on prit, produiſirent quelque effet; mais le mal d'Elvire n'étoit point de ceux qui peuvent être guéris entièrement: la fièvre ceſſa, & la mélancolie continua. Le Dei craignit qu'Elvire ne fut bientôt auſſi malade qu'elle l'avoit été; & ne voulant plus expoſer, s'il étoit poſſible, la ſanté de ſa chère Fille Adelaïde, qui étoit entièrement rétablie depuis que les jours d'Elvire paroiſſoient n'être plus en danger, il réſolut d'envoyer pour quelques ſemaines Adelaïde & Elvire dans une belle Maiſon de Campagne, dont l'air étoit excellent, & beaucoup meilleur que celui de Tunis. Cette Maiſon étoit ſituée au bord de la Mer. Elle apartenoit à un Turc nommé Oſman favori du Dei. Toutes les années Adelaïde alloit y paſſer une partie de l'Eté avec ſes Eſclaves & les Eunuques deſtinés à ſa garde. Elle y

jouïſſoit cependant d'une liberté aſſez grande, & ſon Père, qui cherchoit à lui procurer tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir, avoit permis qu'on la laiſſât promener dans les Jardins, quoiqu'ils ne fuſſent point fermés du côté du rivage de la Mer où ils aboutiſſoient.

Le Dei ayant averti Adelaïde de ſon deſſein, elle en fut charmée, croyant que la liberté dont ſa chère Elvire jouïroit à la Campagne diminueroit ſa mélancolie. Elle ſe hâta de partir le plutôt qu'elle put. Envain Oſman demanda quelque tems pour pouvoir mettre ſa Maiſon dans un état convenable à y loger la Fille de ſon Souverain. Adelaïde ne lui donna que trois jours, après leſquels elle partit pour la Campagne. Elvire la ſuivit avec quelque plaiſir. Elle ne fut point inſenſible à la ſatisfaction de ſortir d'un Palais, où elle étoit enfermée depuis cinq mois. La liberté a des charmes, même pour les Cœurs les plus malheureux. Elvire eſpéroit d'ailleurs y pouvoir trouver quelque occaſion de s'informer de Dom Sanchez, & d'en apprendre des nouvelles. Cette idée étoit ſeule capable de diſſiper ſa mélancolie. Adelaïde s'aperçut dès le prémier jour qu'elle

le fut arrivée dans ſa nouvelle demeure, que ſa chère Elvire étoit moins triſte. Elle lui en témoigna ſa joye de la maniè-re la plus tendre & la plus empreſſée, & fit ce qu'elle put pour la perſuader de bannir de ſon eſprit toutes les idées qui pouvoient l'affliger.

CINQ ou ſix jours s'étoient deja écoulés depuis qu'Adelaïde étoit dans cette Maiſon de Campagne, ſans que ſa gayeté & ſa bonne humeur paruſſent diminuer. Un ſoir, après s'être promenée dans les Jardins aſſez long-tems, elle ſe retira dans ſon appartement plus réveuſe qu'à l'ordinaire. Sa réverie ne diminua pourtant rien des careſſes qu'elle avoit accoutumé de faire à Elvire. Elle l'embraſſa pluſieurs fois, & la ſerrant dans ſes bras, ſes yeux ſe remplirent de larmes. Envain elle voulut les cacher, Elvire s'en aperçut. Qu'avez-vous, belle Adelaïde, lui dit-elle, & que vous eſt-il donc arrivé qui ait pu vous chagriner juſqu'à vous faire verſer des pleurs? Pourquoi voulez-vous me déguiſer vos ſentimens ? Vous avez quelque peine que j'ignore. Vous n'ôſez me la confier. Craignez-vous que je n'y prenne pas aſſez de part? Ha! les obligations

que je vous ai, les bontés dont vous m'accablez journellement ſont trop gravées dans mon Cœur. Parlez-moi naturellement. On ſoulage ſes chagrins en les racontant à des Perſonnes qui s'y intéreſſent. Ne me déguiſez rien. Peut-être pourai-je ſervir à votre conſolation. Nous ſommes ſouvent ſi occupées de nos douleurs, que nous n'apercevons point les remèdes que nous pouvons y apporter. Les conſeils de nos Amis moins prévenus, nous ſont très utiles dans ces momens. Un Cœur trop ſenſible groſſit toûjours les malheurs qui le touchent.

CES derniers mots arrachèrent un profond ſoupir à Adelaïde. Ha! dit-elle, en verſant quelques pleurs, mes maux ſont ſans remède. J'avois reſiſté aux prémiers coups que m'avoit porté un Deſtin barbare; mais ma conſtance s'eſt entièrement évanouïe aujourd'hui. Envain ai-je voulu appeller la raiſon & la gloire à mon ſecours; un mouvement plus fort m'a entrainée; je n'ai pû reſiſter à une impreſſion qui m'a privée par ſa force des reſſources que j'ai cherchées inutilement dans les réfléxions que je faiſois ſur l'état affreux que je me préparois.

J'AI

J'AI peine à vous comprendre, dit Elvire. Je ne ſai comment expliquer vos diſcours. Vous parlez comme une Perſonne dont l'amour cauſeroit les malheurs ; mais la manière dont nous vivons me fait ſentir le faux de mes conjectures. Il faut voir pour aimer, & vous ne voyez ici Perſonne.

ELVIRE alloit continuer de parler, lorſqu'Adelaïde lui ſerrant tendrement la main, lui dit d'une voix foible & tremblante. Hélas! ma chère, il n'eſt que trop vrai ; j'aime, & pour toute ma vie. Mais c'eſt peu de dire aimer ; j'idolâtre l'Objet qui ma ſû plaire. Je voudrois lui ſacrifier ma grandeur, mes richeſſes, le rang de mon Père. Contente de ſa tendreſſe, l'état abjet dans le quel il eſt me paroitroit plein de charmes ; car enfin, ma chère Elvire, après vous avoir appris mes malheurs, je ne dois pas vous cacher mes égaremens. Cet Amant que j'aime avec tant de vivacité, n'eſt qu'un ſimple Eſclave employé à la culture des Jardins de cette Maiſon. Que me dites-vous, repartit Elvire, avec un air ſurpris? Eſt-il poſſible!..... Arrêtez, Elvire, dit Adelaïde, en interrompant ſa Confidente : je me ſuis dit à moi-même

tout ce que vous pouriez me dire. Si vous m'aimez, n'augmentez point ma douleur. Je ſuis déja aſſez infortunée, ſans que vous m'accabliez par des reproches. Je ne vous demande point que vous preniez pitié de mon ſort; je n'exige point que vous ſerviez ma tendreſſe, que vous flattiez ma paſſion. Je veux mourir; le ſort en eſt jetté; & vous ignoreriez un ſecret que j'emporterai dans le tombeau, ſi vous ne me l'aviez arraché. Cependant je vous demande par toute l'amitié que vous m'avez jurée, par celle que j'ai pour vous, de ne jamais me reprocher ma foibleſſe. Il ſeroit inutile que vous eſſaiaſſiez de la guérir. Le trait dont je ſuis frapée eſt trop enfoncé dans mon cœur; la mort ſeule peut l'en arracher.

Ecoutez-moi, Adelaïde, dit Elvire, écoutez-moi. Ce n'eſt point contre vous que je me recrie, c'eſt contre un Sort cruel qui pourſuit obſtinément les cœurs les plus vertueux. Ha! ſouffrez qu'en vous plaignant, je condamne ce Deſtin fatal qui répand un poiſon dangereux ſur vos plus beaux jours. Quoi! la ſolitude profonde dans la quelle nous vivons n'a pu garantir votre cœur d'une

paſſion

paſſion violente! Barbare Fortune, il falloit donc qu'Adelaïde fut auſſi malheureuſe qu'Elvire! En finiſſant ces mots, l'idée de Dom Sanchez l'affecta ſi fort, que les ſanglots lui coupèrent la parole : elle vouloit parler, & elle ne pouvoit retrouver l'uſage de la voix.

ADELAIDE étoit dans un état auſſi douloureux que celui d'Elvire. Ces deux aimables Perſonnes ſe regardoient, s'embraſſoient de tems en tems, fondoient en larmes, & ne ſe diſoient rien. Enfin Adelaïde rompit la prémière le ſilence. Ceſſez, dit-elle à Elvire, d'augmenter mon affliction par la vôtre. Je ſuis ſenſible autant qu'on le peut être aux marques d'amitié que vous me donnez. Ne craignez point que j'en abuſe. Je ne vous preſſerai jamais de ſervir ma paſſion, & je ſuis trop contente que vous me plaigniez, & que vous ayez aſſez de complaiſance pour excuſer ma foibleſſe. Vous n'aurez pas long tems à ſouffrir mes égaremens. Je ſens qu'il m'eſt impoſſible de réſiſter au chagrin qui me dévore; & j'ai réſolu de finir par le fer ou par le poiſon une vie qui m'eſt à charge. Juſte Ciel! quel deſſein, s'écria Elvire! Ha! je ne ſouffrirai point que

vous l'exécutiez. Eſt-ce là l'amitié que vous m'avez promiſe? Vous voulez donc abandonner aux maux les plus cruels votre chère Elvire? Que deviendra-t-elle, dès qu'elle ne vous aura plus? Dans quels nouveaux malheurs ne va-t-elle pas être plongée? Mais que voulez-vous que je faſſe, repliqua Adelaïde? J'aime, & rien ne peut me guérir de mon amour. L'idée de mon Amant eſt toujours préſente à mon eſprit; ſans ceſſe je le vois, je le conſidère, je le ſuis des yeux; chaque moment augmente ma tendreſſe. Si vous ſaviez combien il m'a couté de peines & de ſoins de me contraindre depuis quelques jours. Hélas! lorſque je vous paroiſſois gaye & enjouée, je venois un inſtant auparavant de me baigner dans mes larmes. Enfin le feu dont je ſuis dévorée prenant toujours de nouvelles forces, il m'a été impoſſible de vous cacher plus long-tems mon trouble. Vous voulez que je vive. Quels triſtes jours vont donc être les miens! Pouvez-vous demander que je ſouffre un mal qui m'accable, & auquel je ne vois aucun remède? Laiſſez-moi mourir: votre pitié & votre amitié exigent que vous me rendiez ce ſervice. C'eſt le plus grand

que

que je puiſſe attendre de vous. Non, vous ne mourrez point, dit Elvire, vous vivrez, & vous vivrez pour être heureuſe. Vous ne pouvez vous deffendre d'aimer: aimez donc. Si l'Amour eſt une foibleſſe, l'excès la juſtifie. Vous ſuivez une impreſſion à la quelle votre raiſon n'a pû reſiſter. Vous devriez rougir de votre paſſion, ſi vous aviez cedé ſans combattre; mais vous obéiſſez à un pouvoir ſuprême. Vivez, vivez, Adelaïde, & perdez pour toujours la funeſte envie de finir de ſi beaux jours. Mais ces jours, repliqua Adelaïde, en vivant & en aimant ne ſeront-ils pas toujours remplis d'amertume? Eſt-il un ſort plus cruel que celui d'aimer ſans eſpoir d'être aimée? He! pourquoi ne ſerez-vous point aimée, reprit Elvire? N'êtes-vous pas faite pour l'être? Fille de Souverain, belle, charmante, vous craignez de ne pouvoir plaire à un ſimple Eſclave? Perdez un ſentiment auſſi peu vrai-ſemblable, & ne vous forgez point des maux imaginaires. Mon cœur, dit Adelaïde, écoute avidement des diſcours qui raviſſent mon Ame. Je viverai, puiſque vous le voulez, & je vivrai contente, ſi vous

m'aidez de vos conſeils, & ſi vous me conſervez votre amitié.

ELVIRE embraſſa tendrement Adelaïde, & après l'avoir aſſurée d'une amitié éternelle, & d'un zèle que rien ne pouroit diminuer; puis-je, lui dit-elle, vous prier de m'apprendre par quel hazard l'Amour a ſéduit votre cœur? Je vais, lui répondit Adelaïde, vous raconter l'Hiſtoire la plus ſingulière, & qui peut ſervir de preuve qu'il n'eſt point de cœur, quelque précaution que l'on prenne, qui ſoit à l'abri des traits de l'Amour. Vous vous rapellerez ſans doute que le ſecond jour que nous fumes arrivées dans cette Maiſon de Campagne, j'allai me promener toute ſeule dans le Boſquet qui termine les Jardins du coté de la Mer? J'apperçus un Eſclave qui arroſoit des fleurs. Sa phiſionomie me frappa. Il eſt fait, belle Elvire, pardonnez ces expreſſions à ma tendreſſe, comme on dépeint l'Amour. Sa phiſionomie eſt douce & ſpirituelle, ſes yeux ſont remplis de feu, ſes traits ſont réguliers, ſa taille eſt avantageuſe, l'habillement d'Eſclave n'ôte rien à la nobleſſe de ſon air. Je le regardai avec

un

un plaiſir dont je ne démêlai point d'abord la cauſe. Je reſtai près d'un quart d'heure à le conſidérer ſans ſortir de la place où j'étois. Je craignois, ſi je venois à marcher, ſi je faiſois le moindre bruit, qu'il ne m'aperçut, & qu'aprehendant d'être puni pour s'être rencontré dans le même lieu où j'étois, il ne ſe retirât. Cependant plus je le voyois, & plus je trouvois du plaiſir à le voir. Je ne pus reſiſter à la tentation de m'avancer un peu plus vers lui pour le mieux examiner. Je me gliſſai derrière les arbres, & je m'approchai aſſez près pour avaler à longs traits le poiſon qui s'eſt répandu dans mon cœur. Ha! ma chère Elvire, que cet Eſclave me parut aimable! J'aurois paſſé le reſte de la journée à le contempler; mais l'idée de le revoir tous les jours au même endroit ſans qu'il s'en aperçut, m'obligea à me retirer le plus doucement qu'il me fut poſſible pour n'être point découverte. Je ne manquai pas le lendemain à la même heure de me rendre dans le Boſquet. Je le vis encore; je le conſidérai attentivement; je le trouvai plus beau que le premier jour. Mon Amour prit de nouvelles forces. Je commençai à con-

connoitre mon égarement. J'en rougis de honte & de dépit; je voulus fuir, mais il n'étoit plus tems; je ne pus jamais m'arracher du Boſquet; je m'y arrêtai beaucoup plus que la prémière fois. Enfin, que vous dirai-je, belle Elvire? Je n'ai jamais manqué un ſeul jour d'aller admirer mon Amant. Mais hier l'Amour acheva de me priver de ma raiſon. Je trouvai l'Eſclave aſſis, regardant le Ciel triſtement, & verſant des larmes. Il me ſembla l'ouïr parler; mais je ne pus entendre ce qu'il diſoit. Sans doute il ſe plaignoit du ſort qu'il éprouve. Si quelqu'un fut jamais fait pour n'être point Eſclave, c'eſt lui. Il ſemble être né pour donner des fers, & non pour en porter. Si j'ôſois, ma chère Elvire, vous ouvrir le fond de mon cœur; ſi j'ôſois vous déclarer des ſentimens que je crains que vous ne condamniez. Mais pourquoi appréhenderois-je de vous dire mes plus ſecrettes penſées? N'êtes-vous pas cette Elvire qui m'a juré une amitié éternelle, cette Elvire qui a pitié de l'état où elle me voit? Oui, ma chère, je ne veux rien vous cacher. Si vous voulez m'aider, & que le Ciel favoriſe mes deſſeins, je romprai les fers de mon Amant,

Amant, je vous rendrai la liberté, & je deviendrai la Perſonne du monde la plus heureuſe. Vous m'avez ſi ſouvent parlé du bonheur dont jouïſſoient les Femmes Européennes. Ce bonheur, ſi je pouvois le partager avec mon Avant, me paroîtroit cent fois plus précieux, que l'état où je vis aujourd'hui. Je ſuis Fille de Souverain, il eſt vrai; mais je n'en ſuis pas moins Eſclave. Mes jours s'écoulent dans une triſte ſolitude. Si je reſte dans ce Pays, je deviendrai un jour le partage d'un Mari jaloux, barbare; qui partagera ſon cœur entre moi & un nombre de Rivales; peut-être me donnera-t-il la douleur de me préferer la dernière de ſes Eſclaves. D'ailleurs, le cœur plain d'une Paſſion auſſi forte que l'eſt celle que je ſens, je ne regarderois jamais un Epoux que comme un Tyran odieux. Croyez-moi, chère Elvire, profitons de l'occaſion: ſaiſiſſons le moment, vous de recouvrer votre liberté, & moi de poſſeder pour toujours mon Amant. Nous ſommes encore dans cette Maiſon pour ſix ſemaines: employons-les à notre bonheur. Parlez à mon Amant; ſondez-le; voyez ſi nous pouvons compter ſur lui. Aſſurez-le que je l'adore. Quand un cœur aime auſſi

ten-

tendrement, auſſi fortement que le mien, la contrainte n'eſt plus de ſaiſon, & le déguiſement eſt un crime. S'il veut m'enlever, je lui en donnerai les moyens. Nous partirons tous trois pour l'Eſpagne. J'emporterai aſſez d'or & de diamans pour vous rendre riches tous deux.

ELVIRE avoit été agitée de tant de différens mouvemens en entendant parler Adelaïde, qu'elle n'avoit point ſongé à l'interrompre. L'idée de retourner en Eſpagne, de pouvoir apprendre des nouvelles de ſon cher Epoux; l'eſpoir de lui rendre la liberté, & d'être réunie avec lui; tout cela l'avoit d'abord affectée au point qu'elle n'auroit pas balancé d'accepter le parti qu'on lui offroit. Mais des réfléxions fâcheuſes ſuccedoient à ſes deſirs flatteurs. Elle trembloit qu'un projet auſſi hardi que celui de s'enfuir ne fut découvert; qu'elle n'eſſuyât toute la rigueur du courroux du Dei; & que la tentative qu'elle feroit pour ſe procurer la liberté, ne rendit inutiles les ſoins qu'elle penſoit que Dom Sanchez devoit ſe donner pour la lui procurer. Elle n'avoit eu aucune connoiſſance du malheur arrivé à ſon Père; elle eſpéroit toujours que ſes maux finiroient. L'embarras

où étoit Elvire dura encore quelques inſtans, après qu'Adelaïde eut ceſſé de parler. Cette belle Africaine attendoit en tremblant & les yeux baiſſés la réponſe de ſa Confidente. Elle lui fut plus favorable qu'elle n'avoit ôſé le penſer. L'empreſſement de revoir Dom Sanchez l'emporta enfin dans le cœur d'Elvire ſur la crainte. Elle ne pouvoit plus ſuporter l'abſence de ſon Epoux. La mort lui paroiſſoit plus douce que l'état où elle ſe trouvoit. Elle ſe réſolut d'employer tous les moyens pour en ſortir, & accepta ceux que lui offroit Adelaïde. Je veux, lui dit-elle, tout ce que vous voulez. Je n'ignore point le danger où nous allons nous expoſer; mais enfin quelque ſoit le ſort que le Ciel nous reſerve, il ne ſauroit être plus triſte que celui que nous éprouvons. Vous ignorez encore la moitié de mes malheurs, & lorſque je vous aurai appris ce que je vous ai caché juſques-ici, vous verrez bien que l'eſclavage n'étoit pas le plus grand de mes maux.

ADELAIDE fut ſi charmée des prémières paroles d'Elvire, qu'elle fit peu d'attention aux dernières. Dans un autre tems elle eut voulu ſavoir quels étoient ces maux dont ſon Amie ſe plaignoit;

gnoit; mais pour lors, elle ne ſongeoit qu'à la promeſſe qu'on lui faiſoit de ſervir ſa Paſſion. Elle ſe jetta au cou d'Elvire, & la tenant dans ſes bras; ma chère, lui dit-elle, je ſuis la plus heureuſe Perſonne du monde. Tout ira bien, puiſque vous entrez dans mes deſſeins. Mais continua-t-elle, avec un air d'impatience qui fit ſourire Elvire, quand eſt-ce que vous parlerez à mon Amant? Il faut que ce ſoit dès demain matin. Vous le trouverez dans les Jardins au même endroit où je le vois tous les jours. Je ne vous accompagnerai point, parce que ne ſortant ordinairement que lorſque le Soleil eſt déjà tombé, on pouroit être curieux de ſavoir où je vais, & tout ſeroit perdu, ſi l'on avoit le moindre ſoupçon. Comme il pouroit peut-être refuſer d'ajouter foi à vos diſcours, vous prenant pour une ſimple Eſclave, vous lui donnerez de ma part ce préſent. Il verra bien qu'il vient de quelqu'un plus riche que ne l'eſt une Perſonne qui ſe trouve dans votre ſituation. Elle tira en prononçant ces derniers mots un Croiſſant de brillans qu'elle avoit à ſa coiffure, & le donna à Elvire. Cette aimable Eſpagnole que l'eſpoir de recouvrer ſa liberté ren-

rendoit un peu plus gaye, qu'elle ne l'étoit ordinairement, dit en plaiſantant à Adelaïde : en vérité nous ne traitons point nous autres Européennes nos Amans ſi favorablement. Ils ſont bienheureux, lorſqu'après pluſieurs mois, & quelque-fois pluſieurs années, nous leur permettons de nous déclarer leur paſſion.

QUOI! dit Adelaïde avec un air étonné, vous aimez un Homme pendant pluſieurs mois; vous ſavez que cet Homme vous aime; & vous vous faites tous deux un miſtère de ce que vous ne ſauriez aſſez vous hâter de vous communiquer? Que de tems perdu inutilement! Et que les Africaines ſont bien plus ſages que les Européennes! Dès le moment que nous aimons, notre prémier ſoin eſt de chercher à le dire le plutôt qu'il nous eſt poſſible. Nous croyons qu'un inſtant perdu en amour, eſt un tems précieux, dont on ne peut réparer la perte. Dans la contrainte où nous vivons, nous ſommes obligées de bannir les vaines ſimagrées que pratiquent les Européennes. Si elles étoient auſſi génées que nous le ſommes, elles connoîtroient mieux qu'elles ne font le prix du tems qu'elles perdent. Mais quand même nous ſerions

auſſi libres qu'elles, nous n'imiterions point leur conduite. A quoi ſert la feinte, quand on aime véritablement? L'on ne doit point aimer en Europe auſſi tendrement qu'en Afrique. Un cœur où l'amour domine, plein de l'Objet qu'il adore, peut-il être ſuſceptible de diſſimulation & de contrainte? Il faut que l'uſage & les préjugés ſoient bien forts chez vous; où il faut que ce qu'on apelle tendreſſe ne ſoit qu'une légère affection, ſans force & ſans vivacité. On aime, dit Elvire en ſoupirant, on aime en Eſpagne auſſi tendrement qu'à Tunis: peut-être en conviendrez-vous un jour. Mais il eſt tems que vous ſongiez à prendre du repos. La nuit eſt déjà fort avancée: comptez ſur ma fidélité & ſur mon amitié. Vous aurez à votre reveil des nouvelles de votre Amant, & je me rendrai dans les Jardins dès que le jour paroîtra.

ELVIRE ne manqua pas à la promeſſe qu'elle avoit faite à Adelaïde. Elle ſe trouva le lendemain dès le lever du Soleil dans le Boſquet. Elle aperçut d'aſſez loin l'Eſclave qui arrangeoit des Vaſes de fleurs ſur le bord du Parterre. Il avoit le dos tourné, & elle ne put voir ſon viſage,

ge, que lorſque n'étant plus qu'à deux pas de lui, le bruit qu'elle faiſoit en marchant lui fit tourner la tête. A la vuë du viſage de l'Eſclave, Elvire reſta immobile; & l'Eſclave n'eut pas conſideré Elvire, qu'il demeura auſſi frapé qu'elle. Ces deux Perſonnes, après s'être regardées un moment, ne pouvant retrouver l'uſage de la parole, s'embraſſèrent tout à coup, & reſtèrent encore quelque tems ſans parler. L'Eſclave enfin s'écria avec le tranſport le plus tendre: je vous revois enfin, belle Elvire, je vous revois. Elvire ne répondit point: elle étoit évanouye dans les bras de Dom Sanchez. Mais la voix de ſon Epoux la rapella à la vie. C'eſt donc vous, dit-elle, c'eſt vous qu'il m'eſt permis d'embraſſer. Oh, jour heureux! J'oublie dans ce moment tous les maux que m'a cauſé votre abſence. Mais, Dom Sanchez, continua Elvire, vous ne ſavez point encore tout notre bonheur. Il nous ſera permis de nous voir tous les jours. Peut-être pourons-nous prendre des meſures pour retourner en Eſpagne. Eſpérons tout de la Fortune & de notre amour, dit Dom Sanchez. Le Ciel ne nous aura pas rejoint, pour nous cauſer encore la douleur de nous ſéparer. Oui,

oui, répondit vivement Elvire, je me flatte que le Deſtin va déſormais nous être moins contraire. Mais aprenez-moi, cher Sanchez, par quel hazard vous vous trouvez ici. Apartenez-vous au Maître de cette Maiſon? Non, repliqua Dom Sanchez, je n'y ſuis que depuis ſix jours. Je tombai en partage, lors de la diſtribution des Eſclaves, à un Turc nommé Benazira, qui me conduiſit à Portofarino, où il fait ſa demeure ordinaire. La veille que je ſuis parti pour venir dans cette Maiſon, il me dit: écoute, Chrétien; tu ſais que je t'ai donné des marques de mon amitié; il faut aujourd'hui que tu m'en donnes de la tienne. Oſman m'a fait demander un Homme entendu dans ce qui regarde les Jardins. Il faut que tu partes demain pour aller chez lui: tu y reſteras le tems qu'il aura beſoin de toi. Je te ferai conduire par un Turc dans ſa Maiſon de Campagne. Tâche qu'Oſman ſoit content: je prendrai ſur mon compte les ſervices que tu lui rendras. Je ſuis donc venu ici, où en arrivant je n'ai point trouvé Oſman; mais un de ſes principaux Domeſtiques me dit, que je devois avoir ſoin des fleurs pendant le tems que reſteroient dans la Maiſon

des

des Femmes qui y étoient. Hé quoi! ignoriez-vous quelle étoit la Maitreſſe de ces Femmes, dit Elvire? Je l'ignore encore actuellement, répondit Dom Sanchez; & je crois même, qu'excepté le Chef des Eſclaves d'Oſman, aucun des Gens qui ſont à lui n'en eſt inſtruit. Si vous l'aviez ſu, repliqua Elvire, vous auriez penſé que peut-être votre Epouſe n'étoit pas éloignée. C'eſt la Fille du Dei qui eſt ici, & c'eſt elle qui ſans doute terminera vos maux & les miens. Que direz-vous, lorſque vous ſaurez qu'elle veut elle-même finir votre eſclavage? Je ne ſai, dit Dom Sanchez, par quel hazard elle veut s'intéreſſer à mon ſort, ne me connoiſſant point pour votre Epoux, & ne m'ayant jamais vû. Mais il faut profiter de tous les expédiens qui s'offriront pour finir notre captivité. Je ne veux point, belle Elvire, altérer notre joye, ni mêler de l'amertume à la douceur de notre réunion. Cependant je dois vous aprendre, afin que vous ne ſoyez point trompée dans vos projets, que nous ne devons plus compter ſur le ſecours de vos Parens. Dom Sanchez apprit alors à Elvire le malheur arrivé à ſon Père. Il en adoucit le plus qu'il lui fut poſſible les

circonſtances, dans la crainte de l'affliger. Il en dit pourtant aſſez pour lui ôter tout eſpoir de rançon du côté de l'Eſpagne.

CETTE nouvelle affligea Elvire ; mais dans l'état où elle étoit, voyant ſon Epoux qui lui parloit, & eſpérant de n'en être plus ſéparée, ſon cœur s'ouvrit foiblement à la douleur. Les grandes joyes qui ſaiſiſſent entièrement l'Eſprit, & qui s'emparent avec impétuoſité de l'Ame, ne laiſſent preſqu'aucune place aux idées chagrinantes qui peuvent ſurvenir. Dans un cœur rempli de l'Objet préſent, les images éloignées ne font qu'une impreſſion légère. Dans un autre tems, Elvire apprenant la perte du bien de ſon Père, & le chagrin qu'il avoit eſſuyé, eut répandu des larmes ; dans la ſituation où elle ſe trouvoit, venant de recouvrer un Epoux qu'elle adoroit, & qu'elle croyoit perdu pour toujours, elle ne fit que de légères réfléxions. Puiſque tout eſpoir, dit-elle, nous eſt ravi du côté de l'Eſpagne, & que notre mauvaiſe fortune a ainſi influé ſur mon malheureux Père, il faudra donc profiter de ce que le hazard & l'Amour nous offrent-ici. Le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt qu'à l'extrémité que je viole les droits de l'amitié, &

pour

pour rendre la liberté à mon Epoux. Je ſens une peine mortelle d'abuſer de la foibleſſe d'une Amie qui s'eſt confiée à moi. Mais l'idée d'être ſéparée de vous l'emporte dans mon cœur. Ce que je vous dis, continua Elvire, vous paroit un miſtère. Vous ne comprenez rien ſans doute, Dom Sanchez, à mes diſcours. Il faut vous les éclaircir en deux mots. Adelaïde, la Fille du Dei, vous aime. Elle vous a vû pluſieurs fois dans ce Boſquet, ſans que vous l'ayez apercuë. Elle m'a chargé de vous faire preſent de ces Diamans. Elle eſt prête à partir avec vous & avec moi pour l'Eſpagne. Puiſque la Fortune nous ôte tous les autres moyens d'obtenir notre liberté, il faut, mon cher Sanchez, profiter de celui-là. Ce n'eſt qu'à regret que je m'en ſers. Je ſai que vous gemirez au fond du cœur de tromper une Perſonne qui ne le mérite pas; mais enfin le plus grand des crimes pour vous & pour moi, c'eſt de négliger les moyens de nous réunir pour toujours. Quoi! continua Elvire, voyant que Dom Sanchez ne répondoit point, vous hézitez ſur le parti que vous devez prendre! Vous balancez entre le bonheur de me poſſeder, & la peine de trom-

per la crédulité d'une Perſonne que vous ne connoiſſez point ! Ha ! vous ne m'aimez plus, Sanchez. Cinq mois d'abſence m'ont bannie de votre cœur. Que ſera-ce donc, ſi cette abſence devient plus longue ?

JUSTE Ciel ! s'écria Dom Sanchez, pouvez-vous, chère Elvire, me faire un reproche ſi injurieux? Moi ! ne plus vous aimer ! Moi ! vous avoir oubliée ! Ha ! cruelle, ce cœur qui vous adore a-t-il mérité que vous le perciez du trait le plus ſenſible ? N'en doutez point, je ſuis prêt à tout entreprendre. Je ne connois d'autre bien que celui de vous voir & de vous adorer. Mais pouvez-vous trouver extraordinaire qu'un cœur vertueux, tel que le mien, qui hait la feinte & la diſſimulation, gemiſſe d'être forcé d'avoir recours au plus triſte des expédiens ? Belle Elvire, je vous paroitrois moins eſtimable, ſi vous me trouviez plus facile. Acceptons, j'y conſens, tout odieux qu'il eſt, le moyen que nous offre la Fortune de rompre nos fers. Mais plaignons-nous amèrement de cette même Fortune qui, après nous avoir rendus malheureux, ne met fin à nos maux, qu'en nous faiſant commettre un crime. Car

enfin,

enfin, Elvire, il ne faut point s'aveugler. La diſſimulation dont nous allons uſer, en eſt un; & nous aurons à nous reprocher éternellement l'état où ſe trouvera Adelaïde en arrivant en Eſpagne. Pourquoi l'y conduire, interrompit Elvire? Vous pouvez, ſi vous voulez, vous ſervir d'elle pour préparer tout pour notre départ; & lorſque nous partirons, nous la tromperons elle-même en la laiſſant ici. Vous me donnez un conſeil, repliqua Dom Sanchez, dont je me ſervirai très utilement. Dès qu'Adelaïde reſte chez ſon Père, mes peines s'évanouïſſent preſqu'entièrement. Mais, chère Elvire, où vous verrai-je à l'avenir? L'idée du moment où vous m'allez quitter me fait frémir. Je viendrai dans ce Bois, reprit Elvire, tous les jours à la même heure. Je m'y trouverai auſſi lorſque le Soleil ſera couché. Selon toutes les apparences, Adelaïde m'accompagnera ſouvent. Je crains ſa vuë lorſque nous ſerons tous deux. Je juge de l'excès où ſe porteroit ſa jalouſie par la connoiſſance que j'ai de la violence de ſon amour. Nous ne pourons, cher Sanchez, nous empêcher de nous regarder avec trop d'attention; nos yeux nous trahiront, nos geſtes, nos mouve-

mens. Une Amante, telle qu'Adelaïde, eſt clairvoyante. Prévenons, s'il ſe peut, les malheurs que j'appréhende. Il me vient une idée qui me paroît bonne. Je dirai à Adelaïde que j'ai trouvé dans l'Eſclave un de mes Frères appellé Dom Sanchez, que je croyois perdu. Elle m'en aimera davantage me croyant la Sœur de ſon Amant, & je pourai ſans lui cauſer aucun ſoupçon, parler & agir avec vivacité pour nos affaires.

Dom Sanchez aprouva la penſée qu'avoit Elvire. Il conſentit d'attendre vers le coucher du Soleil Adelaïde dans le Bois, & de lui dire tout ce qui pouroit l'engager à perſiſter dans ſa paſſion. Elvire, craignant qu'une trop longue abſence ne donnât quelque ſoupçon aux autres Femmes, embraſſa Dom Sanchez, & fut trouver Adelaïde pour lui rendre compte du ſuccès de ſa négociation, ou plutôt pour tromper ſa crédulité.

Dès que la belle Africaine aperçut Elvire, elle changea de couleur. Avez-vous, lui demanda-t-elle d'une voix mal aſſurée, quelque choſe de gracieux à m'apprendre? Je ſouhaite de ſavoir ce que vous m'allez dire, & je crains de l'entendre. Ha! qu'on eſt timide & craintif, quand

quand on aime autant que moi! Vous obtiendrez, dit Elvire, tout ce que vous ſouhaitez. Votre Amant eſt prêt à faire ce que vous voudrez. Je vous réponds de ſon cœur. J'ai des droits ſur lui, ajouta Elvire en rougiſſant, aſſez forts pour pouvoir vous en être caution. Hé! quels ſont donc ces droits, demanda Adelaïde avec beaucoup de vivacité? Auriez-vous plu à l'Eſclave? Vous auroit-il dit qu'il vous aime? Vous me couteriez la vie, ſi vous étiez ma Rivale. Quand même vous n'aimeriez point mon Amant, je n'en ſerois pas moins malheureuſe, s'il avoit pris du goût pour vous. Je ne ſuis point votre Rivale, repliqua Elvire, qui avoit eu le tems de ſe remettre de l'émotion que lui avoient cauſé les prémières paroles d'Adelaïde, je ſuis la Sœur de votre Amant. La Fortune, par un de ſes caprices heureux, me rend en lui un Frère que je croyois mort depuis pluſieurs années,

Quoi! s'écria Adelaïde, mon Amant eſt votre Frère! Ha! ma chère, qu'il m'eſt doux de pouvoir vous rendre tous deux à votre Patrie, & de briſer vos fers! Quel plaiſir pour un cœur comme le mien de contenter tout à la fois l'A-

mour & l'Amitié; de donner à ma chère Elvire un Frère, & à mon Amant une Sœur! Que ne puis-je encore vous accabler de nouveaux bienfaits! Que ne puis-je vous donner tous les tréſors de mon Père! Mais nous en apporterons aſſez pour n'envier point les richeſſes de Perſonne. Ditez-moi, ma Sœur (car dorénavant je ne vous appellerai plus que de ce nom) peut-être, lorſque votre Frère m'aura vuë, je ne lui plairai point. Aimable comme il eſt, accoutumé aux charmes des Européennes, il ne retrouvera pas dans moi leurs graces, leur enjoument. Il ne verra dans mon cœur que de l'amour. En faveur de cet amour, il doit me paſſer mes défauts. Vous parlerez en ma faveur, ma chère Sœur. Vous excuſerez auprès de lui ce qui pouroit lui déplaire en moi.

Elvire étoit ſi émuë des diſcours d'Adelaïde, & ſi pénetrée d'être obligée de la tromper, qu'il ne falloit pas moins que la néceſſité de rendre la liberté à Dom Sanchez, pour la faire continuer d'abuſer ſon Amie. Si Adelaïde avoit été moins prévenuë & moins occupée de l'idée de ſon Amant; elle ſe ſeroit ſans doute apperçuë du trouble d'Elvire. Mais elle

étoit

étoit bien éloignée d'y faire la moindre réfléxion. Emportée par ſa paſſion, l'eſpoir de parler à ſon aimable Eſclave, ne lui permettoit pas de porter ſon attention ſur aucun autre objet. Elle attendoit avec l'impatience la plus vive que l'heure d'aller promener fut arrivée. Elle ſe mettoit à chaque inſtant à ſa fenêtre pour voir la hauteur du Soleil. Le moment où il devoit ſe coucher paroiſſoit à Adelaïde le plus fortuné de ſa vie. Ce moment arriva. Adelaïde même le prévint de quelque tems. L'Aſtre du jour étoit encore ſur l'Oriſon, & l'ombre commençoit à peine à s'étendre, qu'Adelaïde conduite par Elvire prit le chemin du Boſquet. En y arrivant, elle apperçut d'aſſez loin ſon Amant attaché à ſon occupation ordinaire. Je n'ai plus, dit-elle à Elvire, la force de me ſoûtenir; mes genoux ſe dérobent chez moi; je cède à ma timidité, il me ſera impoſſible de lui parler. Avant de le voir, j'avois dans l'eſprit mille choſes à lui dire. Je ne ſai actuellement quels diſcours je dois lui tenir. Aidez-moi par pitié, ma Sœur, à ſortir de mon embarras. En parlant ainſi, Adelaïde s'avançoit toujours vers Dom Sanchez, qui voyant approcher des Fem-

Femmes, fit ſemblant de vouloir ſe retirer, ſelon la coûtume du Pays. La crainte qu'Adelaïde eut de ſon départ, l'enhardit à lui adreſſer la parole la prémière. Pourquoi nous fuyez-vous, lui dit-elle? Seroit-ce moi qui vous empêcherois de gouter le plaiſir d'entretenir une Sœur que vous n'aviez pas vuë depuis long-tems, & dont vous ignoriez avant ce matin le triſte ſort ? J'ai cependant fait ce que j'ai pû pour l'adoucir; & ſi ma chère Elvire vous a dit mes ſentimens, elle vous aura appris qu'il ne tiendra pas à moi que je ne faſſe changer le vôtre.

MADAME, répondit Dom Sanchez, d'un air reſpectueux & ſoumis, ma Sœur m'a fait entrevoir un deſtin dont je n'aurois ôſé me flatter. Quoi! dit Adelaïde avec un air empreſſé, elle n'a fait que vous faire entrevoir ce deſtin ? Ha! elle a dû vous l'aſſurer. Je ne lui avois point parlé d'une manière douteuſe. Elle connoit le fond de mon cœur; je le lui ai ouvert. Pourquoi n'a-t-elle pas évité à ma timidité l'embarras de vous le découvrir? Apparemment que le plaiſir de retrouver ſon Frère l'a ſi fort occupée, qu'à peine a-t-elle ſongé à ſon Amie. Il

ne lui eut pas beaucoup couté de vous dire que la conquête de votre cœur étoit l'unique bien qui pouvoit me plaire. Que j'étois prête à lui ſacrifier la grandeur de mon Père, celle à la quelle je puis aſpirer. Une Européenne croiroit manquer à ce qu'elle ſe doit, en vous faiſant un aveu pareil la prémière fois qu'elle vous parleroit. Mais je rends graces au Ciel dans ce moment d'être née Africaine, pour ne point contraindre par la feinte & par la diſſimulation les mouvemens d'un cœur qui vous adore. Ouï, Dom Sanchez, je vous aime plus que moi-même. Mon amour eſt né, dès le prémier moment que je vous ai vû: il s'eſt accru dans le ſilence. Ne ſoyez donc pas étonné de ſa vivacité. Je vous avouerai naturellement que s'il avoit dépendu de moi de l'éteindre, vous n'en auriez jamais eu connoiſſance. Mon cœur a combattu long-tems entre mon Père & vous. Ne me ſachez point mauvais gré des efforts que j'ai faits pour ſurmonter une paſſion que mon état & ma raiſon ſembloient condamner. Ces efforts n'ont ſervi, qu'à rendre votre triomphe plus parfait, & ma paſſion plus forte.

ADELAIDE s'arrêta à ces mots; & Dom Sanchez, les yeux baiſſés vers la terre pour cacher ſon trouble, ne répondant point aſſez-tôt, elle reprit la parole, & lui dit d'un air tendre, mais inquiet: vous ſemblez ſurpris de ce que je vous dis: vous ne répondez point. A quoi dois-je attribuer votre ſilence? Dom Sanchez étant un peu plus raſſuré, tourna les yeux vers Adelaïde, & lui répondit aſſez naturellement. Madame, l'excès des bontés dont vous me comblez me rend confus. Comment pourai-je jamais vous prouver combien je ſuis ſenſible aux graces dont vous m'accablez? Ma vie ne ſuffiroit pas pour m'acquiter de la plus legère. Jugez de ma reconnoiſſance par la grandeur de vos bienfaits. Ils ne ſortiront jamais de ma mémoire, & je chérirai éternellement la main dont je les tiens.

QUOIQUE la réponſe de Dom Sanchez ne fut qu'un ſimple compliment, il apréhendoit cependant d'avoir parlé trop tendrement. Il tâchoit de démêler dans les yeux d'Elvire ſi elle ne trouvoit point qu'il en eut trop dit. Cette chère Epouſe au contraire craignant toujours les ſoupçons de l'Amoureuſe Africaine,

eut ſouhaité que Dom Sanchez ſe fut exprimé plus vivement. Mais Adelaïde donna aux paroles de ſon Amant un ſens bien plus étendu qu'elles n'avoient. Elle crut y découvrir la déclaration d'amour la plus forte, & une proteſtation d'une fidélité éternelle. L'eſprit ſe perſuade aiſément ce qu'il ſouhaite, ſur-tout quand le cœur le conduit. Dans ces ſituations, le prémier eſt preſque toujours la dupe de l'autre, qui ſe laiſſe entrainer par ſes mouvemens. Adelaïde ſuivit ceux de ſon cœur. Elle répondit à Dom Sanchez: vous ne me devez rien: c'eſt moi qui vous dois tout, puiſque vous acceptez ce que je vous offre. Votre reconnoiſſance eſt d'un prix ineſtimable à mes yeux. Je ſuis à vous pour toujours, Dom Sanchez. Vous n'avez qu'à prendre les meſures que vous trouverez néceſſaires pour notre départ. J'entrerai aveuglément dans tous vos projets. Je vous fais dès à préſent le Maître de mes jours, de mon bien, de mon bonheur, comme vous l'êtes de mon cœur. J'aurai ſoin de vous faire remettre par Elvire l'argent qui vous ſera néceſſaire: elle vous verra tous les jours. Quant à moi, je ne pourai vous parler auſſi ſou-

vent que je le ſouhaiterois: je ſuis trop obſervée; & je renverſerois tous vos deſſeins, ſi j'étois découverte. Mais je vous verrai; & c'eſt pour moi un bonheur que j'acheterois aux dépens de ma vie. Vous viendrez tous les matins, ſous prétexte de cultiver le Parterre qui eſt ſous mes fenêtres, & je ſerai à mes jalouſies. Je m'y plaindrai de la gêne qui m'empêchera de vous parler. L'eſpérance qu'elle finira bientôt, me conſolera; & le plaiſir de vous voir, me rendra heureuſe en dépit de la barbare contrainte dans la quelle la coutume de ce Païs ordonne que je vive. Adieu, Dom Sanchez; il eſt tems de nous ſéparer. Je m'arrache à regret d'auprès de vous. Un jour viendra (& faites que ce jour ne ſoit pas éloigné) où rien ne poura plus me forcer de me ſéparer de ce que j'aime. A ces mots, Adelaïde tendit la main à Dom Sanchez. Il héſita s'il la prendroit. Elvire qui connut ſa penſée, & qui craignit ſes vains ſcrupules, prit la parole, & lui dit: mon Frère, quand deux cœurs ſont épris l'un de l'autre, le reſpect ne doit plus avoir part à leurs mouvemens. Dom Sanchez ſentit ce que vouloit Elvire. Il baiſa en mettant un genouil en terre la

main

main d'Adelaïde. Levez-vous, dit cette belle Africaine. Votre Sœur a prévenu mes deſirs. Il n'eſt plus queſtion entre nous, Dom Sanchez, d'inégalité de rang. Je ne ſuis plus pour vous la Fille de votre Souverain. Vous n'êtes plus pour moi un Eſclave. C'eſt à mon Amant, c'eſt à mon futur Epoux que je tends la main. L'amour & l'amitié fuyent également ces diſtinctions embarraſſantes. L'union peut-elle être véritablement parfaite entre deux cœurs, dont l'un conſerve ſur l'autre une ſupériorité génante, qui tot ou tard devient odieuſe? Promettez-moi donc, cher Sanchez, avant de nous ſéparer, que vous oublierez pour toujours la diſtance que le Sort a mis entre votre état & le mien. Adelaïde tendit encore la main à Dom Sanchez. Il la baiſa moins reſpectueuſement que la prémière fois, & répondit à la belle Africaine: vos bontés pouront m'enhardir à vous montrer dans toutes les occaſions l'excès de mon zèle; mais, ſans manquer aux ſentimens que je ſens pour vous, ſouffrez que je conſerve éternellement le reſpect que je vous dois. Adelaïde charmée de la réponſe de ſon Amant, lui repliqua en ſouriant: non, je

vous deffends abſolument ce reſpect: je le crois trop contraire à l'amour ; & puiſqu'enfin vous voulez encore me regarder comme la Fille de votre Prince, je vous ordonne en cette qualité de m'aimer, & de bannir pour toujours des manières, qui ſont plus propres à allarmer ma tendreſſe, qu'à la contenter. Je vous réponds, repartit Elvire, qu'il obéïra. J'en fais mon afaire ; & s'il n'agiſſoit pas ſelon vos deſirs, il feroit peu de cas des conſeils & des prières de ſa Sœur. Mais, Madame, continua Elvire, vous oubliez qu'il y a long-tems que vous êtes abſente. Que penſeront vos Femmes? Allons, dit Adelaïde ; quelques cruels que ſoient vos avis, j'en dois profiter. Adieu, Dom Sanchez ; votre Sœur vous donnera bientôt de mes nouvelles. Elles me ſont précieuſes, Madame, repartit Dom Sanchez, enhardi par ce qu'Elvire avoit dit un inſtant auparavant, & je les recevrai toûjours avec le plus grand empreſſement. Et moi, répondit Adelaïde, je ferai tout mon bonheur d'apprendre des vôtres, & d'en ſavoir par moi-même toutes les fois que je le pourai.

ADELAIDE en finiſſant ces mots ſe retira ſuivie d'Elvire. A peine fut-elle ar-

arrivée dans ſon appartement, qu'embraſſant ſa Confidente, ma chère Sœur, lui dit-elle : hâtons le moment qui doit vous rendre la liberté, & m'unir pour toujours à votre Frère. Elle ouvrit enſuite une caſſette remplie d'or. Voilà, reprit-elle, ce qu'il faut que vous remettiez à Dom Sanchez. Il doit chercher à s'aſſurer du Capitaine de quelque Bâtiment Chrétien, qui peut envoyer dans l'obſcurité ſa Chaloupe au bord du Jardin : Nous navigerons toute la nuit, & une partie de la matinée, ſans qu'on s'aperçoive de notre évaſion; & quand on l'apprendra, nous n'aurons plus rien à craindre.

ELVIRE gouta d'autant plus le projet d'Adelaïde, qu'il lui paroiſſoit très propre à la tromper, & qu'elle pouvoit partir elle & ſon Epoux, ſans que cette belle Africaine en fut inſtruite. Elle ſe chargea de rendre la caſſette dès le ſoir-même. Elle vint dans le Boſquet à l'heure ordinaire. Voici, dit-elle à Dom Sanchez en lui remettant la caſſette, de quoi finir votre contrainte. Elle l'inſtruiſit enſuite du deſſein que lui avoit communiqué Adelaïde. Ha ! Elvire, dit Dom Sanchez, qu'il faut que je vous aime, pour

me reſoudre à tromper quelqu'un, dont le cœur eſt auſſi bon & auſſi ſincère que celui d'Adelaïde ! Si vous n'aviez point été témoin de notre converſation, ſi vous n'aviez pas ſoutenu ma timidité chancellante, il m'eut été impoſſible de me contraindre juſqu'au bout. Juſte Dieu! quel ſuplice pour un cœur vertueux, que celui d'être obligé de feindre ! La bonté, la confiance d'Adelaïde me couvroient de confuſion. Je ſouffrois tout ce qu'on peut ſouffrir. Au nom de notre amour, évitez-moi, s'il eſt poſſible, une ſeconde converſation pareille à la prémière. Non, je ne pourai jamais la ſoutenir : jamais je n'aurois aſſez de noirceur pour voir la ſincérité la plus aimable trompée par une perfidie dont je ſuis le principal Auteur. Il faut que je vous parle vrai, Elvire : je ne réponds plus d'être maître de moi-même. Mon embarras, ma honte, ma douleur nous trahiront.

Ce que vous demandez, répondit Elvire, eſt impoſſible Vous ſerez ſans doute obligé de revoir encore plus d'une fois Adelaïde.... Mais ne pouvez-vous pas prendre ſur vous?..... Non, dit Dom Sanchez, en interrompant Elvire,

vire, je ne puis vous aſſurer d'être mon maitre dans une ſituation auſſi triſte & auſſi génante. Vainement je vous prometrois ce que vous exigez; mes yeux, mes diſcours ennemis du menſonge me trahiront; mon déſordre montrera ce que je chercherai à cacher; & ma feinte alors ne ſervira qu'à nous perdre, & à exciter le courroux d'Adelaïde contre nous deux. Hé bien, cruel, dit Elvire, ceſſez donc de vous contraindre. Peu content de faire votre malheur par une fauſſe délicateſſe, faites auſſi celui d'une Epouſe qui vous adore. Abandonnez-la à un éternel eſclavage. Mais ſongez, ingrat, lorſque vous ſerez éloigné, qu'il a dépendu de vous d'être réuni pour toujours avec elle.

CHÈRE Elvire, s'écria Dom Sanchez, de quel trait percez-vous mon cœur! Ne ſuis-je point déjà aſſez malheureux, ſans que vous m'accabliez des reproches les plus injuſtes! Si je vous aimois moins, je ne craindrois pas les reproches d'Adelaïde, & je ne me défierois pas de ma timidité. Dans le moment que vous exigez que je lui promette de l'aimer, mon cœur, qui ne peut adorer que vous, ſe revolte malgré moi, & dément mes diſ-

cours. Ha! ſi vous m'aimez, repliqua Elvire avec un air de dépit, ſauvez-moi donc du danger où je ſuis de vous perdre pour toujours. Songez, lorſque vous parlerez à Adelaïde, que je ſuis Eſclave, ſéparée de vous, prête peut-être à ne plus vous revoir. Combien d'autres malheurs ne crains-je point encore, outre ceux que j'éprouve! Alors vous trouverez chez vous aſſez de fermeté pour vous contraindre quelques momens.

Hé bien, Elvire, dit Dom Sanchez, je ferai tous mes efforts, pour ſurmonter ma honte, & pour cacher mon embarras. Mais, par pitié, aidez-moi à calmer mon trouble. Venez à mon ſecours dans ces momens cruels. Hé! n'ai-je pas, repartit Elvire, donné aux diſcours que vous avez fait ce matin un ſens favorable, & tel que ſouhaitoit Adelaïde? Faites ſeulement de votre côté ce que vous devez faire pour rendre la liberté à votre Epouſe, & ſoyez aſſuré qu'elle previendra tout ce qui pouroit nuire à vos deſſeins. Mon cœur n'eſt pas moins ennemi du menſonge que le vôtre; mais il eſt plus tendre, & il aime plus vivement. Finiſſons, dit Dom Sanchez, un diſcours qui m'accable. Epargnez, Elvire, le

le cœur d'un Epoux prêt à faire tout ce que vous ſouhaitez. Je vais preſſer notre départ. J'eſpére terminer bientôt nos peines. Pour parvenir à notre but, il faudroit qu'Adelaïde parût ſouhaiter d'avoir quelques fleurs qui ne ſe trouvent point dans ce Jardin; cela me donneroit le prétexte d'aller à Tunis, ou à Portofarino, pour m'aſſurer de quelque Capitaine dont le Bâtiment fît voile pour l'Eſpagne. Rien n'eſt ſi aiſé que ce que vous demandez, dit Elvire; & dès demain Adelaïde vous fera ordonner d'aller à Tunis. Sans doute elle voudra vous parler avant que vous partiez. Songéz à vous contraindre, & à tenir la promeſſe que vous m'avez faite. Elvire étant obligée de retourner auprès de ſa Maitreſſe, embraſſa ſon cher Epoux, & fut apprendre à Adelaïde qu'elle devoit faire ordonner à l'Eſclave d'aller à Tunis chercher une ſorte d'œillets, qui ne ſe trouvoit pas dans les Jardins. Elle lui apprit enſuite la raiſon de ce voyage. Voilà qui eſt à merveille, dit Adelaïde; mais il faut que je le voye avant qu'il parte. Je veux aller promener demain dans le Boſquet. Elle y alla en effet. Dom Sanchez tint ſa parole à Elvire. Il parut aſ-

ſez empreſſé; & cette ſeconde entrevuë entre lui & Adelaïde augmenta encore l'amour de cette infortunée Africaine.

DOM Sanchez étant arrivé à Tunis, s'informa adroitement des Bâtimens qui étoient prêts à mettre à la voile, & apprit qu'il y avoit un Vaiſſeau Anglois qui partoit pour Barcelone, dont le Capitaine étoit à terre depuis quelques jours, & logeoit chez le Conſul de ſa Nation. Il trouva le moyen de lui parler ſecrettement, & convint avec lui qu'il mouilleroit un certain jour à la diſtance d'un demi-mille de la Maiſon de Campagne d'Oſman, & qu'il enverroit ſa Chaloupe ur le bord du Jardin vers la minuit.

DOM Sanchez, ayant pris toutes les meſures qu'il croyoit néceſſaires pour ſon départ, retourna rendre compte à Elvire des arrangemens qu'il avoit pris. Ils conclurent tous deux qu'ils diroient à Adelaïde qu'ils partiroient deux jours plus tard qu'ils ne l'avoient réſolu. Elvire devoit joindre Dom Sanchez dans le Boſquet pendant le ſommeil d'Adelaïde ; & tout étoit ſi bien reglé, qu'il ſembloit impoſſible que ce deſſein put ne pas réuſſir. Cependant le Deſtin en avoit décidé autrement, & la Fortune reſervoit à

ces

ces Epoux des maux plus cruels que tous ceux qu'ils avoient éprouvé juſqu'alors.

ADELAIDE ayant appris le retour de Dom Sanchez, ne manqua pas d'aller au rendez-vous ordinaire. La joye qu'elle avoit de l'approche de ſon départ, rendoit ſa tendreſſe encore plus vive. Elle donna à ſon Amant les marques les plus ſincères de la paſſion la plus forte. Dom Sanchez éclairé des regards d'Elvire, & encouragé par l'eſpérance prochaine de la fin de ſes maux, parut plus empreſſé qu'auparavant. Adelaïde fut perſuadée qu'elle étoit auſſi aimée qu'elle aimoit. Elle retourna dans ſon appartement le cœur rempli des idées les plus flateuſes. La joye qu'elle reſſentoit ne lui laiſſa pas toute la prudence néceſſaire dans l'exécution des grandes entrepriſes. Sa gayeté extraordinaire fit naitre quelques ſoupçons à l'une de ſes Femmes, qui voulant connoître ce qui pouvoit flatter ſi fort ſa Maitreſſe, ſe cacha dans un Cabinet voiſin de la Chambre où Adelaïde s'entretenoit ordinairement avec Elvire. Elle entendit tout ce qu'elles diſoient; & comptant avoir une grande récompenſe du Dei, ſi elle lui découvroit un ſecret qui l'intéreſſoit infiniment, elle lui écrivit la réſolution que ſa Fille avoit priſe

de

de s'enfuir avec Dom Sanchez & Elvire.

LE Dei, ayant reçu la Lettre de cette Femme par un Eunuque qu'elle en avoit chargé, partit lui-même dans l'inſtant pour ſe rendre à la Maiſon de Campagne où étoit Adelaïde. La tendreſſe qu'il avoit pour elle étoit ſi forte, qu'en faiſant périr Elvire & Dom Sanchez, il vouloit cependant adoucir le chagrin qu'il ſentoit qu'auroit ſa chère Fille. Jamais Père n'aima autant ſes Enfans, que ce Dei aimoit Adelaïde. Dès qu'il fut arrivé, il ordonna qu'on arrêtat Elvire & Dom Sanchez, & paſſa enſuite dans l'appartement de ſa Fille, à qui il avoit fait deffendre d'en ſortir. Il la trouva verſant un torrent de larmes. Elle n'avoit pas douté, ſachant que ſon Père avoit fait arrêter Elvire, qu'il ne fut inſtruit de la reſolution qu'elle avoit priſe ; & craignant pour les jours de ſon Amant, elle étoit prête à tous momens de finir les ſiens. Le Dei, voyant l'état de ſa chère Fille & ſon accablement, ne put s'empêcher d'y être ſenſible. Sa colère s'évanouït preſque à la vuë d'Adelaïde mourante. Ha! ma Fille, lui dit-il, que t'avoit fait ton Père, pour vouloir lui porter les coups les plus cruels? Eſt-ce là la conſolation que j'attendois de toi dans ma vieilleſſe? Adelaïde,

laïde, as-tu pû t'oublier juſqu'au point de te deshonorer toi-même ? Reviens, ma chère Fille, de ton aveuglement. Je ſuis trop touché de ta douleur, pour ne point te pardonner le paſſé. Je vois qu'on ta ſéduite ; qu'on a abuſé de ta facilité. Mais les ſuplices les plus rigoureux ſeront la juſte récompenſe des Malheureux qui ſont cauſe de ta faute. Ha ! s'écria Adelaïde, ſi Dom Sanchez meurt, il faut donc que je meure. Mes jours ſont attachés aux ſiens. Mon Père, ſi jamais je vous fus chère, ne me refuſez point de m'unir par la mort à mon Amant. C'eſt moi qui l'ai ſéduit ; c'eſt moi qui porte aujourd'hui le poignard dans ſon ſein. Je ſuis prête à mourir à vos genoux que je tiens embraſſés. Arrachez-moi des jours que je déteſte, mon Père ; vangez-vous ; puniſſez-moi ; votre colère eſt juſte ; elle ne fait que prévenir le coup que je me donnerai moi-même, ſi la pitié vous retient. Si vous craignez de répandre le ſang de votre Fille, prêtez-moi votre poignard ; ma main va me délivrer des maux que je ſouffre. Oh ! Dom Sanchez, Oh ! Elvire, pardonnez-moi les maux que je vous cauſe. Hélas !

je

je ſuis encore, quel que ſoit votre deſtin, plus à plaindre que vous.

JUSTE Ciel! dit le Dei, à quels malheurs m'avez-vous reſervé! Faut-il que le coup qui me tuë parte d'une Fille, que, malgré ſon crime & ſon égarement, j'aime plus que moi-même! Dis-moi, Adelaïde, peux-tu exiger que ton Père, que ton Roi pardonne à un Malheureux, qui a voulu te deſhonorer, te faire perdre un rang illuſtre que le Ciel t'a donné, & aller montrer ton infamie dans tous les Pays Chrétiens? Ma gloire, reprit Adelaïde, étoit en ſûreté. Je partois ſon Epouſe; & dès le moment que j'arrivois en Eſpagne, nous étions unis pour toujours. Sa main étoit pour moi un bien plus précieux qu'une Couronne. Tu te laiſſois tromper, repliqua le Dei; tous les enlèvemens n'ont jamais fait que des Parjures. Mais as-tu pu, ſans rougir, vouloir faire ton Epoux d'un malheureux Eſclave? La naiſſance de cet Eſclave, répondit Adelaïde, eſt très illuſtre; & la Fortune qui l'a maltraité dans tant d'autres circonſtances, l'a avantagé dans celle-là. Mais fut-il né dans le rang le plus abject, ſes vertus auroient mérité cent

fois

fois plus que je ne lui donnois. Hélas! tous les dons que j'ai voulu lui faire ont cauſé ſa perte! Sans moi, ſans mon amour, il vivroit Eſclave aujourd'hui; mais il vivroit; il auroit pû recouvrer ſa liberté dans la ſuite. C'en eſt fait, tout eſt perdu pour lui; il va périr. Mais s'il peut après la mort être encore ſenſible, il ſaura que je ne lui ai point ſurvécu, & que j'ai ſacrifié ma vie aux piés de ſon Meurtrier. A ces mots, Adelaïde ſe ſaiſit du poignard que ſon Père avoit à ſa ceinture. Elle le prit ſi bruſquement, que le Dei eut à peine le tems de le lui ôter, dans le moment qu'elle alloit ſe le plonger dans le ſein.

LE Dei, ſaiſi de crainte à la vuë du péril qu'avoit couru ſa chère Fille, reſta dans un étonnement dont il ne pouvoit revenir. Cependant Adelaïde lui diſoit en baignant ſes genoux de larmes. Oh! mon Père, pourquoi voulez-vous m'empêcher de mourir? Le crime que j'ai fait eſt-il donc ſi grand, qu'il faille le punir par les plus cruels ſuplices? La vie eſt pour moi une horreur. Je ne puis reſiſter aux maux que je ſouffre. Mon Père, par pitié, finiſſez mes tourmens. En me donnant la mort, vous me donnez

cent

cent fois plus, que lorſque vous m'avez donné la vie.

LE Dei aimoit trop ſa Fille, pour pouvoir ſuporter l'état où il la voyoit. Lève-toi, Adelaïde, lui dit-il. Ton Amant ne mourra pas ; & je fais encore grace à Elvire. Mais, après l'éclat qu'a fait ton avanture, il faut, en conſervant cet Amant, que je l'élève à un rang où il puiſſe devenir ton Epoux. Je ſens qu'il eſt abſolument néceſſaire, pour mettre ta gloire & la mienne en ſûreté, ou qu'il meure, ou qu'il t'épouſe. L'amour que j'ai pour toi, amour peut-être trop aveugle, a ſurmonté ma juſte colère. La grace de ton Amant t'eſt accordée; mais c'eſt à condition qu'il deviendra Muſulman. S'il t'aime, & s'il veut mériter le pardon de ſon crime, il ne doit pas balancer à quitter une Religion qu'il ne pouroit conſerver, ſans te perdre, & ſans mourir. Mon Père, dit Adelaïde, dans vos bontés je reconnois votre cœur. Oh! jour le plus heureux de ma vie, où je retrouve la tendreſſe du meilleur Père du monde, & où je ſauve la vie de mon Amant & de mon Amie! Mais, mon Père, achevez ce que vous avez ſi heureuſement commencé pour mon bonheur.

Vous

Vous connoiſſez l'attachement des Chrétiens pour leur Religion; permettez que ce ſoit moi qui apprenne vos volontés à Dom Sanchez. Ordonnez qu'on l'amenne dans mon appartement, & que je puiſſe l'entretenir ſeule. J'y conſens, répondit le Dei. Mais ſouviens-toi, ma Fille, que s'il étoit aſſez inſenſé pour ne point vouloir devenir Muſulman, tu ne pourois plus t'oppoſer à ſa mort. S'il refuſe de changer de Religion, je jure par l'Alcoran qu'il mourra. Je conſens qu'il vive comme ton Epoux; mais, dès qu'il ne peut l'être, je ne puis lui laiſſer la vie, ſans me couvrir d'une honte éternelle. Adelaïde, contente de ce qu'elle venoit d'obtenir, promit à ſon Père tout ce qu'il voulut. Elle ne penſoit pas que ſon Amant put mettre quelque choſe en balance avec le bonheur de ſauver ſa vie, celle de ſa Sœur, & d'épouſer une Maitreſſe qui l'élevoit au plus haut rang.

Le Dei, étant ſorti de l'appartement de ſa Fille, ordonna qu'on y conduiſit Dom Sanchez. Dès qu'Adelaïde l'apperçut, nous ſommes, lui dit-elle, beaucoup plus heureux que nous n'aurions ôſé l'eſpérer. Revenez, Dom Sanchez, de votre crainte. Mon Père vient d'ac-

corder à mes pleurs & à mon deſeſpoir votre grace & celle d'Elvire. Il fait plus... Dom Sanchez ne donna point le tems à Adelaïde d'achever ce qu'elle vouloit lui dire. La joye qu'il reſſentit de ſavoir qu'il n'avoit rien à craindre pour ſa chère Elvire le tranſportant, il ſe jetta aux piés de la belle Africaine. Ah! Madame, lui dit-il, par quel endroit ai-je pu mériter les bontés dont vous me comblez? Le Ciel m'eſt témoin, que j'aurois quitté la vie ſans regret, ſi Elvire, cette Elvire que vous aimez tant, n'avoit pas été enveloppée dans le triſte ſort qui m'attendoit. Madame, achevez mon bonheur. Montrez-la moi. Après tant de crainte & tant de frayeur, me ſera-t-il permis de la voir? Adelaïde ayant tendu la main à Dom Sanchez pour le relever, lui dit: vous ferez ſatisfait en ſortant d'ici. Vous reverrez une Sœur ſi chère, & vous pourez déſormais lui témoigner ſans contrainte toute votre amitié. Mais vous ignorez encore à quel prix vous eſt accordée votre vie & celle d'Elvire. Ah! quelque choſe, répondit Dom Sanchez, qu'il faille faire pour la conſervation des jours d'Elvire, il n'eſt rien que je n'exécute, rien que je n'accepte. Si je dois en croire,

re-

repliqua Adelaïde, mon cœur & votre promeſſe, ce qu'on exige de vous ne vous paroîtra pas bien fâcheux. On veut que vous acceptiez la main & la foi de cette Adelaïde qui vous adore ; mais vous devez, pour plaire à ſon Père, devenir Muſulman.

LA propoſition de la belle Africaine jetta Dom Sanchez dans une conſternation inexprimable. Il reſta immobile ; & prévoyant les maux qui alloient tomber ſur ſa tête & ſur celle d'Elvire, il n'eut pas la force de pouvoir répondre à Adelaïde. Elle s'aperçut de ſon trouble ; & en attribuant la cauſe à l'averſion qu'il avoit de devenir Muſulman, elle lui dit les larmes aux yeux : écoutez-moi, Dom Sanchez. Je ſai l'attachement que les Chrétiens ont pour leur Religion ; mais cette Religion exige-t-elle qu'on lui ſacrifie l'amour, l'amitié, ſa vie, & celle de ſes Parens, lorſque, ſans la quitter véritablement, il s'agit ſeulement de feindre pour quelque tems d'en avoir pris une autre ? La diſſimulation n'eſt point un crime, quand elle n'eſt employée que pour empêcher le mal & pour parvenir au bien. Soyez Chrétien, Dom Sanchez, dans le fond du cœur,

ſoyez-le avec Elvire, ſoyez-le avec Adelaïde; paroiſſez Muſulman avec les autres. Le Dieu des Afriquains n'eſt-il donc pas le Dieu des Européens? Le Maitre de l'Univers eſt le Père commun de tous les Hommes. Le Chrétien vertueux, le Muſulman qui fait le crime ſont également ſes Enfans. Il hait dans tous les deux le parjure, l'infidélité, & condamne dans tous les deux un faux zêle qui fait périr des innocens. Si vous voulez vous perdre par votre obſtination pour une loi tyrannique, n'entrainez pas dans votre perte la malheureuſe Elvire, & la trop crédule Adelaïde. Oui, ingrat, je commence à comprendre que vous ne m'aimâtes jamais. Quoi! il dépend de vous d'être mon Epoux, vous pouvez me poſſeder de l'aveu de mon Père, &, je ne ſai par quel ſcrupule ridicule, vous refuſez un ſort auquel vous n'auriez jamais ôſé prétendre? Dites-moi, cruel, ai-je eu ces craintes, ce faux zèle, lorſque j'ai voulu vous ſuivre chez les Chrétiens? La foi des Muſulmans me touchoit peu. La loi que je comptois d'embraſſer étoit celle de mon Amant. S'il eut été Muſulman, j'aurois reſté Muſulmane: il étoit Chrétien, je de-

devenois Chrétienne. Pour deux cœurs bien épris, c'eſt la loi de l'Amour qu'il faut ſuivre. C'eſt celle que le Maitre de l'Univers a gravée dans notre Ame. Mais, ſi l'Amour ne peut rien ſur vous, ſi vous êtes inſenſible aux prières d'une Amante qui n'a pas balancé à ſacrifier tout ce qui pouvoit l'empêcher de vous rendre heureux, du moins ſongez au malheur de l'infortunée Elvire. Ha! Madame, s'écria Dom Sanchez, ſi je vous fus jamais cher, faites que cette Elvire ne ſe reſſente point du triſte ſort que je vais eſſuyer. Je ſuis prêt à mourir. Je livre avec plaiſir ma vie à la vengeance de votre Père; mais il doit être ſatisfait. Hélas! vous ſavez qu'Elvire n'eſt malheureuſe, que parce qu'elle a voulu vous plaire. Pourez-vous vous réſoudre à la voir périr? Pourquoi, répondit Adelaïde, lui donnez-vous vous-même le coup de la mort? Je connois mon Père: rien ne poura calmer ſa colère & ſes premiers tranſports, lorſqu'il apprendra votre refus. Il ſe croira avec raiſon doublement offenſé par un Eſclave. C'eſt vous, cruel, c'eſt vous, qui nous faites deſcendre, Elvire & moi, dans le tombeau. Vous ne voulez point par un peu de contrainte,

par une légère diſſimulation finir nos malheurs & les vôtres. Hé bien, vous ſerez ſatisfait; vous ne paſſerez pas pour être Muſulman; mais vous deviendrez le bourreau d'Elvire & le mien.

LES pleurs qu'Adelaïde répandoit en abondance l'empêchèrent de continuer de parler. Dom Sanchez agité de mille penſées différentes, déchiré par la douleur que lui cauſoit l'état d'Elvire, étoit abſorbé dans lui-même. Comme il ne répondoit point, Adelaïde ayant encore gardé quelque tems le ſilence, lui dit: vous n'avez donc rien à me dire, & je dois me réſoudre aux maux que vous m'allez cauſer? Que ne puis-je, repartit Dom Sanchez, parler; mais je ne ſaurois vous découvrir un ſecret qui met un obſtacle invincible à ce que vous exigez. Ha! dit Adelaïde, apprenez-moi ce ſecret. Pourquoi vouloir me cacher une choſe à la quelle peut-être je puis apporter du remède? Pouvez-vous vous défier de cette Adelaïde qui vous adore, qui n'a pas balancé à vous ſacrifier ſon Père & ſa grandeur? Que craignez-vous? Parlez. Quel que ſoit ce ſecret que vous n'ôſez m'apprendre, ſoyez aſſuré qu'il ne diminuera jamais l'amour que j'ai pour vous.

Je

Je vous jure, par cette tendreſſe que vous m'avez inſpirée, je vous jure par vous-même qui me tenez lieu de tous les biens, aux quels je vous ai préferé, que je ne veux ſavoir ce que vous voudriez me taire, que pour trouver du remède à vos maux. Rien ne peut en finir le cours, repliqua Dom Sanchez. Laiſſez, laiſſez périr, belle Adelaïde, un Malheureux que la Fortune a pris plaiſir d'accabler. Conſervez ſeulement les jours d'Elvire. Vivez heureuſe, & je mourrai content. Eh! comment, cruel, dit Adelaïde, voulez-vous que je vive heureuſe, ſi vous mourez? Connoiſſant mon amour, avez-vous pu penſer que je vouluſſe vivre un inſtant après vous? Oh! Dom Sanchez, par pitié, éclairciſſez-moi de votre ſort. Faut-il pour vous en prier que je me jette à vos genoux? Adelaïde fondante en larmes voulut en effet embraſſer les genoux de Dom Sanchez. Il l'arrêta, & la faiſant aſſoir, puiſque vous l'exigez, lui dit-il, il faut vous ſatisfaire. Mais je ſens que je vais encourir votre haine. Au moins promettez-moi qu'elle ne s'étendra pas ſur Elvire. Non, non, ne craignez rien, répondit Adelaïde, pour elle, n'y pour vous. Hé bien, reprit Dom

Sanchez, quand même l'horreur de manquer à mon Dieu & à ma Religion ne ſeroit point un éternel obſtacle à ce que veut le Dei votre Père, il en reſteroit un autre, qui rendroit impoſſible ce qu'il exige de moi. Eh! quel eſt cet obſtacle, repliqua Adelaïde? Parlez. Je veux abſolument être éclaircie de ce miſtère. Vous avez des raiſons indépendamment du changement de Religion qui vous empêchent d'être à moi? Hé! pourquoi donc, cruel, avez-vous attendu juſqu'à préſent à me les apprendre? Que ne me diſiez-vous: Adelaïde, je ne puis recevoir votre cœur: ſongez à vous défendre d'un amour que je ne ſaurois rendre heureux: fuyez-moi, oubliez-moi? Peut-être aurois-je pu me guérir de ma foibleſſe. Vous avez fait tout ce qu'il falloit pour augmenter ma paſſion. Vous n'avez donc voulu que me tromper...? Mais je veux connoître toute l'étenduë de mon malheur. Il faut parler; il faut m'apprendre quel eſt cet obſtacle; je veux le ſavoir; dut-il être celui de l'amour d'une Rivale. Les maux que je ſouffre ne peuvent être augmentés. Ingrat, ſi dans ce moment vous ne rompez le ſilence, ſi vous ne m'apprenez la cauſe de mon malheur,

je

je vais me poignarder à vos yeux, & vous ſerez la ſeule cauſe de ma mort, de la vôtre, & de celle de votre Sœur. Vous me forcez, répondit Dom Sanchez, à rompre le ſilence. Souvenez-vous au moins que c'eſt moi qui ſuis le ſeul coupable. Elvire.... Hé bien, Elvire? demanda Adelaïde. Ciel! où ſuis-je reduit, dit Dom Sanchez? Achevez, repliqua Adelaïde. Elvire, reprit Dom Sanchez, eſt mon Epouſe. Dieu! s'écria Adelaïde, c'eſt donc ainſi, Couple ingrat & perfide, que vous abuſiez de ma crédulité! Dans quel abîme affreux ils ont voulu me précipiter! Les lâches, ils me faiſoient deſcendre du plus haut rang, pour me couvrir d'infamie. Quand je leur rendois la liberté, ils vouloient ſans doute me faire leur Eſclave. Mais il eſt tems que ma vengeance éclate: vous périrez tous deux. Quel plaiſir de voir immoler à mes yeux cette Elvire qui t'eſt ſi chère! Je te rendrai, perfide Dom Sanchez, tous les maux que tu m'as fait ſouffrir, & ceux que tu me fais ſouffrir encore. Oui, Elvire mourra, & mourra de ma main. Mon plus grand plaiſir ſera la peine que tu ſentiras d'être la cauſe de ſa perte par ton indiſcretion.

ADELAIDE, dit Dom Sanchez, je n'avois que trop prévû votre fureur; mais pourquoi haïſſez-vous Elvire? Pourquoi voulez-vous la punir d'une faute dont moi ſeul je ſuis coupable? Elle étoit Maîtreſſe de mon cœur avant de vous connoître. Elle n'a point par une perfidie voulu vous enlever l'amour de votre Amant. Hélas! elle a prétendu conſerver celui de ſon Epoux. Pouvez-vous lui en faire un crime? Loin de vouloir abuſer de votre foibleſſe, elle vous ſervoit ſans que vous le ſuſſiez, & peut-être malgré vous. Nous partions elle & moi ſeuls pour l'Eſpagne. Notre fuite vous conſervoit à votre Père. L'abſence m'auroit aiſément banni de votre cœur. Vous m'auriez oublié. Je t'aurois oublié, répondit Adelaïde? Cruel, peux-tu le croire? Penſe-tu que jamais mon amour pour toi puiſſe finir? Hélas! dans ce moment je ſens que mon courroux s'éteint. Un mouvement ſecret me raproche de toi, lorſque je voudrois m'en éloigner. Pardonne à ma colère, pardonne à ma tendreſſe des menaces que tu devois bien juger ne devoir être ſuivies d'aucun effet. Au lieu de te donner des marques de ma haine, je veux te donner de nouvelles

preu-

preuves de mon amour. Il dépend de toi, ſi tu veux, de conſerver Elvire, & de rendre heureuſe Adelaïde. Deviens Muſulman, ou du moins fais ſemblant de l'être. Quoi qu'Elvire ſoit ton Epouſe, je puis auſſi la devenir. Je ne demande point dans ton cœur la prémière place, je me contenterai de la ſeconde. Le plaiſir de t'aimer, de te voir, de te parler, ſuffira pour me rendre heureuſe. Cette Elvire fortunée ne peut-elle donc pas ſouffrir qu'une Perſonne qui lui ſauve la vie, & qui te conſerve pour elle, ait quelque droit ſur ton cœur? Ha! quelque jalouſe que je ſois de ton amour, ſi j'étois à la veille de te perdre, je ſens que je te céderois à celle qui conſerveroit tes jours. Ecoute, je veux t'ouvrir le fond de mon cœur: juge de la différence de mes ſentimens à ceux d'Elvire. Si je pouvois te ſauver la vie ſans être à toi, je ſens que je ſerois capable de te ſacrifier le bonheur de mes jours. Je mourrai de douleur de n'avoir plus aucune eſpérance ſur ton cœur. Cependant j'aimerois mieux te voir entre les bras de ma Rivale, que d'expoſer ta vie. Hé quoi! Elvire, te conſerve, Elvire peut t'aimer; & elle veut te livrer au cour-

courroux de mon Père? Car enfin, Dom Sanchez, il ne faut point vous flatter : ſi vous ne devenez pas Muſulman, rien ne peut empêcher votre mort & celle d'Elvire. Mes pleurs ne feront qu'aigrir la colère de mon Père. Il croira en vous puniſſant me vanger avec lui. Hé bien, répondit Dom Sanchez, ſi je vous ſuis cher, belle Adelaïde, faites retomber ſur moi toute la colère de votre Père. Dites-lui qu'Elvire eſt innocente, qu'elle m'a preſſé de devenir Muſulman. Faites-lui entrevoir que vous ſerez peu ſenſible à ma perte, pourvû qu'Elvire vive. Vous ne répondez point, continua Dom Sanchez? Vous êtes inflexible? C'en eſt fait: je ſuis perdu. Hé bien, mourons : j'aime encore mieux périr avec Elvire, que de lui être infidelle, & que de manquer à mon Dieu. Ce ſeroit acheter trop cher les jours d'une Epouſe, que de les payer par une action qui me rendroit mépriſable devant les Hommes, & criminel devant le Ciel. Adieu, Adelaïde. Je vous pardonne ma mort; & je verrois avec plus de regret les maux que je vous ai cauſé involontairement, ſi je ne vous regardois pas comme coupable en partie de la mort d'Elvire.

A ces mots, Dom Sanchez voulut ſortir de l'appartement d'Adelaïde pour retourner dans ſa priſon. Elle l'arrêta par le bras, & ſe faiſant un effort pour parler, vous vivrez, lui dit-elle, Dom Sanchez, vous vivrez, & Elvire ſera heureuſe. C'en eſt fait: je ſai que l'effort que je fais, va me couter la vie; mais elle m'eſt déſormais ſi à charge, que ceſſer de vivre eſt pour moi le ſeul bonheur qu'il me reſte à eſpérer. Dom Sanchez voulut ſe jetter aux genoux d'Adelaïde pour la remercier: levez-vous, lui dit-elle; vos diſcours ne feroient qu'aigrir ma douleur. Adieu; je vous quitte; vous ſerez bientôt heureux. Ne ſoyez point inquiet d'être encore retenu un jour en priſon: je dois, pour tromper la colère de mon Père, faire ſemblant d'être auſſi animée que lui contre vous.

ADELAIDE ne donna pas le tems à Dom Sanchez de répondre. Elle paſſa dans une autre Chambre; & quelques momens après, on vint prendre ſon Amant, & le ramener en priſon.

PENDANT que Dom Sanchez étoit raſſuré ſur le ſort d'Elvire, elle étoit dans une inquiétude mortelle d'être inſtruite

truite de celui de ce cher Epoux. Elle craignoit la colère du Dei. Elle ſe repréſentoit Dom Sanchez prêt à être conduit à la mort. Cette idée la frapoit à un tel point, qu'elle ne ſongeoit pas au danger qu'elle pouvoit courir elle-même. Il ſembloit que le péril où elle croyoit que Dom Sanchez étoit expoſé, lui avoit fait entièrement oublier celui qui la menaçoit. Elle avoit paſſé près d'un jour dans cette triſte ſituation, lorſqu'on vint la tirer de l'endroit où elle étoit pour la mener dans un autre. Elle crut qu'on alloit lui donner la mort; & ne doutant pas que ſon Epoux n'eut déjà péri, elle dit à ceux qu'elle prenoit pour ſes bourreaux: je ne crains point les coups que vous m'allez porter. Frapez; délivrez-moi d'une vie importune. Je vivois pour Dom Sanchez; je le ſuis au tombeau. Si j'avois été la maitreſſe de mon ſort, j'aurois déjà prévenu la cruauté du Dei. Les Gens à qui parloit Elvire l'aſſurèrent que Dom Sanchez n'étoit pas mort. Vous allez, lui dirent-ils, le voir dans un moment, & c'eſt dans ſa priſon où nous vous conduiſons. Quoi! dit Elvire, Dom Sanchez vit encore, & je pourai

pourai le voir! Allons, partons. Quel que ſoit le ſort qui m'attende, il me ſera doux de l'eſſuyer auprès de lui.

LORSQUE Dom Sanchez vit arriver Elvire, il fut ſaiſi d'une frayeur mortelle. Il crut que le Dei ne les raſſembloit tous les deux, que pour les faire mourir enſemble. *Ah!* cruelle Adelaïde, s'écria-t-il, eſt-ce là, ce que vous m'avez promis? Sans doute vous vous êtes unie à votre Père, & vous ne m'avez flatté d'une délivrance prochaine, que pour me rendre plus cruels les maux que vous me deſtinez.

PENDANT que Dom Sanchez ſe plaignoit d'Adelaïde, les Gens qui avoient conduit Elvire s'étoient retirés. Pourquoi, dit-elle à ſon Epoux, accuſez-vous Adelaïde du ſort qui nous menace? Peut-être eſt-elle auſſi à plaindre que nous. Le Dei dans ſa colère ne l'aura point épargnée, & ce ſera la prémière victime qu'il aura immolée à ſon reſſentiment. Ignorez-vous, chère Elvire, répondit Dom Sanchez, que les pleurs d'Adelaïde ont fléchi ſon Père? Elle avoit obtenu votre grace & la mienne: c'étoit à une condition bien pire que la mort. Et quelle étoit cette condition, demanda Elvire?

vire? Il falloit, reprit Dom Sanchez, vous quitter, il falloit l'épouſer. Ha! le trépas eſt pour moi un bien, dès qu'il faut vous être infidelle. Mais je dois l'avouer, la crainte de votre mort ébranloit ma conſtance. Si Adelaïde ne m'avoit pas promis de prendre ſoin de vos jours, j'aurois chéri à regret une fidélité, qui en vous montrant mon amour, vous entrainoit dans mes malheurs. J'avois crû, dit Elvire, que vous connoiſſiez mon cœur. Quoi! Dom Sanchez, avez-vous pu penſer que j'euſſe conſervé une vie que j'aurois dû à votre infidélité? En voulant me ſauver, vous n'auriez fait que hâter ma perte. Mourons: la mort n'eſt point un mal dans l'état où nous nous trouvons. Le Dei en nous immolant à ſa fureur va nous réunir pour toujours. Vous auriez vécu, & vécu pour une autre; & moi, pour jouïr d'une vie remplie d'amertume, j'aurois été la cauſe d'une infidélité dont la ſeule idée me paroit plus affreuſe que la mort. Mes jours ne m'étoient chers, qu'autant qu'ils étoient deſtinés à faire le bonheur de mon Epoux. Il meurt pour m'être fidelle; je le ſuis dans le tombeau; & j'aime-mieux cent fois l'y voir deſcendre,

que

que de le céder à une Rivale. Je vous l'avouë, Dom Sanchez, votre mort, à mes yeux, n'eſt pas le plus grand de tous les maux ; mais votre changement le ſeroit.

ELVIRE fut interrompuë par un Eſclave, qui ouvrant bruſquement la porte, lui ordonna de paſſer avec Dom Sanchez dans la Chambre prochaine. Quelle fut la ſurpriſe de ces deux Epoux d'y trouver Adelaïde ! Je viens, leur dit-elle, me vanger des maux que vous m'avez fait tous les deux. Je ne vous ferai point ici, Elvire, des reproches inutiles. Le tems preſſe, & les momens nous ſont chers. Vous auriez dû m'apprendre que Dom Sanchez étoit votre Epoux. J'aurois peut-être étouffé une paſſion qui n'avoit point encore fait les progrès qu'elle a fait dans la ſuite. Vous êtes coupable, Dom Sanchez, du même crime. Je veux, pour vous punir tous les deux, vous donner la vie & la liberté. Je vous livre aux remords que vous devez ſentir de m'avoir rendu la Femme la plus infortunée de l'Univers. Partez. Cet Eſclave vous conduira au bord de la Mer, où vous trouverez un Vaiſſeau qui vous conduira en Eſpagne. J'ai trompé mon Père. Il

croit que Dom Sanchez, ſéduit par Elvire, eſt réſolu à devenir Mahometan. Fuyez, partez, profitez de la nuit. Demain mon Père découvrant ma feinte en hâteroit plutôt votre perte.

PENDANT qu'Adelaïde parloit, Elvire & Dom Sanchez touchés de ſa grandeur d'ame verſoient des larmes. Elle s'en apperçut, & leur dit: je vois couler vos pleurs; vous plaignez mon deſtin; votre amitié en adoucit la rigueur. Adieu. Souvenez-vous quelques-fois de la triſte Adelaïde. Elvire, elle vous aime comme ſa Sœur. Dom Sanchez, ſi elle ne vous eut jamais vû, elle eut vécu heureuſe.

ADELAIDE ſe retira, ſans attendre la réponſe d'Elvire & de Dom Sanchez. L'Eſclave chargé de les conduire leur fit ſigne de les ſuivre. Il les mena à la faveur des ténèbres ſur le bord de la Mer; & comme ils étoient prêts à s'embarquer, il remit à Dom Sanchez une caſſette remplie d'or & de pierreries.

LE vent étoit favorable. A peine Elvire & ſon Epoux furent-ils ſur le Vaiſſeau, que le Capitaine fit appareiller & faire voile.

PENDANT que Dom Sanchez pénetré

netré des bontés d'Adelaïde s'éloignoit des côtes d'Afrique, cette infortunée Amante ſe livroit à la douleur la plus profonde. L'effort qu'elle venoit de faire lui déchiroit le cœur. Elle avoit pour jamais perdu l'eſpoir de revoir un Amant qu'elle adoroit. Elle avoit conſervé cet Amant pour ſa Rivale. Elle croyoit toujours le voir aux piés d'Elvire jurer à cette Epouſe un amour éternel. Cette image, qu'elle ne pouvoit éloigner, redoubloit tous ſes maux. Dans les cœurs malheureux, la jalouſie eſt le comble de l'infortune. Bien loin de diminuer l'amour, elle l'augmente; & le deſeſpoir d'être mépriſée, au lieu d'inſpirer de la haine, acroit la tendreſſe. Effet bizarre & ſingulier, mais qui n'en eſt pas moins vrai; effet que tous les Amans qui ont eu des Rivaux ont éprouvé, & ſur lequel peut-être ils n'ont pas également tous réfléchi. L'idée du bonheur dE'lvire étoit toujours préſent à l'eſprit d'Adelaïde. Heureuſe Elvire, diſoit-elle, dans le moment que je répands des pleurs, tu goutes le plaiſir d'être unie à Dom Sanchez! Mon malheur fait ton bonheur. J'ai payé du repos de ma vie ton union avec ton Epoux. Sort cruel!

Deſtin fatal! Qu'avois-je fait, pour me reduire dans l'état le plus affreux ? Et toi, Dom Sanchez, la cauſe & la ſource de tous mes maux, je te pardonne la douleur que je ſens. Je te pardonne ma mort. Hélas! peut-être m'as-tu déjà entièrement oubliée? Ha! du moins, ſi mes bontés s'effacent de ta mémoire, ſonges que tu tiens de ma main cette Elvire que tu adores, & qui cauſe tout mon malheur.

ADELAIDE paſſa le reſte de la nuit à ſe plaindre entièrement des rigueurs de la Fortune. A peine fut-il jour, que le Dei, qui venoit d'apprendre l'évaſion de Dom Sanchez & d'Elvire, & qui croyoit que ſa Fille l'ignoroit, entra dans ſa Chambre pour lui annoncer cette nouvelle. A l'air pâle & défait d'Adelaïde, il comprit qu'elle devoit en être inſtruite ; mais il crut qu'on la lui avoit appriſe dans le méme tems qu'à lui, & il n'eut aucun ſoupçon qu'elle eut fait ſauver elle-même Dom Sanchez & Elvire. Ma Fille, lui dit-il, je vois à ta douleur que tu es inſtruite de la fuite de ces deux Chrétiens. Si tu avois voulu en croire un Père qui t'aime tendrement, tu ſerois vangée, & je le ſerois auſſi; mais

je

je t'ai pardonné ta faute, & je ne veux plus te la reprocher déſormais. Je ne cherche pas à aigrir ton chagrin, mais plutôt à le diminuer. Juge de ma tendreſſe & de mon amitié par la complaiſance que j'avois pour toi. Je conſentois, pour ſecher tes larmes & finir tes douleurs, de te donner un Eſclave pour Epoux. J'élevois cet Eſclave, malgré ſa perfidie, à un rang qui le rendoit digne de l'honeur qu'il recevoit. La Fortune a voulu me ſervir, malgré toi & malgré moi. Elle a épargné à tous les deux une démarche honteuſe que l'amour faiſoit faire à l'un, & l'amitié à l'autre. Oublie, Adelaïde, oublie un Miſérable, un Ingrat, qui n'a jamais voulu ſe ſervir de ton amour, que pour te tromper. Je te jure ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, que je n'ai aucune part à ſa fuite. Ne penſe pas, que pour éviter de te tenir la parole que je t'avois donnée, j'aye contribué moi-même à l'évaſion de ces deux Chrétiens. Dès que je l'ai appriſe, jugeant quelle ſeroit ta douleur, & craignant pour tes jours, j'ai tout mis en uſage pour les faire arrêter, & pour découvrir ceux qui les avoient favoriſé. Mes recherches ont été inutiles. J'ai ſeu-

lement appris que l'Eſclave, à qui tu avois toi-même confié la garde de ces Chrétiens, avoit diſparu. Ils l'auront ſans doute corrompu, & il ſe ſera ſauvé avec eux. Mon Père, dit Adelaïde, ſi ma douleur pouvoit recevoir quelque ſoulagement, ce ſeroit par les marques de tendreſſe que vous me donnez. Mais dans l'état où je ſuis, les conſolations ne ſervent qu'à augmenter mes chagrins. Souffrez que je me livre à ma triſteſſe; elle a pour moi des charmes. Ne pouvant voir Dom Sanchez, les larmes que je repands pour lui me paroiſſent douces; ſon abſence me ſemblera moins cruelle, s'il m'eſt permis d'en gemir avec liberté. N'impoſez point, mon Père, à mon cœur la contrainte de chercher à ſe guérir d'une paſſion qu'il conſervera toujours. Je ſens que le tems ne fera qu'augmenter mon amour, & que l'abſence, au lieu de le détruire, lui donnera de nouvelles forces,

Ce que diſoit Adelaïde, arriva. Elle partit pour ſe rendre à Tunis; & lorſqu'elle y fut, ſa mélancolie s'accrut. On commença à déſeſpérer de ſes jours. Le Dei étoit preſqu'auſſi infortuné que ſa Fille. Il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour ſou-

ſoulager les chagrins d'Adelaïde. Il prévenoit tout ce qu'il croyoit qu'elle pouroit déſirer. Il regretoit méme quelque fois le départ de Dom Sanchez, & il auroit ſouhaité qu'il fut encore en ſa puiſſance, pour ſauver la vïe à ſa chère Adelaïde, qu'il voyoit à chaque inſtant aprocher du tombeau.

LE Dei étoit dans cette triſte ſituation, lorſqu'un jour on vint lui apprendre qu'un Bâtiment Tuniſſien, qui revenoit de la courſe, avoit arrêté une barque conduite par quelques Chrétiens qui ſe ſauvoient, & ſur la quelle il y avoit deux Eſclaves qui s'étoient échapés de priſon. Le Dei, frapé de cette nouvelle, ordonna qu'on lui amena ces Eclaves. On lui répondit que l'un des deux étoit une Femme, qui avoit été bleſſée aſſez dangereuſement dans un combat que ces Chrétiens avoient ſoutenu avec beaucoup de courage contre le Bâtiment Tuniſſien. N'importe, dit le Dei, qu'on prenne un brancart couvert, & qu'on m'amenne ces deux Eſclaves. Dieu! ajouta le Dei, faites que ce que je penſe ſoit vrai, & les jours de ma chère Fille ſont en ſûreté. Au portrait que l'on me fait de ces deux Eſclaves, au tems dans lequel ils ont été

arrêtés, il eſt preſque impoſſible que mes conjectures ſoient fauſſes.

Le doute du Dei fut bientôt éclairci. On conduiſit chez lui les deux Chrétiens qu'il déſiroit ſi fort depuis quelque tems d'avoir en ſa puiſſance. Elvire étoit couchée ſur le brancart où on l'avoit miſe. Dom Sanchez marchoit à côté, & tenoit une de ſes mains dans les ſiennes. Dès que le Dei apperçut ces deux Infortunés, il leur dit d'un air doux: ne craignez rien; je vous pardonne; vous m'avez trompé; vous m'avez outragé; vous avez fui; ma vengeance cède à la conſervation des jours d'Adelaïde. Elle vous a donné deux fois la vie; & votre dureté, votre mauvaiſe foi reduit la ſienne à l'extremité. Seigneur, dit Elvire, d'une voix foible & tremblante, Adelaïde, malgré ſa paſſion, nous a peut-être moins condamnés que vous, parce qu'elle ſavoit des ſecrets que vous ignorez, & qui nous juſtifioient auprès d'elle. Mais faites, s'il eſt poſſible, Seigneur, que je puiſſe parler à Adelaïde & à Dom Sanchez en particulier. Vous ne pouvez vous-même être préſent à cette converſation. Le tems preſſe; & peut-être depuis quatre jours que je ſuis bleſſée, le

Ciel

Ciel ne m'a-t-il conſervé la vie, que pour exécuter ce que j'ai médité, dès que j'ai reconnu que ma bleſſure étoit mortelle, & qu'on me conduiſoit à Tunis. Non, vous ne mourrez point, s'écria Dom Sanchez. Le Ciel accordera votre guériſon à mes vœux. Votre bleſſure n'eſt point auſſi dangereuſe que vous le penſez. Les Chirurgiens ne deſeſpérent point. Pourquoi voulez-vous ne les pas croire? Ne nous flattons point, dit Elvire. Ma foibleſſe eſt redoublée depuis quelque tems; mais quel que ſoit mon ſort, il m'eſt doux de mourir entre les bras d'un Epoux que j'adore, & dont je ſuis tendrement aimée. Votre tendreſſe, Dom Sanchez, ne me laiſſe point ſentir l'horreur de mes derniers momens.

ELVIRE fut interrompuë par Adelaïde. Elle avoit appris le retour de Dom Sanchez à Tunis, ſon arrivée dans le Palais, & le malheur ſurvenu à ſon Epouſe. Elle s'approcha d'Elvire, l'embraſſa tendrement, & baignant ſon viſage de ſes larmes, ma chère Elvire, lui dit-elle, dans quel état vous vois-je? Hélas! que nous ſommes vous & moi également le jouet des caprices de la plus rigoureuſe Fortune!

L'EMOTION qu'avoit cauſé à Elvire la vuë d'Adelaïde la fit tomber en foibleſſe. On craignit que cet évanouïſſement ne terminât ſa vie. Cependant, comme elle reſpiroit encore, Adelaïde ordonna qu'on la portât dans ſon appartement. Lorſqu'elle y fut, à force de remèdes on la fit revenir à elle. Ma chère Adelaïde, dit-elle en ouvrant les yeux, il eſt deſtiné que vous m'aurez accablé de bien-faits pendant tout le cours de ma vie, & que moi, je n'aurai pû vous prouver ma reconnoiſſance, que dans mes derniers momens. Ordonnez que l'on nous laiſſe ſeules. Il faut que je profite des inſtans qui me reſtent. Adelaïde fit ſigne aux Eſclaves & aux Médecins qui ſe trouvoient dans la Chambre de ſe retirer. Le Dei n'avoit point ſuivi dans l'appartement de ſa Fille les deux infortunés Epoux. Ainſi Elvire eut la liberté d'expliquer ſes ſentimens. Approchez-vous de moi, dit-elle à Dom Sanchez qui verſoit un torrent de larmes. Donnez-moi cette main qui m'eſt ſi chère, & promettez-moi que vous m'accorderez la dernière grace que je vous demande. Je l'exige de vous; & je mourrai le déſeſpoir dans le cœur, ſi vous me la refuſez.

ſez. Jurez-moi par votre amour, par le ſouvenir que vous aurez de moi, que vous exécuterez mes dernières volontés. La douleur empêchant Dom Sanchez de retrouver l'uſage de la parole, vous ne répondez point, lui dit Elvire? Hé quoi, après m'avoir aimé auſſi tendrement pendant toute ma vie, vous vous démentez lorſque je vais mourir? Ces mots augmentèrent l'accablement de Dom Sanchez. Il fit un effort pour parler, & ne put pouſſer que des ſanglots. Je vois, dit Elvire, que votre cœur m'accorde ce dont votre douleur ne permet pas que votre bouche m'aſſure. Voici ce que j'exige, & ce que vous me jurez d'exécuter. Je vous défends, après ma mort, de vous livrer à une triſteſſe immodérée. Plaignez-moi, pleurez-moi. Je mourrois avec regret, ſi je croyois que vous ne le fiſſiez point. Mais modérez votre douleur; & lorſqu'elle ſera un peu appaiſée, vous épouſerez Adelaïde. Vous le devez, pour finir les maux que vous lui avez cauſé, & pour réparer le manque de confiance que j'ai eu pour elle. Adelaïde, vous voyez que Dom Sanchez ne ſauroit vous épouſer ſans vous faire Chrétienne. Vous y étiez déjà réſolue. Cela

ne vous arrêtera point. Il m'eſt doux en mourant, que la dernière de mes actions ſoit de rendre Chrétienne une Perſonne qui en avoit déjà toutes les vertus. Donnez-moi votre main. Je ſens que je meurs, & je n'ai que le tems de la mettre dans celle de Dom Sanchez. Ce fut là en effet la dernière choſe que fit Elvire. Elle tomba dans un évanouïſſement dont elle ne revint plus,

La douleur de Dom Sanchez fut inexprimable. Cependant la promeſſe qu'il avoit faite à Elvire, & les charmes d'Adelaïde le conſolèrent dans la ſuite. il reſta encore près d'un an à Tunis, flattant toujours le Dei qu'il ſe feroit Mahometan. Mais ayant pris toutes les précautions néceſſaires pour n'être plus arrêté, il partit avec Adelaïde, qu'il épouſa en arrivant en Eſpagne, & qu'il aima toujours tendrement. Le Dei fut ſi affligé de la fuite de ſa Fille, qu'il mourut bien-tôt après.

Fin de la Nouvelle.

TAYLOR INST. OXFORD

RE-

REFLEXIONS

Diverſes ſur les douceurs de la Société.

Par Monſieur le Marquis d'Arg. **.

§. I.

Du choix de la Société.

ON peut établir comme un principe certain, que c'eſt des douceurs de la Société que dépendent celles de la vie. Un Homme deſtiné à vivre avec des Perſonnes d'un caractère dur, incommode, vitieux, eſt cent fois plus malheureux, que s'il étoit dans la ſolitude la plus affreuſe. Du moins pourroit-il dans cette ſolitude jouïr de la ſatisfaction de n'être pas expoſé à des maux, qu'il ne ſauroit ni éviter, ni prevenir, dès qu'il n'eſt point aſſez heureux pour être lié avec des Gens véritablement aimables.

UN Galant-Homme d'un caractère doux & ſociable, qui vit dans une Société diſgracieuſe, peut être comparé à un Européen poli & civiliſé, qui ſe trou-

ve

ve exilé dans un Pays barbare. Je ſuis fermement perſuadé, qu'il y a pluſieurs Perſonnes, qui au milieu des plus grandes Villes de l'Europe, ſont auſſi malheureuſes, que l'étoit Ovide chez les Pannoniens. Elles trouvent dans les Gens qu'elles fréquentent plus de dureté, plus d'impoliteſſe, plus de férocité, que le Poëte Latin n'en rencontra chez les Peuples Barbares où il finit ſes jours.

Il eſt impoſſible, lors que nous fréquentons journellement une Société qui nous déplait, que nous ne perdions notre enjoûment, & notre bonne humeur. Il n'eſt point de tempéremment, quelque gai qu'il ſoit, qui puiſſe tenir contre une contrainte perpétuelle. A la fin, la vivacité fait place à l'ennui, & l'ennui ſe change en mélancolie. Il arrive même aſſez ſouvent que l'eſprit s'aigrit, & diminuë la bonté des ſentimens. Les mouvemens du cœur dépendent ordinairement de la ſituation où ſe trouve l'eſprit. Le même Homme qui dans un état heureux & tranquille ſe ſeroit porté avec empreſſement à une action louable, la néglige dans un état rempli de troubles & d'inquiétudes.

QUELQUES chagrins que l'on ait, quel-

quelque mauvaiſe fortune que l'on eſſuye, on trouve contre tous ces accidens un ſecours certain dans la douceur d'une aimable Société. Les inquiétudes ſe diſſipent par les conſeils donnés avec amitié; les douleurs s'affoibliſſent par les conſolations ſenſées; les craintes s'évanouïſſent par l'appui qu'on nous promet; & le deſeſpoir ceſſe par les eſpérances dont on nous flatte. Ces avantages ſont les ſuites de la bonne Société. Elle nous donne des avis ſalutaires, qui nous empêchent de nous livrer à l'orgueil, à la jalouſie, à la colère; & ces avis ſont d'autant plus d'effet, qu'ils partent toujours du cœur, & jamais de l'envie de dominer & de gouverner. Rien n'eſt plus inutile que des conſeils qui paroiſſent des ordres, ou des reproches. L'amour-propre ſe revolte contre eux. On n'en doit pas cependant eſpérer d'autres de certaines Gens, qui ne prennent part à nos affaires, que pour avoir le plaiſir de condamner notre conduite, ou de preſcrire ce qu'il leur plait que nous exécutions.

LES biens que nous produit la bonne Société ſont ſi conſidérables, les maux auxquels nous expoſe la mauvaiſe ſont ſi cui-

cuiſants, qu'un Homme ſenſé doit employer tous ſes ſoins à ſe procurer le commerce des Perſonnes aimables qu'il eſt à portée de pouvoir fréquenter. Par la mauvaiſe Société, je n'entends point celle de Gens capables d'une mauvaiſe action. Quel eſt l'Homme né avec des ſentimens, qui ne ſache ce que ſon devoir exige ſur ce point? Je veux parler de ces Sociétés dures, dans leſquelles on ne rencontre point cette aménité, cette politeſſe, cet enjoûment, cette cordialité, cette honête liberté, enfin ces douceurs qui font le bonheur de la vie, & ſans leſquelles l'Ame ne goute point une certaine tranquilité qui fait l'eſſence de la véritable volupté.

POUR connoître tout le prix d'une Société aimable, il faut l'avoir fréquentée. Quand on a été aſſez heureux pour jouïr d'un pareil bonheur, il eſt impoſſible de pouvoir s'en paſſer. Dès qu'il nous eſt ravi, nous languiſſons, nous nous appercevons ſans ceſſe qu'il manque quelque choſe d'eſſentiel à notre ſatisfaction. Nous tâchons inutilement d'y ſupléer. Rien ne peut récompenſer du défaut de la bonne Société. C'eſt, après la vertu & le témoignage d'une bonne conſcience,

ſcience, le plus grand de tous les biens. Elle aſſaiſonne tous les plaiſirs; elle les fait valoir; elle les épure; elle en ôte ce qu'ils peuvent avoir de vitieux & de bruyant, ſans rien diminuer de leur vivacité. J'ôſerai dire une choſe, que ceux qui ont gouté de la bonne & de la mauvaiſe Société ne trouveront pas extraordinaire. Un Homme aimable ne vit, qu'autant qu'il vit dans une bonne Société. Par-tout ailleurs il eſt dans un état de langueur & d'ennui, qui tient de la léthargie.

IL faut diſtinguer la bonne Compagnie de la bonne Société. On peut avoir fréquenté pendant trente ans très bonne Compagnie, & n'avoir jamais gouté les douceurs de la Société. Un Homme ſort tous les jours de chez lui, pour aller paſſer une grande partie de la journée dans une Aſſemblée compoſée de trente Femmes & de cinquante Hommes. Il voit ſes Gens, & il en eſt vû. Il les ſaluë, ils lui font la reverence à ſon tour. Il jouë pendant trois ou quatre heures avec quelques uns d'eux. La partie finie, il retourne chez lui, ou bien il ſouppe avec trente Perſonnes. Cet Hom-

me fréquente bonne Compagnie ; mais il n'a aucune idée de la bonne Société. Celui au contraire qui vit journellement avec trois ou quatre Femmes ſpirituelles, avec quatre ou cinq Hommes aimables, qui fuit la cohue, qui ſe contente du commerce de peu de Perſonnes, qui ne ſe répand que parmi elles ; celui-là connoît ce que c'eſt que la bonne Société.

§. II.

De l'Utilité de la bonne Société.

J'AI déjà parlé de quelques avantages de la bonne Société. J'ai fait ſentir qu'elle formoit le cœur & nouriſſoit les ſentimens. Je ferai actuellement quelques réfléxions ſur les biens que l'eſprit peut en retirer.

RIEN n'élève plus notre Ame, que l'uſage de s'appliquer à des choſes utiles. On peut s'amuſer agréablement, & cependant utilement. La bonne Société fournit des plaiſirs, des amuſemens, des jeux ſpirituels : elle a une converſation engageante, inſtructive ; & l'on profite ſouvent beaucoup plus dans le commerce

ce de quelques Amis aimables, que dans la ſolitude ennuyeuſe d'un Cabinet.

Un des principaux avantages de la bonne Société, c'eſt celui d'empêcher que l'eſprit ne s'accoutume aux ſotiſes & aux impertinences qui ſont les ſujets des entretiens ordinaires. Que de puérilités, que de fadeurs ne dit-on pas tous les jours dans les Cercles & dans les Aſſemblées? Que de réfléxions ridicules ſur le Gouvernement & ſur les intérêts des Princes n'y fait-on point? Combien de ſentimens romaneſques n'y étale-t-on pas? C'eſt encore bien pis, lorſqu'une Femme & un Petit-Maitre font le recit de leurs vapeurs, de leur migraine, & de leurs inſomnies.

Qui peut ſe promettre d'éviter dans une Société, qui n'eſt point choiſie, la rencontre de certaines Gens, qu'on diroit être faits exprès pour mettre le bon ſens à la gêne & à la torture? Ils ne diſcontinuent point de parler, & ne diſent que des ſotiſes qu'ils débitent avec emphaze. Si quelqu'un s'aviſe de vouloir faire uſage de la raiſon, ils lui impoſent ſilence, l'interrompent, ne lui donnent pas le tems de parler. Par la

fréquentation de pareilles Gens, il faut tôt ou tard que le plus beau génie s'aviliſe, ſe gâte, & perde beaucoup de ſa douceur & de ſa juſteſſe. Le caractère des Gens que nous fréquentons influë pour la ſuite du tems ſur le nôtre. Nous gagnons donc autant dans la bonne Société, que nous perdons dans la mauvaiſe. Nous prenons la douceur, la politeſſe d'une Homme aimable, tout comme nous imitons les emportemens, les brutalités d'un Homme ruſtre & impoli. L'eſprit ſe familiariſe avec les impreſſions dont il eſt affecté ordinairement. Ce qui d'abord lui paroiſſoit difficile, lui ſemble dans la ſuite naturel; & ce qu'il regardoit comme un mal, lui devient une action indiférente, & quelquefois louable. C'eſt aux bons & aux mauvais exemples que l'on doit attribuer les vertus & les crimes de la plus-part des Hommes. Conſultons, examinons le fond de notre cœur, nous verrons que le caractère des Gens que nous avons frequenté a toujours beaucoup influé ſur notre conduite.

§. III.

§. III.

Des Caractères oppoſés à la bonne Société.

QUOIQUE tous les caractères vitieux ſoient contraires à la Société, il en eſt pourtant quelques uns, qui le ſont plus les uns que les autres. Je dirai ici un mot de ceux qui me paroiſſent les plus incompatibles avec cette douceur & cette aménité qui font l'ame de la bonne Société.

IL y a des Gens d'un caractère fier, hautain, qui ont de l'eſprit, & qui ne l'employent qu'à ſe louer eux-mêmes, & à rabaiſſer le mérite des autres. Ils ne ſauroient ſouffrir qu'on approuve quelqu'un : les louanges qu'on lui donne, leur paroiſſent un vol qu'on leur fait. Ils voudroient qu'on ne fut occupé que d'eux, qu'on ne parlât que de leurs talens, qu'on ne fit mention que de leurs actions, qu'on ne lut que leurs Ouvrages. Ces Gens ſont inſuportables dans la Société. Ils le ſont même aux Perſonnes les plus modeſtes. L'Homme qui a le moins de vanité s'ennuye à la fin d'être toujours obligé de louer un Fat qui

paye par le mépris les éloges perpétuels qu'il exige.

JE ne trouve rien d'auſſi déplacé, que de parler de ſes richeſſes, de ſes revenus, de ſes ameublemens devant des Perſonnes qui ſont mal partagées des biens de la Fortune. C'eſt leur rappeller mal-à-propos leur état malheureux. C'eſt leur rendre la Société déſagréable. La ſolitude leur épargne du moins cette eſpèce de reproche d'un mal qu'ils n'ont pas mérité, & auquel ils ne peuvent remédier.

ON rencontre ſouvent dans le Monde des Gens dont la fureur eſt de décider de tout. Ils ont au certain jargon, qu'ils ſe ſont formé, qui leur eſt propre. Ils parlent du mérite de Virgile dans les mêmes termes qu'ils parlent de celui de Tive-Live. Ils ignorent que l'un eſt un Poëte, & l'autre un Hiſtorien. Mais ils ſavent que quelques Perſonnes, au gout des quelles ils ſe rapportent, diſent que ces Auteurs ſont excellens. Ils prononcent avec emphaze: *qu'ils ſont divins, qu'ils ne peuvent être égales.* Si l'on entre dans la diſcuſſion des legers défauts qui peuvent être dans ces Ecrivains; comme ils les ignorent, ils ne font aucun cas de

ce

ce que l'on peut dire de ſenſé à ce ſujet. Ils répètent toujours : *ces Auteurs ſont divins : ce ſont les plus grands Génies que la Nature ait produit. Ceux qui cherchent à les critiquer n'en approchent point.* On eſt heureux s'ils ſe contentent d'une prémière apoſtrophe, & s'ils ne s'emportent point juſqu'à dire des injures, pour ſoutenir qu'il n'y a point de défaut dans un Livre qu'ils n'ont point lû, & qu'ils ne liront jamais.

IL eſt une autre ſorte de Gens, qui décident avec plus de connoiſſance, mais avec autant de préſomption. Ils croyent être les Directeurs du goût, les Juges ſouverains de tout ce qui a quelque raport à l'eſprit. Ils ſe perſuadent d'exceller, non ſeulement dans les Sciences ; mais ils penſent poſſeder tous les Arts, quoi qu'ils ne les ayent jamais appris, & qu'ils n'en ayent qu'une foible teinture. Ces Gens s'érigent eux-mêmes en Dictateurs perpétuels de la République des Lettres. Ils n'ont jamais rien écrit, & ils ſe regardent comme de grands Auteurs. Ils parlent Grec, & ne ſavent pas le lire. Ils ſont Géomètres, & n'entendent pas les Elémens d'Euclide. Rouſſeau

les a parfaitement dépeint dans cette Epigramme charmante.

Chriſologue toujours opine :
C'eſt le vrai Grec de Juvenal.
Tout Ouvrage, toute Doctrine
Reſſortit à ſon tribunal.
Faut-il diſputer de Phiſique ?
Chriſologue eſt Phiſicien.
Voulez-vous parler de Muſique ?
Chriſologue eſt Muſicien.
Que n'eſt-il point ? Docte Critique,
Grand Poëte, bon Scholaſtique,
Aſtronome, Grammairien.
Eſt-ce tout ? Il eſt Politique,
Juriſconſulte, Hiſtorien,
Platoniſte, Cartéſien,
Sophiſte, Rheteur, Empirique ;
Chriſologue eſt tout, & n'eſt rien.

DE tous les caractères, le plus inſuportable dans la Société, c'eſt celui de ces Perſonnes aigres, qui n'ont jamais rien de gratieux à vous dire ; qui ne vous parlent, que pour vous piquer ; dont les complimens ont même quelque choſe de deſagréable & de fâcheux. La Bruyere a fait de ſages réfléxions ſur ces

ces Gens, qu'on doit regarder comme la peſte de la Société Civile. „ Parler & „ offenſer, dit-il, pour certaines Gens, „ eſt préciſément la même choſe. Ils „ ſont piquants; leur ſtile eſt mêlé de „ fiel & d'abſinthe; la raillerie, l'injure, l'inſulte leur découlent des lèvres „ comme leur ſalive. Il leur ſeroit „ utile d'être nés muets ou ſtupides. „ Ce qu'ils ont de vivacité & d'eſprit „ leur nuit d'avantage, que ne fait à „ quelques autres leur ſotiſe. Ils ne „ ſe contentent pas toujours de repliquer „ avec aigreur, ils attaquent ſouvent „ avec inſolence; ils frappent ſur tout „ ce qui ſe trouve ſous leur langue, „ ſur les préſens, ſur les abſens, ils „ heurtent de front & de côté, comme „ des Beliers. Demande-t-on à des Beliers qu'ils n'ayent pas de cornes? De „ même n'eſpère-t-on pas reformer par „ cette peinture des caractères ſi durs, „ ſi farouches, ſi indociles. Ce que „ l'on peut faire de mieux, d'auſſi loin „ qu'on les découvre, eſt de les fuir de „ toute ſa force, & ſans regarder derrière ſoi ".

LE mauvais cœur n'eſt point compatible avec la bonne Société. L'eſprit ne

goûte jamais de véritables douceurs, & ne prend ſon eſſort qu'à regret, lorſqu'il craint le caractère de ceux devant leſquels il doit ſe montrer. Mettez dans une Compagnie de quatre ou cinq Perſonnes aimables & enjouées un Homme dont le mauvais cœur ſoit connu; la contrainte ſuccède à la gayeté, le ſerieux à la joye. Chacun craint la langue empoiſonnée d'une Homme qui cherche à nuire à la réputation des honêtes Gens, qui n'employe le génie qu'il a, qu'à dénigrer la vertu, & qu'à donner, s'il lui eſt poſſible, un ridicule à la probité & au vrai mérite. Il eſt impoſſible que dans les bonnes Sociétés, même dans celles dont le génie n'eſt point porté à la plaiſanterie, il ne ſe paſſe bien de petites choſes, auxquelles un mauvais eſprit peut donner aiſément un tour malin. Il eſt telle badinerie, je dirai plus, telle poliſſonnerie aimable & plaiſante quand elle reſte entre quatre ou cinq Perſonnes, qui paroit ſous un autre point de vuë, lorſqu'elle eſt connuë du Public.

Si la malignité gêne & détruit bientôt la bonne Société, la mauvaiſe plaiſanterie ne lui eſt guères moins contraire.

re. L'incommodité d'eſſuyer ſans ceſſe de mauvais quolibets, d'entendre répéter à chaque inſtant un diſcours qui fait de la peine, de voir tourner en ridicule les choſes les plus ſenſées, eſt trop forte pour qu'un galant Homme veuille l'eſſuyer pendant long-tems. Il appréhende avec raiſon un mauvais plaiſant, comme un fin gourmet craint un vin fade qui ſoulève le cœur, & laiſſe un mauvais goût au palais.

JE ne ſais lequel des deux eſt le plus condamnable, de plaiſanter ſans ceſſe, & mal à propos, ou de ne point entendre la plaiſanterie, lorſqu'elle eſt polie, & qu'elle n'eſt point faite dans le deſſein de nous piquer. Les Sots s'offenſent aiſément des plaiſanteries les plus legères. Ils ſe figurent toujours qu'on veut les rendre ridicules. Cette penſée eſt une ſuite de leur peu de mérite. Ils ſentent, malgré leur amour-propre, qu'ils ſont faits pour être blâmés plutôt que pour être loués, & donnent une interpretation maligne aux choſes les plus innocentes. Un Homme ſage ne doit plaiſanter que des Gens qui ont aſſez d'eſprit pour diſtinguer la bonne & honête

nête plaiſanterie, de la mauvaiſe & de la maligne.

ON eſt ſouvent obligé d'eſſuyer la pétulance de certaines Gens, dont l'eſprit & le corps ſont dans une perpétuelle agitation. Ils parlent, ſans ſavoir ce qu'ils diſent: ils ont un ton de voix perçant. On diroit, à la façon dont ils crient, qu'ils craignent qu'on ne faſſe pas aſſez d'attention aux ſotiſes qu'ils débitent pendant tout le cours de la journée. Ils danſent, ils chantent, ils ſiflent, ils parlent dans le même inſtant. Ils reſſemblent à des Perſonnes piquées par la Tarentule. Ils ſont cependant bien moins incommodes que ces Médiſans, qui n'ouvrent la bouche que pour déchirer tous ceux dont le nom malheureuſement ſe préſente à leur imagination; il n'eſt pas beſoin, pour exercer leur langue empoiſonnée, qu'ils connoiſſent perſonnellement ceux dont ils parlent; il leur ſuffit de ſavoir qu'ils exiſtent; ils leur donnent tous les défauts que la malignité de leur cœur leur ſuppoſe. D'ailleurs ils veulent qu'on diſe qu'ils ont de l'eſprit; & s'ils ne médiſoient point, on les verroit bientôt con-

contraints de garder le ſilence. Il ſeroit cependant heureux pour eux qu'on pût leur perſuader une vérité, dont tous les Gens de génie ſont convaincus, c'eſt qu'il faut très peu d'eſprit pour plaire en médiſant, & qu'il en faut beaucoup pour amuſer en louant. Pour quiconque ſe connoit en génie, un Médiſant de profeſſion eſt un Homme d'un eſprit médiocre.

§. IV.

Ce n'eſt point avec les Grands qu'on jouït des douceurs de la Société.

LE reſpect n'eſt preſque jamais ſans la contrainte, & la joye fuit la gêne. On trouve rarement dans les Sociétés des Grands les douceurs qu'on rencontre dans celles des Particuliers. Les Princes ſe figurent que les autres Hommes ſont faits pour eux. Ils veulent que ceux avec leſquels ils vivent leur tiennent compte de ne pas leur faire ſentir tout le poids de leur autorité, toute la grandeur de leur naiſſance, tout le pouvoir de leur crédit. Ils penſent qu'on leur doit être fort obligé de ce qu'ils

qu'ils ne ſont point auſſi incommodes dans la Société qu'ils pouroient l'être. Ils ſe croyent totalement diſpenſés d'avoir les attentions aimables, les politeſſes prévenantes, les ſoins empreſſés & flateurs, qu'on trouve chez les Particuliers qui veulent plaire à ceux avec qui ils vivent.

Les Grands ſont uniquement occupés de vaſtes projets, d'entrepriſes difficiles, qui ne leur laiſſent pas le loiſir d'entrer dans le détail des beſoins des autres. Ils ſont beaucoup plus occupés des moyens d'obtenir quelques grandes charges, que des expédiens qui pouroient faire ceſſer les maux de ceux dont ils ſe diſent les Amis & les Protecteurs. Ils préfèrent la gloire de faire abbatre une forêt, de bâtir un Palais, à celle de rendre un cœur content.

Non ſeulement les Grands, mais encore tous les Courtiſans, ſont peu propres à former une Société gratieuſe. Ils ſont trop diſſipés, trop pleins de leurs projets ambitieux, trop accoutumés à faire de leur avancement leur unique occupation, pour avoir le loiſir d'entrer dans les détails qu'exige la Société. Ordinairement pour un Grand, & pour un Cour-

Courtiſan, un Homme malheureux, eſt un Homme qui doit ſouffrir ; pour un Particulier, c'eſt un Homme qu'on doit ſoulager.

LA vanité des Grands eſt directement oppoſée à la bonne Société. Ils penſent être ſeuls parfaits. Ils ſe perſuadent que l'eſprit & le génie ſont des apanages de leur naiſſance. A peine accordent-ils au commun des Hommes quelques foibles talens. Un peu de réfléxions les guériroit de leur erreur. Les Corneilles & les Racines, les Deſcartes & les Gaſſendi, les Montagnes & les Bayles, les Lebrun & les Sueurs, les Pujets & les Girardons, les Lully & les Campras n'étoient ni Princes ni Ducs. Ce que nous avons de meilleur pour l'eſprit, pour le cœur, pour les yeux, & pour les oreilles, n'eſt point ſorti du ſein de la grandeur. Quant à ce qui regarde le goût, je ne voudrois pas aſſurer que quelque Grand dans les excès de la débauche n'eut fait un ragoût à l'ombre, ou un ſalmi au vin de Champagne plus piquant, plus échaufant, plus capable d'abréger la vie, que tous les plats aſſaiſonnés par les plus habiles Cuiſiniers.

CE qu'on nomme communément Sociétés de plaiſir chez les Grands, doit être appellé partie de débauches. On y boit avec excès; on n'y garde aucune modération, ni dans les diſcours, ni dans les actions. Eſt-ce là de quoi contenter l'eſprit & le cœur? Le premier ſe gâte, le ſecond ſe perd. L'Homme du monde le plus aimable change bientôt de caractère & d'humeur au milieu d'une Société auſſi dangereuſe pour les mœurs.

IL n'eſt aucune règle qui n'ait ſon exception. Il eſt chez les Grands quelques Gens qui s'élevant au deſſus des préjugés de leur état, connoiſſent que les biens que la Fortune leur a prodigués ſont infiniment au deſſous de ceux que peut leur procurer une Société douce. Ils la cherchent chez quelques Particuliers qu'ils rapprochent d'eux autant qu'il leur eſt poſſible. Ils ſentent que moins il reſtera de diſtance entre eux, & les Perſonnes dont ils veulent faire leurs Amis, plus ils gouteront de plaiſirs dans leur commerce. Ils préviennent tous les inconveniens que le reſpect, la timidité, la crainte, pouroient cauſer, & donnent à l'amitié ce que les Grands, moins ſenſés qu'eux, donnent à une vanité

té mal placée, & à une oſtentation dont ils ſont les prémières victimes. La gravité & l'air de grandeur cauſent autant de ſoin à ceux qui veulent les faire entrer dans toutes leurs manières, que de peine aux autres qui ſont obligés de les eſſuyer.

J'AI remarqué dans l'Hiſtoire que le petit nombre des Princes qu'elle nous propoſe pour des modelles de probité & de vertu, a été ſenſible aux douceurs de la Société. Veſpaſien, Titus, Marc-Aurelle, Trajan vécurent en ſimples Particuliers avec leurs Amis. Ils oublièrent pour eux qu'ils étoient Empereurs; & s'ils s'en reſſouvinrent quelques-fois, ce ne fut que lorſqu'il fallut leur faire du bien. Le grand Prince de Condé, & quelques Héros modernes ont imité les Anciens que je viens de citer. Nous voyons aujourd'hui un des plus grands Souverains de l'Europe être ſenſible aux douceurs de la Société, & en connoître tout le prix. Il gagne des Batailles; il ſoumet des Provinces conſidérables; il fortifie les frontières de ſes Etats; il fait conſtruire des Bâtimens ſuperbes; il fonde des Académies; il protège les Arts; il voit, il règle, il conduit tout par lui-

même ; & ces occupations, quelques grandes qu'elles ſoient, ne lui font pas renoncer au plaiſir d'une converſation ſpirituelle, dans la quelle il répand ſans fierté & ſans oſtentation les graces du beau génie & de l'eſprit brillant qu'il a reçu du Ciel. Il ſeroit heureux pour les Grands, que l'exemple du Vainqueur de la Siléſie put les inſtruire.

§. V.

Des Caractères propres à la Société.

LA douceur & la complaiſance ſont les qualités les plus eſſentielles aux caractères propres à la Société. A ces deux prémières qualités, j'en ajoute une troiſième, c'eſt l'égalité d'humeur, ſans la quelle le meilleur caractère ne laiſſe pas d'être défectueux. Il eſt fâcheux pour ceux avec qui nous vivons, & qui partagent nos chagrins, que nous faſſions retomber ſur eux une partie de l'inquiétude que nous reſſentons. Nous devons leur tenir compte de la part qu'ils prennent à ce qui nous regarde, & ne point faire rejaillir ſur eux des embarras qu'ils n'eſſuiroient pas, ſi nous leur étions indiffé-

différens. Il faut prendre garde que notre amitié ne ſoit à charge à nos Amis, & qu'on ne ſoit plus heureux de ne pas nous connoitre que d'être lié avec nous. Un Auteur moderne nous a donné à ce ſujet un excellent conſeil.

Surmontez les chagrins où l'eſprit s'abandonne,
Et ne les faites point rejaillir ſur perſonne.

CE ſeroit détruire une des plus grandes utilités de la bonne Société, que de prétendre qu'on ne peut point dire ſon ſentiment, & être d'une opinion contraire à celle des autres. Mais il faut la ſoutenir ſans aigreur, ſans emportement. Il y a de la ſageſſe, & même du génie à ſavoir céder à propos. Quand on voit qu'un Homme, avec qui l'on vit tous les jours, s'échauffe, qu'il veut ſoutenir une choſe qu'il a avancée légèrement, pourquoi s'attacher à lui faire ſentir la faute qu'il ſe force de cacher? C'eſt vouloir déplaire à ſon Ami pour un ſujet frivole. C'eſt même être impoli, & manquer aux bienſéances.

UN Homme qui a de l'eſprit, n'a pas

beſoin pour le montrer de faire ſentir la ſupériorité qu'il a ſur les autres. Loin de chercher à s'élever au-deſſus d'eux, il doit les raprocher de lui autant qu'il eſt poſſible, les mettre à leur aiſe, ſi j'ôſe me ſervir de cette expreſſion. C'eſt avoir un grand génie, que de faire briller ceux ſur leſquels on a un avantage conſidérable. Ce ſecret eſt ſû de peu de Gens, & n'eſt guères mis en pratique, que par les Perſonnes en qui l'eſprit ſe trouve joint au bon ſens.

Il faut eſſuyer dans la Société des petites gênes, dont on eſt bien recompenſé. Il y a des attentions, il y a des bienſéances, il y a des prévoyances dont la familiarité ne diſpenſe point. Ce ſeroit produire dans la Société une licence qui dégenereroit en groſſiéreté & en ruſticité, ſi l'on s'affranchiſſoit de ces bienſéances néceſſaires.

§. VI.

Les Femmes influent beaucoup ſur la bonne ou la mauvaiſe Société.

LES Femmes ont fait de tout tems le principal ornement de la Société. Elles y répandent un agrément, qu'elles ſeules

ſeules ſont capables de lui donner. Les Perſonnes qui connoiſſent parfaitement le cœur humain conviennent de cette vérite. *Une belle Femme*, dit un excellent Auteur moderne, *qui a les qualités d'un honête Homme, eſt ce qu'il y a au Monde d'un commerce plus délicieux: l'on trouve en elle le mérite des deux Sexes.*

JE ne veux point faire ici l'éloge des Femmes; mais je ne puis m'empêcher de dire, qu'on ne ſauroit nier qu'on retrouve dans quelques-unes autant de génie, autant de prudence, & autant de ſageſſe, que dans les Hommes qui paſſent pour avoir beaucoup d'eſprit & de bon ſens. Ce ſont ces Femmes qui ſont faites pour la Société, & ſans leſquelles on ne peut en gouter toutes les douceurs.

L'AME n'a point de Sexe: elle ſe porte au bien ou au mal indépendemment de la configuration du Vaſe qui la contient. Les Femmes ſont ſujettes aux mêmes défauts que les Hommes: elles ont les mêmes vertus. Il eſt des Femmes médiſantes, fourbes, jalouſes, cruelles, vindicatives, débauchées, ignorantes. Il eſt des Hommes médiſans, fourbes, jaloux, cruels, vindicatifs, débauchés, ignorants.

ON doit donc chercher dans les Femmes les mêmes qualités qu'on exige dans les Hommes avec leſquels on ſouhaite de vivre. Il n'eſt pas plus commun de rencontrer un Homme doux, poli, affable, ſerviable, vertueux, qu'il l'eſt de trouver une Femme douce, polie, affable ſerviable, vertueuſe.

PLUSIEURS Anciens ont fort loué une réponſe de Sophocle touchant le commerce des Femmes. J'avoûrai hardiment qu'elle me paroît peu digne de l'approbation qu'elle a reçuë. Quelqu'un demandoit à ce fameux Poëte, s'il ne fréquentoit plus les Femmes. *A Dieu ne plaiſe*, répondit-il, *il y a long-tems que j'ai ſecoué ce joug-là, comme celui d'un Maitre barbare & furieux.* Je fais deux réfléxions très naturelles ſur cette réponſe. La prémière, c'eſt que Sophocle devoit avoir vécu avec des Femmes d'un caractère peu ſociable, puiſqu'il les compare à des Maitres barbares & furieux. La ſeconde, c'eſt qu'il eſt faux que le commerce des Femmes aimables ſoit un joug. C'eſt au contraire un moyen pour ſuporter la peſanteur de celui ſous lequel on pouroit être ſommis, la bonne Société fourniſſant à l'eſprit des reſſources

&

& des conſolations contre les peines qu'on reſſent. Quel eſt l'Homme d'eſprit qui n'oublie pas ſes chagrins dans la converſation d'une Femme ſpirituelle, & qui cherche à plaire? Il n'eſt point néceſſaire que l'amour ſoit le ſujet de cette converſation. Il ſuffit que ce qu'on appelle enjoûment, badinerie ingénieuſe, agaceries polies & fines en ſoient le fondement.

LES Femmes aimables ont une douceur dans l'eſprit à laquelle des Hommes ne peuvent jamais atteindre. Il reſte toujours à ces derniers quelque choſe de moins complaiſant, de moins gracieux, je dirois volontiers de moins tendre, & de moins engageant qu'aux prémières.

IL faut quelques-fois de la fermeté & de la grandeur d'ame dans la Société. Ces qualités deviennent néceſſaires pour le ſoutien ou pour l'augmentation de la fortune des Gens avec leſquels on vit dans une étroite union. On trouve dans ces cas autant de reſſources chez certaines Femmes, que chez les Hommes. Elles ſe portent avec ardeur à tout ce qui peut être utile à leurs Amis, & les

ſervent ſouvent beaucoup mieux, que ne pouroient le faire des Hommes bien intentionnés.

ON ne peut nier que les Femmes n'aiment la véritable gloire. L'Hiſtoire eſt remplie des belles actions qu'elles ont faites. Les Carthaginoiſes & les Romaines ſe ſont ſignalées par leur zèle dans tous les malheurs de leur République. Il ne manque à nos Femmes modernes que les mêmes occaſions qu'ont eu les anciennes. Notre Siècle n'eſt point au deſſous de ceux qui l'ont précedé. Peut-être même connoiſſons-nous mieux aujourd'hui la véritable grandeur, qu'on ne la connoiſſoit autrefois. On a pris ſouvent chez les Anciens la cruauté pour la fermeté, la dureté pour la juſtice, la férocité pour la véritable valeur, & la ruſticité pour la ſimplicité.

§. VII.

De la néceſſité de la Société.

NOUS ſommes nés pour vivre dans le Monde. La ſolitude eſt un état qui ne nous eſt point naturel. Les Hommes

mes ne ſauroient ſe paſſer les uns des autres. Ils ſont obligés d'avoir recours à la Société pour prévenir une certaine inquiétude qui vient du vuide qu'ils ſentent en eux, & qu'ils ne peuvent remplir eux-mêmes. Les Myſantropes, qui ſemblent déteſter le commerce des Hommes, ne peuvent s'empêcher de chercher quelqu'un avec lequel ils puiſſent épancher leur bîle & exhaler leur venin. C'eſt là une preuve convaincante qu'il n'eſt rien que la Nature-Humaine puiſſe moins ſuporter que la privation de toute Société. Elle eſt comme les plantes qui ne peuvent ſe paſſer d'appui, & elle n'en trouve que dans cette même Société.

TOUTES les choſes que nous pouvons ſouhaiter dans la vie ont chacune leur uſage ; mais elles n'en ont qu'un. Les richeſſes fourniſſent aux dépenſes ; les charges, le crédit, les honeurs nous font reſpecter ; les Ouvrages d'eſprit nous attirent des louanges ; les délices nous donnent du plaiſir ; la ſanté nous garantit de la douleur ; mais la Société eſt bonne à tout. Elle ſe fait ſentir en quelque état, en quelque lieu que

nous ſoyons; elle ſert à notre bonheur; quelle que ſoit notre ſituation, jamais elle ne ſauroit nous être importune.

LA Nature a gravé elle-même l'amour de la Société dans le cœur des Hommes. Elle leur a donné cet amour comme un lien qui, en les uniſſant les uns avec les autres, les porte à s'entraider mutuellement. Ceux qui ſavent profiter ſagement des impreſſions de la Nature, ne ſe contentent point de cette Société générale qu'elle a formé entre les Hommes, & qui eſt d'une étenduë infinie. Ils en établiſſent une qui leur eſt particulière, & de laquelle ils retirent des avantages très conſidérables. Quelques Hypocondres ſe figurent qu'un Homme ſéparé du reſte des Mortels pouroit être véritablement heureux. Ils ſont la dupe de leur imagination chagrine. Eux-mêmes qui ſemblent fuïr le commerce du Monde mourroient bientôt de triſteſſe, s'ils étoient privés entièrement de la Société. Un des plus grands Génies de l'Antiquité fortifie par ſon autorité cette vérité. „ Suppoſons, dit Cicéron, un Homme „ tranſporté par quelque Dieu dans une „ ſolitude inacceſſible, où ce Dieu lui four-

„ fourniſſe en abondance tout ce que la
„ Nature peut déſirer ; mais ſans lui laiſ-
„ ſer nul moyen, ni nulle eſpérance de
„ voir jamais aucun autre Homme. Je
„ ſoutiens qu'il n'y a Perſonne qui puiſſe
„ ſupporter une telle vie, & qu'une af-
„ freuſe ſolitude ne rende inſenſible à
„ tous les plaiſirs dont il ſera environné.
„ Il n'y a donc rien de plus vrai, que ce
„ que Architas de Tarente avoit accou-
„ tumé de dire, comme nous l'avons ap-
„ pris de nos Pères, qui l'avoient appris
„ eux-mêmes des leurs, qu'un Homme
„ qui ſeroit monté au Ciel, d'où il pou-
„ roit contempler à ſon aiſe le ſpecta-
„ cle admirable de l'Univers & de la
„ Nature, & jouïr de tout l'éclat & de
„ toute la beauté des Corps Céleſtes, ſe-
„ roit auſſi peu touché de ce plaiſir-là,
„ s'il étoit ſeul, que ce même plaiſir lui
„ ſeroit doux, s'il avoit quelqu'un avec
„ lequel il put s'entretenir. "

ON dira peut-être que pluſieurs Chartreux & pluſieurs Moines de la Trape ſont parfaitement heureux & ſatisfaits, quoiqu'ils ayent renoncé à toute Société. Je réponds à cela que les Moines de la Trape ſont enſemble pendant toute la journée, travaillent à des Ouvrages communs,

muns, parlent à leurs Supérieurs. Les Chartreux ont une heure dans la journée, & un jour dans la ſemaine, où il leur eſt permis de parler & de commercer entre eux. Cette Société, quelque génante qu'elle ſoit, eſt toujours une Société. La Religion ſuplée à ce qui peut la rendre trop dure, & les conſolations douces & pieuſes que donnent ſouvent les Supérieurs récompenſent de la contrainte où l'on eſt obligé de vivre avec les autres. Malgré ces reſſources, lorſque le ſecours de la grace n'agit point efficacément, quelques-uns de ces Solitaires perdent le bon ſens. Un de nos meilleurs Poëtes à dit dans une de ſes ingénieuſes Fables:

La raiſon d'ordinaire
N'habite pas long-tems chez les Gens ſequeſtrés.
Il eſt bon de parler, & meilleur de ſe taire:
Mais touś deux ſont mauvais, alors qu'ils ſont outrés.

§. VIII.

Des moyens pour trouver une bonne Société.

IL eſt naturel qu'il ſoit plus aiſé de trouver une Société qui nous convienne

vienne dans les grandes Villes que dans les petites. Le grand nombre fournit facilement ce que l'on ne rencontre pas dans un beaucoup moins conſidérable. La bonne Société demandant une conformité d'humeur, il arrive quelquesfois que parmi quelques Perſonnes il n'en eſt aucune dont le caractère & la façon de penſer nous convienne parfaitement. Cependant on peut remédier à cet inconvénient, en tâchant de ſe conformer le plus qu'il eſt poſſible au génie des Gens qu'on veut fréquenter, & en ſupléant ſoi-même à ce qu'on apperçoit de défectueux en eux, ou à ce qu'on ſouhaiteroit de trouver. Tout le monde ne peut pas être auſſi ſavant que Mairan, auſſi ingénieux que Fontenelle, auſſi aimable que Crébillon le Fils. Il ſeroit malheureux pour un Homme d'eſprit de ne pouvoir ſe lier qu'avec des Perſonnes qui euſſent le mérite de celles que je viens de nommer. Il courroit riſque très ſouvent d'être privé de la Société. La complaiſance étant l'ame de la bonne Société, un Homme dont les talens ſont ſupérieurs à ceux des autres, ne doit employer ces mêmes talens, qu'à faire briller

ceux

ceux des honêtes Gens avec leſquels il veut vivre.

J'AI remarqué, dans toutes les Villes où j'ai été, un certain nombre de Gens aimables, quelquefois petit à la vérité, mais toujours aſſez conſidérable pour former une Société gracieuſe. On ſe figure en France, & ſur-tout à Paris, qu'on ne ſauroit vivre gracieuſement dans les Pays étrangers. C'eſt une erreur très grande. On vit à Turin, à Berlin, à la Haye, & dans pluſieurs autres endroits, avec beaucoup de liberté, beaucoup d'aiſance, & beaucoup de politeſſe. Il eſt peu de Villes en France, où il y ait des Femmes auſſi aimables, qu'à Berlin. Pluſieurs d'elles ont autant de vivacité & d'enjoûment, que nos Françoiſes, & plus de lecture.

LORSQU'ON s'eſt formé un caractère accommodant, on eſt aſſuré de trouver à former une Société gracieuſe, pourvû qu'on veuille ſe donner la peine d'étudier pendant quelque tems le génie des Gens avec leſquels on veut vivre. L'ingénieux Ovide eut le moyen d'adoucir les chagrins que lui cauſoit ſon exil, par la fréquentation de quelques Panno-

niens

niens qu'il polit lui-même, & qui lui rendirent pluſieurs ſervices. Ne ſeroit-il pas étonnant que nous ne puſſions pas trouver au milieu des Nations policées ce qu'il rencontra chez des Barbares?

JE finirai ces réfléxions par une remarque qui me paroît très utile. Bien des Gens ſe lient ſans réfléxion & ſans examen des Perſonnes qu'ils connoiſſent à peine. Ils ont enſuite ſujet de s'en plaindre, & déclament contre la Société. C'eſt contre eux que ces Gens doivent être fâchés. Ils auroient dû refléchir qu'il faut connoître, avant d'aimer; & qu'on ne doit former une étroite union, qu'avec les Perſonnes dont on connoît le caractère. La néceſſité d'être aſſuré de la probité & de la ſageſſe de ceux avec qui l'on veut vivre, eſt auſſi eſſentielle, que celle de jouïr d'une Société agréable, puiſque l'une de ces deux choſes ne va point ſans l'autre. La Fontaine a eu raiſon de dire

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant Ami:
Mieux vaudroit un ſage Ennemi.

FIN.

LET-

LETTRE
DE
MADEMOISELLE CO**.

VOS Réfléxions ſur la Société ſont le fruit de l'expérience que vous avez acquis dans le Monde. Elles ſont véritablement inſtructives, & tendent au but que devroient ſe propoſer tous ceux qui écrivent. On voit que vous avez voulu les rendre utiles. C'eſt employer l'eſprit à l'uſage pour lequel il a été créé, que de s'en ſervir pour rendre les Hommes bons, & pour exciter à la Vertu. C'eſt en même tems travailler à les rendre heureux; car il n'eſt de vrai bonheur, que dans la Vertu. C'eſt le ſeul véritable bien de la vie. Tous les autres ne ſont ordinairement que de pures chimères, qui, bien loin de rendre l'Homme heureux, lui cauſent mille inquiétudes. Un Homme ſenſé peut-il priſer les préſens de la Fortune autant que le font les Gens du Monde? On n'eſt redevable de ces preſens, qu'au hazard; & ſi le mérite y a quelque part, cette ſatisfaction n'éloigne

pas

pas les ſoins & les embarras, que ces prétendus biens entrainent avec eux. Plus on veut être heureux, & moins l'on y parvient, lorſque l'on prend une autre route que celle de la Vertu. L'ambition qui conduit à la grandeur, accable de mille remords: elle rend les victimes de cette même grandeur les Gens qu'elle y élève. Mais dans quelque rang que nous place la Vertu, elle nous fait jouïr d'un ſort heureux. Un Homme, privé de ces richeſſes & de ces plaiſirs, qu'on recherche avec tant d'avidité, eſt mille fois plus heureux par la ſimple probité, que celui qui ſe trouve dans l'abondance ſans elle. Les plaiſirs des Sens ne ſatisfont point entiérement l'Ame. Sans les douceurs de la Vertu, elle n'eſt jamais parfaitement contente; j'entens de cette Vertu aimable, amie des plaiſirs purs & innocens, auxquels un Homme peut s'abandonner ſans crainte. C'eſt cette Vertu qui fait l'ame, le lien, le ſoutien, la durée de toutes les Sociétés aimables, comme vous l'avez fort bien remarqué. Sans elle, on ne goute jamais une parfaite joye. En vain l'on cherche à s'étourdir au ſein des plaiſirs les plus bruyans; la Vérité ſe fait connoître; nous la ſen-

tons au fond du cœur. Nous avons beau l'éviter ; elle nous ſuit en tous lieux veillant ſans ceſſe à nos actions. Nous l'entendons ſouvent nous les reprocher même avant leur effet ; & quelque ſoin que nous prenions pour ne pas l'apercevoir, elle fait naître les remords, dès le moment que nous avons l'idée du crime. La Nature, ſage & prudente dans ſes loix, l'a attachée intimement à l'Humanité ; & le cœur de l'Homme, quelque vicieux qu'il ſoit, ne peut ſe refuſer à ſa clarté. La Conſcience peut être voilée ; mais elle ne peut être détruite. L'oppoſition qu'on apporte à ſes mouvemens, ne ſert ſouvent qu'à les rendre plus forts ; & qui veut être heureux & tranquile, doit être abſolument vertueux. Il me paroit eſſentiel d'établir cette vérité comme le fondement de la bonne Société ; & c'eſt ce qui a occaſionné ce que je viens de vous eſt dire. Je ſuis &c.

DISSERTATION,

Par Monſieur le Marquis d'Arg. **.

Sur le Feu, ſur le Son, ſur la Lumière, & ſur les Couleurs.

CHAPITRE PREMIER.

§. I.

S'il y a un Feu Elementaire.

MALGRE' les peines que ſe ſont données les Philoſophes anciens & modernes, pour connoître la nature des Feux que l'Auteur de l'Univers a placés à de grandes diſtances de la Terre, tout ce qu'ils ont pû découvrir ſe reduit à la diverſité & à la régularité des mouvemens ſenſibles & apparens de ces Feux. Nous n'avons donc aucune connoiſſance certaine de la conſtitution du Soleil & des Etoiles. Les Phiſiciens ont fait à ce ſujet pluſieurs Siſthèmes. Ils ſont tous également faux, puiſqu'il ſe trouve dans tous des difficultés inſurmontables.

L'OPINION, que le Soleil doit être un Globe de feu immenſe, qui nous envoye ſans ceſſe les rayons lumineux dont il eſt compoſé, eſt la plus ordinaire. Elle n'eſt pas moins fauſſe. Il eſt impoſſible que cet Aſtre ſoit un Globe de particules ignées, de feu élementaire. Une des principales propriétés du Feu, c'eſt celle de ſe répandre de tous côtés, lorſqu'il n'eſt pas retenu par quelque obſtacle. Si le Soleil étoit un Globe de feu élementaire, s'il n'étoit pas un Corps ſolide, un ſeul inſtant d'émanation ſuffit pour le détruire ; il auroit été diſſipé preſqu'auſſi-tôt que formé. Il en eut été de même des Etoiles, ſi elles avoient été compoſées de parties ignées, les parties du feu étant dans une agitation continuelle, & ayant une force qui les fait répandre, dès qu'elles ne ſont point arrêtées par quelque obſtacle.

LES Philoſophes, qui ont prétendu que le Soleil étoit un Globe de feu élementaire, ont bien ſenti la force de ces objections. Ils ont eu recours à une foible reſſource. Selon eux, le Soleil ne ſe diſſipe pas par l'émanation & par l'expenſion; parce que l'Atmoſphère, qui l'entoure, repouſſe ſans ceſſe vers lui les particules ignées

ignées & lumineuſes qui émanent de ſa ſubſtance. Mais l'exiſtance de ce prétendu Atmoſphère eſt impoſſible, en ſuivant même le Siſthème de ceux, qui voulant que le Soleil ſoit un Globe de feu élementaire, prétendent qu'il nous envoye les parties ignées dont il eſt compoſé. Car ſi cet Atmoſphère eſt aſſez épais & aſſez denſe pour arrêter l'expenſion & la diſſipation, il doit auſſi repouſſer les parties lumineuſes, & par conſéquent empêcher la lumière de venir juſqu'à nous; & s'il n'eſt point aſſez denſe pour s'oppoſer au paſſage des particules ignées, il ne peut auſſi empêcher l'expenſion & la deſtruction du Soleil. Il doit lui-même être diſſipé par ſa chaleur.

PRESQUE tous les Philoſophes adoptent aujourd'hui le Siſthème de Copernic, & placent le Soleil au centre des Orbes diférents que décrivent les Planètes. Si le Soleil eſt un Globe de feu, il eſt impoſſible que le Siſthème ſoit vrai. Je dis plus, il n'eſt pas même vrai-ſemblable. Car les corpuſcules de feu, qui compoſent le Soleil, doivent tendre au centre de cet Aſtre, puiſque tout ce qui eſt corps a une tendence déterminée vers un centre. Or toutes les parties ignées du Soleil ten-

dant vers ſon centre, comment peuvent-elles aquerir une force centrifuge aſſez grande, pour s'éloigner de ce même centre avec tant de force & tant de viteſſe? Et comment peuvent-elles parcourir en 7. ou 8. minutes trente trois millions de lieuës, ainſi que le prétendent ceux qui ſoutiennent que la lumière nous eſt tranſmiſe du Soleil?

LES Newtoniens, qui veulent que le Soleil ſoit un Globe de feu, fourniſſent des armes pour combattre leur Hypothèze de l'Attraction. C'eſt ce qu'a fort bien remarqué l'aimable & ingénieuſe Marquiſe Du Châtelet: „ Le Soleil, *dit-* „ *elle*, dans ce Siſthème, eſt au centre „ de notre Monde Planetaire, & cette „ place lui eſt aſſignée par les loix de „ la Gravitation; parce qu'ayant plus de „ maſſe que les autres Globes, il les force „ à tourner autour de lui.... Il eſt „ donc néceſſaire dans le Siſthème de „ l'Attraction que le Soleil ſoit un corps „ ſolide, & qu'il tende vers un centre. „ Mais ſi le feu du Soleil tend vers ſon „ centre, par quelle puiſſance s'éloignera-„ t-il toujours du centre? "

MAIS enfin une raiſon qui doit forcer tous les Newtoniens, les Gaſſendiſtes,

&

& les Partiſans du vuide à convenir que le Soleil ne ſauroit être un Globe compoſé de feu qui nous envoye ſans ceſſe des parties ignées, c'eſt que depuis la création du Soleil, ſes parties auroient dû néceſſairement remplir tout le vuide qu'ils admettent.

VOILÀ, ſi je ne me trompe, des objections qui ſont ſuffiſantes, pour montrer le peu de fondement qu'il y a dans l'opinion de ceux qui veulent que le Soleil ſoit un Globe compoſé de parties ignées. Et le Père Regnault, qui dans ſes Entretiens Phiſiques prétend que l'idée du feu terreſtre convient au Soleil-même, puiſqu'il échaufe, éteincelle, & brille comme le feu terreſtre, me paroît raiſonner avec beaucoup moins de juſteſſe que le Père l'Ozeran de Fieze, qui dans un Diſcours, qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, établit ſagement „ que ſi nous voulons penſer „ raiſonnablement ſur la nature & la „ conſtitution du Soleil & des Etoiles, „ nous ſerons perſuadés que toutes les „ recherches de ces grands Philoſophes „ n'ont abouti, qu'à montrer la témérité „ de leurs entrepriſes. Le Soleil, qui eſt „ le plus voiſin d'entre tous les feux, eſt

„ encore à 30000000. de lieuës. Comment
„ irons-nous faire l'analyſe des princi-
„ pes qui le compoſent ? Si c'eſt un
„ Mixte, ou ſi ce n'eſt pas un corps
„ Mixte, quel Téleſcope aſſez bon pou-
„ roit nous en montrer les petites par-
„ ties pour en découvrir la forme & le
„ mouvement? Par quelle voye même
„ pourions-nous nous aſſurer que le feu
„ du Soleil & des Etoiles eſt de la même
„ nature que nos feux ordinaires &
„ uſuels?

APRÈS avoir prouvé ſuffiſemment que les Soleil & les Etoiles ne peuvent être des Globes compoſés d'un feu *tel* que le feu terreſtre, j'établirai une ſeconde vérité ; c'eſt que le feu n'eſt pas un Element réel, & qu'il n'y a point de feu principe ou élementaire. Les Chimiſtes, qui par leurs travaux aſſidus ſont venus à bout de pénétrer les ſecrets de la Nature, & de décompoſer les Mixtes, n'y ont jamais découvert du feu. Ils ont trouvé cinq différentes Subſtances, l'Eſprit ou le Mercure, le Soufre ou l'Huile, le Sel & le Flegme, l'Eau ou la Terre. Si le feu étoit un Element, & que les Mixtes fuſſent tous compoſés des quatre Elemens, ſavoir : du Feu, de l'Air, de l'Eau

&

& de la Terre, comme l'ont cru les Anciens, & comme le penſent encore bien des Modernes, il faudroit que les Chimiſtes, après toutes leurs opérations ſur les Mixtes, euſſent trouvé quelques veſtiges de feu. C'eſt ce qu'ils n'ont point fait, & ce qu'ils ne feront jamais. Cependant s'il y avoit du feu dans les Mixtes, il ſeroit aiſé de le découvrir; car il n'en eſt pas du feu ainſi que de l'air. Ce dernier n'eſt viſible, que lorſqu'il traverſe quelque fluïde de différente denſité. Le feu, au contraire, eſt non ſeulement toujours viſible; mais c'eſt par lui que les autres objets le ſont. Par quel miracle pouroit-il donc échaper à la vuë des Chimiſtes, s'il ſortoit des Mixtes qu'ils décompoſent?

MR. de Voltaire, dans un Diſcours imprimé dans les Mémoires de l'Académie, ſoutient l'exiſtance d'un Feu Elementaire; mais les raiſons qu'il apporte me paroiſſent peu convaincantes. „ Il faut, „ *dit-il*, que le feu ſortant d'une matière „ quelconque ſoit un Element ſimple, „ enfermé auparavant dans cette matière, ou que cet Element ſoit formé „ tout d'un coup par cette matière, dans „ laquelle il n'étoit point. Mais être „ produit par un Etre, dans lequel on n'é-

 „ toit

„ toit point, ce ſeroit être crée par cet „ Etre; ce ſeroit être formé de rien. „ Donc le feu eſt un Element exiſtant „ indépendamment de tous les autres „ Corps. "

LA réponſe à cette objection eſt la choſe du monde la plus ſimple. Le feu qui ſort d'une matière n'eſt ni un Element ſimple qui y étoit, ni un Element produit tout-à-coup. C'eſt un Corps compoſé de matière ſubtile, puiſqu'il penètre les corps les plus durs & les plus ſolides. C'eſt un Corps qui renferme des parties plus groſſières, puiſqu'il diſſout & reduit en poudre les Corps les plus maſſifs. Ce qui jette dans l'erreur ceux qui ſoutiennent l'exiſtance d'un feu Elementaire, c'eſt qu'ils ne diſtinguent point la lumière du feu, & qu'ils penſent que la lumière eſt le feu lui-même. Mais il eſt abſolument néceſſaire de ne point leur donner la même eſſence. Celle de la lumière conſiſte dans la propagation d'un mouvement vibratoire dans un milieu élaſtique, qu'on nommé l'Ether. C'eſt ce que je traiterai bientôt plus amplement en parlant de la lumière.

VOYONS encore une objection de Mr. de Voltaire. „ Si le mouvement „ ſeul,

„ ſeul, *dit-il*, pouvoit produire du feu, „ comment eſt-ce que le vent du Mi- „ di nous apporteroit toujours de la „ chaleur en tems ſérein, & le vent du „ Nord du froid en tems ſérein? Un vent „ du Nord violent devroit échaufer la Ter- „ re plus qu'un vent du Midi médiocre". Je réponds à cela, que l'agitation du vent du Nord eſt violente, mais directe: or le chaud & la chaleur du feu conſiſtent dans l'agitation en tout ſens des parties inſenſibles. C'eſt au défaut de cette agitation qu'il faut attribuer la froideur du vent du Nord. L'air qui ſort rapidement de la bouche par une petite iſſuë que lui laiſſent les lèvres ſerrées, eſt froid; parce qu'il a une agitation directe: quand il ſort plus lentement de la bouche toute ouverte, il eſt chaud. D'ailleurs le vent du Nord apporte une grande quantité de nître & de petits glaçons. Si l'on met devant la bouche d'un Souflet une pouſſière de glace & de ſels pilés, le vent qui ſort du Souflet en eſt beaucoup plus froid. Le vent du Midi, qui ſe charge peu de ces corpuſcules, eſt moins froid par cette raiſon.

IL paroît que Newton n'a pas regardé le feu comme un Element qui ne chan-

change aucune Subſtance, ou la ſienne propre, puiſqu'il a dit dans ſon Optique: *que la Terre peut ſe changer en feu, comme l'eau eſt changée en terre.* Mr. de Voltaire prétend que Newton auroit corrigé cette idée, s'il avoit eu le tems de la revoir. Mais qui eſt-ce qui empêchera à un autre Philoſophe d'aſſurer que Newton l'auroit confirmée? Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'un des plus grands Phiſiciens qu'il y ait en Europe, & dont je parlerai très ſouvent dans la ſuite de ce Diſcours, eſt très perſuadé que l'idée de Newton, que Mr. de Voltaire condamne, eſt véritable, & peut être juſtifiée par des expériences.

§. II.

Sur la nature du Feu.

LES Philoſophes ſont très diviſés ſur la nature du Feu. Quelques-uns des plus fameux Newtoniens avouent qu'ils ne la connoiſſent point; mais ſeulement quelques-unes de ſes propriétés. Mr. s'Graveſande s'explique ſur ce ſujet en termes précis. *Nous avons*, dit-il, *plu-*

ſieurs

ſieurs notions diſtinctes de certaines propriétés du Feu. Mais il y en a beaucoup dont nous n'avons aucune connoiſſance. Après cet aveu modeſte, Mr. s'Graveſande fait ſuccéder le détail des qualités qu'il connoît dans la nature du Feu. La prémière eſt celle de pénétrer dans tous les corps, quelques denſes & quelques durs qu'ils ſoient. La ſeconde de ſe mouvoir avec beaucoup de rapidité. La troiſième de ſe joindre aux corps. La quatrième d'être attiré par eux à une certaine diſtance. A ces propriétés de la nature du Feu, Mr. s'Graveſande ajoute une obſervation; c'eſt que tous les corps contiennent en eux des parties de feu, puiſqu'ils s'échaufent, s'embraſent même, lorſqu'ils ſont violemment agités & frottés les uns contre les autres. Nous avons déjà prouvé qu'il n'y avoit point de feu principe. Ainſi nous ne nous arrêterons pas à examiner ce dernier ſentiment de Mr. de s'Graveſande. Nous dirons ſeulement en paſſant, que c'eſt ſur les mêmes propriétés qu'il reconnoît dans le feu, que nous fonderons l'opinion que nous avons de ſa nature. Ainſi nous combattrons les ſentimens des Newtoniens par les mêmes obſervations ſur leſquel-

leſquelles il prétend les établir. Voyons encore les opinions différentes de quelques Philoſophes.

Mr. de Voltaire, dans ſes Elémens de Newton, établit „ que la lumière, c'eſt le „ feu-lui même, lequel brule à une petite diſtance, lorſque ſes parties ſont „ moins tenuës, ou plus rapides, ou plus „ réunies ; & qui éclaire doucement „ nos yeux, quand il agit de plus loin, „ quand ſes particules ſont plus fines, „ moins rapides, & moins réunies ". Le feu & la lumière étant donc une ſeule & même choſe, qui connoît la nature de l'un, doit connoitre celle de l'autre. Nous venons de voir que Mr. s'Graveſande avoue qu'il n'a découvert de leur nature que certaines propriétés, & qu'il en ignore beaucoup d'autres. Mr. de Voltaire penſoit différemment de ce profond Newtonien ; car lorſqu'il compoſa ſes Elémens de la Philoſophie Newtonienne, il étoit perſuadé qu'il connoiſſoit, ou peu s'en faut, la nature intime du feu. Voici comment il s'explique. „ La „ lumière eſt, de tous les corps qui ſe font „ ſentir à nous, le plus délié, le plus approchant de l'infini en petit. C'eſt pourtant celui que nous connoiſſons davan-

„ tage.

„ tage. On l'a ſuivi dans ſes mouvemens,
„ dans ſes effets. On eſt parvenu à l'a-
„ natomiſer, à le ſéparer en toutes ſes
„ parties poſſibles. C'eſt celui de tous
„ les corps, dont la nature intime eſt
„ le plus dévelopée ". Mr. de Voltaire écrivoit ainſi en 1737. Mais comme plus on philoſophe, & plus on devient circonſpect, il a parlé différemment en 1739. Il a ſans doute ſenti que dire que la nature intime d'une choſe eſt dévelopée, c'eſt prétendre en connoître ſi parfaitement l'eſſence, & par conſéquent toutes les propriétés, que cette choſe n'ait d'autres propriétés que celles que nous lui attribuons, & qui découlent par une ſuite néceſſaire de ſon eſſence. C'eſt ſans doute cette réflexion qui a engagé Mr. de Voltaire à s'expliquer, dans le Diſcours qu'il a préſenté à l'Académie des Sciences, avec une retenuë qui égale celle de Mr. de s'Graveſande. „ Nous ne connoiſſons, *dit-il*,
„ guères plus la nature du Feu, que les
„ prémiers Hommes ont dû connoître
„ ſon exiſtance. Nous avons des ex-
„ périences qui, quoique très fines pour
„ nous, ſont encore très groſſières par
„ rap-

„ rapport aux principes des choſes. Ces „ expériences nous ont conduits à quel- „ ques vérités, à des vraiſemblances, & „ ſur-tout à des doutes en grand nom- „ bre ".

JE ne ſaurois m'empêcher, avant de finir cette Section, d'examiner le ſentiment que Madame la Marquiſe Du Châtelet a voulu établir dans ſon Diſcours imprimé dans les Mémoires de l'Académie. Elle a prétendu que le Feu n'eſt point le réſultat du mouvement ; que c'eſt une ſubſtance ſimple, que rien ne produit, qui ne ſe forme de rien, & qui ne ſe change en rien; que le Feu a quelques unes des propriétés primordiales de la matière, ſon étenduë, ſa diviſibilité; mais que l'impénétrabilité de ce même Feu n'étoit pas démontrée; qu'il n'eſt pas peſant, qu'il ne tendoit point vers un centre comme les autres corps; que ſa nature eſt de tendre à l'équilibre, qu'il eſt répandu dans tout l'eſpace, & que dans un même air, tous les corps contiennent une égale quantité de Feu dans leur ſubſtance, ſi l'on en excepte les Créatures qui ont reçû la vie; que le feu enfin eſt d'une nature mitoyenne; qu'il n'eſt ni matière ni eſpace.

ce. Si le ſentiment de Madame la Marquiſe Du Châtelet étoit véritable, il s'enſuivroit que le Feu ſeroit l'ame du Monde, ce qui le vivifieroit, & lui donneroit la force motrice. Il paroit même que cette ingénieuſe Savante penche aſſez vers cette opinion ; car elle prétend qu'une des propriétés du Feu, c'eſt de n'être déterminé vers aucun point, & de ſe répandre également. Ses parties ont la même tendance à ſe fuir, que celles des autres corps ont à s'attirer. C'eſt cette propriété que le Feu oppoſe ſans ceſſe à l'adunation des corps, & c'eſt par elle qu'il vivifie & conſerve l'Univers. C'eſt le même Feu qui imprime à la matière le mouvement. La direction de ce mouvement tend également en tous ſens ; ainſi toutes les parties internes de la matière ſont par cette action dans un mouvement continuel. C'eſt ce mouvement qui eſt la cauſe de l'accroiſſement & de la diſſolution de tout ce qui exiſte dans l'Univers. Car enfin, la Marquiſe tranche le mot. *Le Feu*, dit-elle, *eſt, pour ainſi dire, l'ame du Monde, le ſouffle de vie répandu par le Créateur ſur ſon Ouvrage.* Ces dernières paroles mettent ce Siſthème à l'abri de toutes les objections

qu'on pouroit lui faire du côté de la Religion. Dieu peut avoir donné une ame aux Bêtes. Cette ame eſt émanée de ſa puiſſance, & lui étant ſoumiſe n'a rien de contraire à la Nature Divine. Le ſavant Gaſſendi a beaucoup de pente à croire que non ſeulement la Terre, la Lune, le Soleil, & tous les autres Globes qui compoſent la machine du Monde, ont chacun leur ame, prenant à peu près l'ame ſelon les idées de Démocrite, d'Hypocrate, & d'Ariſtote; mais il penſoit encore qu'il n'y a rien en particulier qui ne ſoit animé, comme les Pierres précieuſes, l'Aiman, les Plantes, les Semences, & qu'ils ont leur ame à leur manière, par le moyen de la quelle ils connoiſſent, pour ainſi dire, ce qui leur eſt propre pour leur conſervation, ou qui leur eſt nuiſible. *Je penſois*, dit Gaſſendi, *que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame ſeroit ſenſée n'être autre choſe qu'une certaine force dépendante de Dieu, & une ame à ſa manière*, c'eſt-à-dire, *d'une eſpèce particulière, différente de la ſenſitive, de la raiſonnable, & nommément incapable des dons ſpirituels de la grace & de la béatitude.*

Le Siſthème, qui admet le Feu pour l'a-

l'ame du Monde, n'eſt point nouveau. C'eſt celui des Stoïciens, des Pitagoriciens, & de tous les Philoſophes anciens qui faiſoient Dieu l'ame du Monde. Car ils entendoient, par la Divinité qu'ils admettoient, un Feu ſubtil qui vivifioit l'Univers. Le Père Morgues, qui a ſi bien dévelopé les diverſes opinions des anciens Philoſophes dans ſon Plan Théologique du Pitagoriciſme, en convient. „ Ils croyoient avoir beaucoup fait, *dit-* „ *il*, d'avoir choiſi le corps le plus ſub- „ til (*le feu*) pour en compoſer l'intelli- „ gence ou l'eſprit du Monde, comme „ on le peut voir dans Plutarque. Il faut „ entendre leur langage; car dans le nô- „ tre, ce qui eſt eſprit, n'eſt pas corps: „ & dans le leur au contraire, on prou- „ voit qu'une choſe étoit corps, parce „ qu'elle étoit eſprit. Je ſuis obligé de „ faire cette obſervation, ſans laquelle „ ceux qui liroient avec des yeux mo- „ dernes cette définition du Dieu des „ Stoïciens dans Plutarque: *Dieu eſt* „ *un eſprit intellectuel igné, qui n'a-* „ *yant point de forme peut ſe changer en* „ *telle choſe qu'il veut, & reſſembler à* „ *tous les Etres*, croiroient que ces „ termes d'eſprit intellectuel détermi-

„ nent la ſignification du terme ſuivant „ à un Feu purement métaphorique ". Il n'y a donc dans le Siſthème de l'ame du Monde d'autre différence entre les Anciens & Madame la Marquiſe Du Châtelet, qu'en ce que ces prémiers prétendoient qu'elle étoit matérielle, & Dieu même, & que Madame Du Châtelet la ſuppoſe incorporelle & crée par Dieu. Si les Anciens avoient penſé que l'ame du Monde étoit émanée de la puiſſance de Dieu par la voye de création, leur opinion m'auroit paru beaucoup plus ſoutenable que celle de l'ingénieuſe Marquiſe. Car je crois qu'on peut démontrer que le Feu a des parties étenduës, qu'il eſt impénétrable, enfin qu'il eſt matière. C'eſt ce que nous allons examiner.

§. III.

Que le Feu eſt matière, & qu'il eſt impénétrable.

LE Feu doit être un corps, puiſqu'on le voit, qu'on le touche, qu'il reſoût & réduit en poudre les corps les plus maſſifs. Or il n'y a qu'un corps qui puiſ-

ſe

ſe toucher un corps & agir ſur lui; & il faut que les parties du Feu ſoient très ſolides, puiſqu'elles diviſent les corps les plus ſolides. Comment eſt-ce que l'aiguille d'une Bouſſole tourneroit au foyer d'un Verre ardent, ſi les parties matérielles dont les rayons ſont compoſés ne la frappoient, & ne déterminoient ſon mouvement? La ſolidité emporte néceſſairement l'impénétrabilité; & il eſt abſurde de prétendre qu'une choſe ſolide ſoit pénétrable, c'eſt-à-dire, qu'une partie de matière en admette une autre en elle-même.

DÈS qu'il eſt prouvé que les parties du Feu ſont ſolides, il eſt auſſi prouvé qu'elles ſont matérielles; & dès qu'elles ſont matérielles, elles ſont néceſſairement impénétrables. Si la matière n'étoit pas impénétrable, bien-tôt les Aſtres, les Cieux, la Terre s'aprocheroient, ſe pénétreroient, & ſe retréciroient infiniment par cette pénétration, & l'Univers ſeroit détruit. Deux particules unies enſemble, quelques petites, quelques déliées qu'elles ſoient, forment une étenduë. Car ſi deux parties ne tiennent point d'étenduë, pourquoi quatre, pourquoi dix en occuperont-elles? Il faut donc convenir

que chaque partie de la matière eſt étenduë, ſolide, & impénétrable. Les parties de Feu ſont matérielles, elles frapent les corps, elles agiſſent ſur nous, cauſent des ſenſations de douleur & de plaiſir, elles ſont ſolides, elles deſaſſocient l'aſſemblage des corpuſcules les plus durs, elles fondent les Métaux. Elles ſont donc impénétrables, puiſque tout ce qui eſt étendu & ſolide eſt néceſſairement impénétrable.

POUR éviter la force de ces raiſons convaincantes, l'ingénieuſe Marquiſe Du Châtelet ſoutient que le Feu n'eſt ni matière, ni eſprit; mais un Etre d'une nature mitoyenne. Cette ſuppoſition ne peut avoir lieu, & elle eſt inſoutenable. Car enfin, tout ce qui eſt étendu, & qui agit ſur les corps, eſt matière, comme nous l'avons prouvé d'une manière invincible. Le Feu, non ſeulement agit ſur nous, mais il paroit à nos yeux, nous le voyons, nous en diſtinguons les différens effets, nous en conſidérons avec plaiſir les différens mouvemens. S'il n'eſt pas matière, comment donc pouvons-nous l'appercevoir & le ſentir?

IL n'y a que deux façons d'exiſter: ou matériellement, ou ſpirituellement.

Tout

Tout ce qui a des parties étenduës & ſolides, eſt matière. Tout Etre, qui n'a point de parties étenduës, eſt eſprit. Mais, dira-t-on, l'eſpace exiſte; cependant il n'eſt ni matière, ni eſprit: on peut donc exiſter, ſans exiſter matériellement ou ſpirituellement; & il y a peut-être une infinité d'Etres dans l'Univers qui ſont très différens de ceux que nous connoiſſons. Je répondrai à cette objection, que partout où il y a de l'étenduë, il y a de la matière, & que l'eſpace des corps n'eſt point diſtinct des corps. D'ailleurs, quand j'admettrois le Vuide, loin de le regarder comme un Etre, je le conſidererois au contraire comme la privation de tout Etre.

LA coutume d'admettre des Etres, dont nous n'avons aucune idée, & dont même la nature eſt contraire aux notions les plus claires, eſt venuë à la mode dans ces derniers tems. Mr. Boulier a forgé une ſpiritualité particulière, qui tient un milieu entre la matière, & la ſpiritualité de l'ame Humaine. Il a reglé que cette nouvelle ſpiritualité ſeroit mortelle, & en a fait l'ame des Bêtes. Les Leibnitiens ont inventé leurs Monades, qui n'ont point d'étenduë & de parties, & forment cependant l'étenduë & les corps. La Mar-

quiſe Du Châtelet, & quelques autres Philoſophes ſont du Feu une eſpèce de ſubſtance ſpirituelle. Oſerai-je le dire? Il a été un tems, où l'impiété conduiſoit les Hommes au matérialiſme. L'envie de briller, & le deſir d'écrire des choſes nouvelles & ſingulières, les pouſſe aujourd'hui au *ſpiritualiſme*. Le Père Mallebranche a dit qu'il n'y avoit aucune preuve Métaphiſique qu'il y eut des corps. Inceſſemment on aſſurera qu'il n'y en a point. On a déjà avancé que les premières parties qui les compoſoient ne ſont pas matière. N'eſt-ce pas avoir fait un chemin conſidérable? Je crois que c'eſt être arrivé au but.

§. IV.

Des matières qui produiſent le Feu.

DANS tous les Feux, on trouve des ſels, des ſoufres, de l'air, & de la matière étherée mélée enſemble. Dès qu'une de ces ſubſtances manque, le Feu ne peut avoir lieu. Dès qu'elles ſont réunies, il paroit & ſe manifeſte aux yeux par le moyen du mouvement On ne peut donc s'empêcher de conclure que ſa nature

ture doit reſulter du mélange de ces différentes ſubſtances. Si une vient à manquer, il n'y a point de Feu. L'air, la matière étherée, & les ſoufres mêlés enſemble n'en produiſent point. Les ſels, les ſoufres, & la matière étherée n'en donnent pas davantage. Le Feu s'éteint dans la Machine du vuide, dès qu'on a pompé l'air. Il eſt vrai qu'il y a quelques Feux qui s'y ſoutiennent. C'eſt parce qu'ils ſont compoſés de ſels volatils, & de ſoufres extrèmement exaltés. Le peu d'air qui reſte dans le récipient ſuffit pour compoſer, avec la matière étherée & les deux autres ſubſtances, un Feu qui peut ſubſiſter.

PLUSIEURS Chimiſtes ſoutiennent que les ſoufres ſont inflammables ſans être mêlés avec des ſels. Pour le prouver, il faudroit qu'il y eut des ſoufres exemts de ſel qui puſſent s'enflammer; mais il n'y en eut jamais. C'eſt ce que le Père l'Ozeran de Fieze a très bien objecté aux Chimiſtes. „ Selon eux, *dit-il*, „ l'huile, ou le ſoufre, ſe tire toujours im- „ pure des mixtes, étant toujours mêlée „ avec des eſprits, comme les huiles de „ Romarin & de Lavande qui ſurnagent „ ſur l'eau. Or ces eſprits ne ſont que

„ des ſels volatils extrèmement exaltés.
„ Ou elle eſt remplie de ſels qu'elle en-
„ traine dans la diſtillation, comme les
„ huiles de Buis, de Gayac & de Geroſle, qui
„ ſe précipitent dans l'eau. Pour le ſoufre
„ commun & minéral, on ſait qu'avec
„ l'huîle il contient du ſel: on en tire
„ un eſprit qui n'eſt qu'un ſel vitriolique. Tout cela étant avoué par les
„ Chimiſtes mémes, qui veulent que les
„ ſoufres ou les huîles ſoient inflammables, ſur quoi peuvent-ils appuyer
„ leur ſentiment? "

LA matière immédiate du Feu conſiſte donc dans un mêlange de ſels, de ſoufre, d'air, de matière étherée; & les petites parties de ces quatre ſubſtances doivent être deſunies, entièrement mêlées, & aſſez dégagées de toutes ſubſtances étrangères, pour n'en être point embaraſſées; ſans cela, elles ſeroient liées par des parties hétérogènes qui les tiendroient ſéparées, & les ſerrant les contraindroient à demeurer en repos. Or ſans le mouvement, il ne peut jamais y avoir de Feu. Les ſubſtances qui le compoſent ne ſont ſans lui qu'un Corps ſans ame. Le mouvement qui leur donne la forme du Feu eſt un mouvement de tourbil-

billon, qui fait tourner toutes leurs parties chacune autour de ſon propre centre, & pluſieurs autour d'un centre commun. „ La fumée, *dit le Phiſicien que je* „ *viens de citer*, qui ſe change en flamme, „ eſt compoſée de la même matière que „ le Feu; mais elle n'a pas encore aſſez „ de mouvement pour être Feu: elle ne „ devient flamme, que lorſque le mouve- „ ment des parties a acquis la viteſſe „ néceſſaire. Or il eſt certain que le mou- „ vement des parties de cette fumée „ eſt un mouvement de tourbillon. On „ le voit à l'œil. On voit la viteſſe de ce „ mouvement augmenter à meſure que „ la fumée qui ſort du bois eſt prête à „ s'enflammer. Cette viteſſe eſt ſi rapi- „ de, l'inſtant qui précède l'inflammation, „ qu'on a peine à l'apercevoir. Donc le „ mouvement de ces mêmes parties, „ l'inſtant ſuivant, c'eſt-à-dire lorſque „ cette fumée eſt enflammée, eſt enco- „ re un mouvement de tourbillon, le „ mouvement qu'elles avoient n'ayant „ fait qu'augmenter à chaque inſtant, „ & n'y ayant aucune cauſe qu'on puiſſe „ ſoupçonner légitimement d'un mouve- „ ment différent. On doit d'autant moins „ ſoupçonner ce changement, que le

„ grand

„ grand éclat de cette fumée, l'inſtant „ qui précède ſon inflammation, vient „ apparemment de ce qu'il y a pluſieurs „ parties qui ont aſſez de viteſſe pour „ être feu, & donner de la lumière; lu- „ mière ſans doute qui vient de leur „ mouvement de tourbillon, puiſqu'il eſt „ certain qu'elles ont alors ce mouve- „ ment. "

„ LE mouvement de tourbillon qu'on „ voit dans les parties de la flamme „ lorſqu'elle s'eſt changée en fumée, nous „ prouve encore aſſez bien que le mou- „ vement étoit un mouvement de tour- „ billon avant que la flamme fut „ changée en fumée. L'expérience nous „ montre que l'éclat de la flamme s'affoi- „ blit peu à peu, juſqu'à ce que changée „ en fumée, elle ne donne plus de lumiè- „ re. Cette diminution qui ſe fait par „ degrés de la lumière de la flamme, ne „ peut venir que de l'affoibliſſement ou „ de la diminution du mouvement des „ parties de la flamme, & non du „ changement de leur mouvement en un „ mouvement d'une autre eſpèce.

§. V.

De la cauſe des différens degrés de la force du Feu.

IL y a des Feux compactes, il y en a de legers. Les prémiers ſont des Feux dont les parties ne ſont pas entièrement ſéparées. Les ſeconds au contraire ſont des Feux dont les parties ſont tout à fait ſéparées, & s'élancent librement de toutes parts. Le charbon ardent eſt plus violent que la flamme, parce qu'il contient plus de parties groſſières qui conſpirent au même effet. D'ailleurs la force & la quantité du mouvement ſe meſure également & par la viteſſe & par la maſſe; & s'il y a quelque excès de viteſſe dans les parties de la flamme de plus que dans celles du charbon, l'excès de maſſe l'emporte dans les parties du charbon.

LES parties groſſières ayant plus de force que les ſubtiles & déliées, la flamme eſt plus ou mois forte, ſelon qu'elle contient plus ou moins de parties groſſières. La flamme de l'eſprit de vin roule ſur le papier ſans le bruller. Elle ſe fait

fait à peine ſentir à la main, parce que les parties de cette liqueur enflammée ſont très déliées, & que leur excès de viteſſe ne produit que peu de mouvement ſur les corps qu'elles heurtent, à cauſe de la petiteſſe de leur maſſe.

§. VI.

De la communication & de la propagation du Feu.

LA propagation du Feu n'eſt qu'une fermentation. Le Feu agit ſur les corps auxquels il ſe communique, comme le ferment ſur les Mixtes auxquels on le mêle. La cauſe occaſionnelle de la fermentation eſt un mouvement cauſé par la matière étherée, par lequel ébranlant & deſuniſſant les parties des Mixtes analogues, le ferment les convertit en un ferment ſemblable. Ainſi le levain change la pâte en levain.

UN nombre infini d'expériences prouve que la fermentation eſt la cauſe de la propagation du feu. Si l'on enferme du foin encore humide, il vient ſouvent à fermenter, il prend feu tout à coup. Si l'on verſe de l'eau ſur de la chaux, elle s'échau-

chaufe & s'enflamme par la fermentation. M. le Mery fit une pâte de parties égales de ſoufre pulvériſé, de limaille de fer détrampée dans un peu d'eau. Il enterra environ cinquante livres de ce mêlange. Au bout de huit jours, la terre qui le couvroit ſe gonfla & s'ouvrit. Il en ſortit d'abord des vapeurs ſulfureuſes & chaudes qui furent ſuivies de flammes.

LE Feu ne ſe répand pas avec la même viteſſe dans toutes les matières combuſtibles; parce que les quatre ſubſtances qui le forment n'y ſont pas dans la même proportion. Elles y ſont auſſi plus ou moins mêlées de parties hétérogènes, qui les tiennent fortement liées, & les empêchent de ſe mettre en liberté. La propagation eſt plus lente dans le bois verd que dans le ſec; parce que les parties aqueuſes tiennent reſſerrées les ſubſtances ignées. Plus les corps combuſtibles ont de ſoufre, plus ils s'allument aiſément. S'ils manquent de parties ſulfureuſes, comme l'eau, la cendre, à peine brulent-ils.

§. VII.

§. VII.

De la conſervation du Feu, & de ſa diſſipation.

LE Feu eſt entretenu par tous les corps qui peuventlui fournir de la nouriture, & reparer la perte qu'il fait continuellement par la diſſipation de ſes parties. Il eſt auſſi conſervé quelque tems par la cendre & par l'air, qui l'environnant, empêchent & diminuent la diſſipation de ſes parties. Une bougie s'éteint dans la Machine du vuide, dès que l'air ne s'oppoſe plus à la diſſipation de la flamme.

LA flamme ne peut ſubſiſter ſans l'air qui la preſſe de tous côtés, & qui lui ſert pour ainſi dire de vaſe. Lorſque cet air eſt ôté, elle ſe répend dans l'inſtant, & l'expenſion qu'elle eſſuye eſt ſi conſidérable, que la diſſipation totale s'enſuit. On voit par cette raiſon d'où vient que le Feu eſt plus vif pendant l'Hyver que pendant l'Eté. Lorſqu'il fait froid, il eſt environné d'un air plus épais, il ſe diſſipe moins, il eſt plus compacte, & par conſéquent il échaufe plus.

C'EST

C'EST encore l'air qui donne à la flamme la figure pyramidale. La flamme violemment agitée tâche à ſe diſſiper par les côtés; mais étant arêtée, & comme contenuë par l'air latéral, le poids de cet air l'emporte ſur le ſien, & elle monte. Dans ſon élévation, ſes particules s'éloignant du foyer donnent plus de force à l'air à meſure qu'elles perdent de la leur, & ſe diſſipent enfin. La flamme ſe termine en pyramide, parce que cette figure eſt plus propre à fendre l'air, & qu'il lui faut moins de mouvement pour réſiſter à l'air ſupérieur.

LES changemens qu'on apperçoit dans la flamme, qui tout-à-coup bondit, augmente, diminue, viennent des différentes impulſions de l'air, & de l'inégalité de la nouriture qu'elle reçoit. Une bougie ou une lampe, prêtes à s'éteindre, pouſſent une flamme qui s'élève, & dont la lueur eſt plus éclatante qu'auparavant. L'air, en ſoulevant & détachant cette foible flamme qui n'eſt plus nourie par la cire ou par l'huile, lui communique une agitation qui ranime pour un inſtant ſes parties languiſſantes, & leur donne cette vivacité qui produit cette clarté.

LE Feu ne ſubſiſtant que par la nouri-

ture qu'il reçoit, il eſt naturel qu'il s'éteigne par le défaut de cette même nouriture. Ses parties ſe diſſipant peu à peu en fumée, le Feu ceſſe, & ne ſauroit plus avoir lieu.

UN grand vent, un ſoufle trop violent éteint la flamme, parce qu'il la détaché tout-à-coup du corps combuſtible qui lui fourniſſoit de la nouriture. Si elle peut au contraire avoir aſſez de maſſe pour reſiſter au vent, il ne fait que lui donner de nouvelles forces en augmentant ſon agitation par la percuſſion.

LES Liqueurs, qui ne ſont pas ſulfureuſes, éteignent le Feu. L'eau, par exemple, produit cet effet; parce que ſe gliſſant dans les pores & dans les interſtices des corps embraſés, elle arrête le mouvement des ſubſtances ignées, ſe lie avec elles, & les change en fumée. Mais lorſque le Feu eſt violent, une petite quantité d'eau lui donne plus de force; parce qu'elle ne fait pour lors qu'empêcher la diſſipation des corpuſcules ignés. L'eau que l'on jette dans la forge ne ſert qu'à rendre le Feu plus violent.

LE Feu s'éteint, ainſi que je l'ai déja dit, par le défaut & le manque d'air, qui lui donne le moyen de ſe répandre & de ſe diſſi-

diſſiper. Il s'éteint auſſi lorſqu'il eſt dans un endroit trop ſerré, parce que les corpuſcules de Feu y perdent leur agitation, ſans pouvoir ſe réparer. Si le Feu ſe met à la cheminée, & qu'on bouche l'ouverture avec un drap mouillé, le Feu ceſſe, la flamme ſe change bien-tôt en fumée. Si l'on allume du Feu dans un caveau, & que l'on en bouche les ſoupiraux, il s'éteint.

§. VIII.

Pourquoi le Feu ſe ralume aiſément.

IL reſte encore dans les corps ou le Feu vient de s'éteindre un grand nombre de parties fort agitées, qui n'ont beſoin pour s'enflammer de nouveau que d'un leger accroiſſement d'agitation ; ainſi ces corps doivent s'enflammer plus aiſément que les autres. Si l'on approche une bougie allumée d'une bougie qu'on vient d'éteindre, & qui fume encore, la flamme va la chercher, parce qu'elle eſt pouſſée avec plus de force vers la bougie par l'air extérieur, qu'elle n'eſt repouſſée par l'air rarefié qui ſe trouve entre elle & la bougie. Il en eſt de même des autres corps combuſtibles que de la bougie ; & les mêmes

raiſons qui la font ralumer aiſément, lorſqu'elle fume encore, agiſſent ſur un tiſon qui étoit mal éteint.

CHAPITRE SECOND.

Sur le Son.

§. I.

Sur la reſſemblance des propriétés du Son & de la Lumière.

IL y a entre les propriétés du Son & de la Lumière une très grande reſſemblance, qui conſiderée avec ſoin peut ſervir beaucoup à découvrir de quelle manière ils agiſſent. C'eſt par des lignes droites que la Lumière & le Son parviennent tous les deux juſqu'à nous, nous affectent, & nous cauſent des ſenſations diverſes, lorſqu'il n'y a aucun obſtacle qui empêche ce mouvement direct.

NOUS voyons ſouvent la Lumière par refléxion & par refraction. Cette refléxion & cette refraction ſe trouvent également dans le Son. L'Echo nous rend le Son par refléxion, comme le miroir

roir nous préſente les objets. La Lumière paſſant d'un milieu plus denſe dans un milieu plus rare, ou d'un plus rare dans un plus denſe, eſſuye toujours quelque changement dans ſa direction. Cette même refraction ſe trouve dans le Son, qui paſſe au travers d'une muraille ou de quelque autre corps pour parvenir juſqu'à nous. Alors la refraction, ou le changement de direction que ſoufre le Son, fait qu'on ſe trompe en jugeant de l'endroit où il eſt parti.

§. II.

Comment le Son eſt produit.

LE Son conſiſte dans un mouvement vibratoire des particules de l'air. C'eſt une vérité dont on ne ſauroit douter, & qu'on peut démontrer à chaque inſtant. Une cloche qu'on ſonne, une corde de violon pincée ne ſauroient produire que des vibrations, des fremiſſemens dans le fluïde qui les environne: or elles produiſent le Son; donc il eſt cauſé par des vibrations dans ce fluïde. Ces vibrations doivent être de l'air, puiſque, lorſqu'on a pompé l'air dans la Machine du

Vuide, l'on ne peut entendre le Son d'une clochette.

LE mouvement vibratoire des particules de l'air qui produiſent le Son, eſt d'une grande viteſſe. On a vérifié, par pluſieurs expériences, que le Son fait cent quatre-vingt toiſes en une ſeconde. Si nul obſtacle étranger ne s'opoſoit à ſon cours, il feroit deux cens quatre vingt lieuës de France dans une heure. L'air étant un fluïde élaſtique, d'abord qu'une de ſes parties vient à être comprimée par quelque cauſe qui la fait ſortir de ſon état naturel, ſon reſſort en devenant plus grand ſe débande, & comprime les parties voiſines, qui à leur tour communiquent cette impreſſion à celles qui les environnent; de ſorte qu'elle ſe fait ſentir à des diſtances très conſidérables, quoique l'effet en devienne continuellement plus petit. La viteſſe avec laquelle une pareille compreſſion ſe répand, dépend de l'élaſticité & de la denſité conjointement; car elle eſt proportionnelle à la racine quarrée de l'élaſticité diviſée par la denſité.

UNE ſeule compreſſion dans quelques particules de l'air n'eſt pas capable de produire aucun Son; parce que cette com-

preſſion

preſſion, quoiqu'elle ſoit tranſmiſe bien loin, n'étant pas ſuivie d'autres compreſſions, ne cauſe pas des vibrations dans les particules de l'air, & la force ſe perd & ſe diſſipe dans la propagation. Il faut, pour former le Son, des compreſſions réiterées, c'eſt-à-dire, que chaque particule de l'air doit avoir un véritable mouvement vibratoire, enſorte qu'elle ſoit comprimée & rarefiée alternativement, & que l'organe de l'ouye en reçoive des impreſſions réiterées. C'eſt le nombre de ces impreſſions reçuës dans l'organe de l'ouye, dans un tems fixé, qui détermine l'eſſence du Son, & qui fait que nous jugeons s'il eſt grave ou aigu. Les vibrations ſont-elles promptes & très fréquentes? C'eſt un Son aigu; & ce Son eſt d'autant plus aigu, que les vibrations ſont plus promptes & plus fréquentes. Par la même raiſon, plus elles ſont lentes, plus le Son eſt grave. Une corde plus courte qu'une autre, mais également tenduë, rend un Son plus aigu; parce qu'elle fait dans un tems égal un plus grand nombre de vibrations, que celle qui eſt plus grande. De là le Son des cordes qui ſont les plus longues eſt le plus grave.

D'ABORD que le mouvement vibra-

toire eſt arrêté, le Son ceſſe ſubitement ; & il ne ſe forme plus d'impreſſions dans l'air, dès que la corde ne lui en imprime plus. Le ſavant Monſieur Euler, Membre de l'Académie des Sciences de Petersbourg, & Directeur de la Claſſe de Mathématique de celle de Berlin, m'a fait la grace de me communiquer une très belle Diſſertation qu'il a lû il y a quelque tems à l'Académie, dans la quelle il fait une remarque qui me paroit très utile. Je citerai ici ſes propres mots. „ Il me ſemble que Mr. de Mairan n'a pas fait aſſez de réflexion à cette circonſtance dans les Lettres qu'il a écrites à ce ſujet à M. Cramer. Car, pour expliquer la diverſité des Sons que l'air eſt capable de nous faire apercevoir, il croit qu'il y a dans l'air autant de particules différentes par rapport au reſſort, qu'il y a de Sons différens, & qu'il n'y a qu'une eſpèce de ces particules qui ſoient miſes en mouvement par chaque Son. Mais, outre qu'il eſt très difficile à concevoir comment une infinité de particules d'un reſſort différent peuvent être en équilibre entre elles, il ſeroit bien aiſé de faire voir que la diverſité des Sons vient uniquement du

„ mou-

„ mouvement de la corde, ou autre corps
„ ſonore & que l'air eſt indiférent à
„ toutes ſortes de Sons; car du reſſort de
„ l'air dépend uniquement la propagation
„ des impreſſions reçuës. Ce reſſort é-
„ tant plus ou moins grand, la propaga-
„ tion ſe fait plus ou moins vîte, ſans
„ changer la nature du grave ou de l'ai-
„ gu dans le Son; & cette même pro-
„ pagation dépend uniquement du mou-
„ vement vibratoire de la corde, dont
„ chaque vibration communique à l'air
„ une impreſſion. De là nous tirons cet-
„ te définition du Son : *qu'il eſt une ſuite*
„ *des impreſſions ſucceſſives produites dans*
„ *les particules de l'air.*

§. III.

Sur quelques effets du Son.

LORSQU'ON pince la corde d'un Inſtrument, le Son ſe communique à une corde d'un autre Inſtrument qui ſe trouve à l'uniſſon de celle qu'on a pincée; parce que la prémière corde ayant communiqué ſes vibrations à l'air, l'air les communique à la ſeconde: & comme la reſſemblance qui ſe trouve entre ces

deux cordes fait que les vibrations émanées de la prémière ſont propres à la ſeconde, & trouvent priſe ſur elle, une autre corde qui n'eſt point à l'uniſſon ne ſauroit les recevoir, & par conſéquent être muë; parce que les recevoir, c'eſt les faire dans le méme tems.

TOUS les différens effets que produit la Muſique, ſoit ſur certains Malades qu'elle guérit, ſoit ſur des Gens ſains qu'elle ravit & qu'elle enchante, peuvent être expliqués en deux mots. Le Son de la voix & des Inſtrumens agite les fibres, ſur-tout celles qui ſont à l'uniſſon, remue les eſprits animaux, & leur rend leur cours naturel. L'Ame ſe reſſent de l'état du Corps, & jouït de la douceur de l'harmonie. On a plus ou moins de goût pour la Muſique, ſelon que les fibres de l'organe de l'ouye ſont plus ou moins ſuſceptibles de vibrations ſonores. Le Père Regnault raconte un fait très ſingulier & très plaiſant. „ Il n'eſt pas étonnant, „ *dit-il*, que des Hommes ſoient plutôt „ touchés que d'autres par les Sons harmonieux de la Voix & des Inſtrumens. „ Parmi les Animaux les plus ſtupides, il „ s'en trouve qui par le même principe „ apparemment n'y ſont pas inſenſibles.

„ Un

„ Un jour, comme je jouois de la flûte
„ à bec, assis sur le bord d'un ruisseau
„ dans une prairie, un Ane qui paissoit
„ à vingt pas, leva la tête dès qu'il m'en-
„ tendit, s'approcha de moi, s'arréta
„ quelque tems à huit ou dix pas tou-
„ jours fort attentif; puis il vint si près,
„ qu'il avoit la tête presqu'audessus de
„ la mienne. Il m'écouta tranquilement
„ dans cette situation pendant un demi
„ quart d'heure environ uniquement oc-
„ cupé du son de la flûte. Je ne sai s'il
„ se lassa; mais enfin, après avoir écouté
„ fort attentivement, il prit avec les
„ dents mon chapeau sur ma tête, & le
„ porta du moins à dix pas; & tournant
„ la tête, il s'enfuit au galop, & alla
„ chercher au milieu de la prairie une
„ nouriture plus solide.

Les fremisemens causés par le Son dans certaines liqueurs, les tremblemens dans les parties du verre qui se rompt & se brise quelques fois, sont produits par les mêmes causes qui remuent les fibres, les nerfs, & les cordes qui sont à l'unisson.

CHAPITRE TROISIEME.

Sur la Lumière.

§. I.

De la nature de la Lumière.

SI l'on refléchit ſur la reſſemblance qui ſe trouve entre le Son & la Lumière, de la quelle j'ai deja fait mention, on comprend qu'il eſt naturel que la production de la Lumière ſe faſſe de la même manière que celle du Son. Nous venons de voir qu'il conſiſte dans la propagation d'un mouvement vibratoire par l'air. Il eſt donc très vraiſemblable que la Lumière conſiſte dans une pareille propagation d'un mouvement vibratoire dans un autre milieu élaſtique, plus rare & plus ſubtil que l'air. Ce ſentiment eſt celui de Monſieur Euler. Je citerai encore ici un paſſage de ſa ſavante Diſſertation. J'en uſerai pluſieurs fois de même, l'autorité d'un auſſi habile Homme, & auſſi généralement eſtimé étant d'un très grand poids, & ne pouvant appuyer mon ſentiment d'un nom plus reſpectable que le

ſien.

ſien. „ Avant que d'embraſſer, *dit-il*, „ ce ſentiment, il faut lever un obſtacle „ de la dernière importance. Le grand „ Newton, à qui nous ſommes infiniment „ redevables ſur cette matière, étoit d'un „ ſentiment tout à fait contraire. Il ſou- „ tenoit que les rayons de la Lumière „ ſortoient immédiatement du Soleil, „ où il ſemble que l'hypothèze du Vuide „ ait porté ce grand Philoſophe à ſoute- „ nir ce ſentiment; quoique, par ce mê- „ me mouvement rapide de la matière „ Solaire, il a été obligé de remplir tout „ l'Univers. Mais il y a de ſi fortes ob- „ jections à oppoſer à cette hypothèſe, „ & elle ſe trouve expoſée à de ſi gran- „ des difficultés, que nous nous trouvons „ obligés de l'abandonner tout à fait. En „ prémier lieu, nous ne pouvons pas nier „ l'exiſtance d'un Ether, ou d'un fluïde „ incomparablement plus ſubtil & plus „ élaſtique que l'air. Les phénomènes de „ la Dureté, de l'Elaſticité, de la Peſan- „ teur, du Magnétiſme & de l'Electrici- „ té des Corps prouvent abſolument „ l'exiſtance d'un tel fluïde, ſi nous ne „ voulons pas recourir à des qualités oc- „ cultes. Or l'exiſtance d'un tel fluïde „ eſt abſolument incompatible avec l'ex-

„ plo-

„ ploſion actuelle des rayons du So-
„ leil. ”

J'AJOUTERAI aux ſages réfléxions de Monſr. Euler, que ſi l'hypothèſe Newtoniene avoit lieu, la perte de la matière du Soleil ſeroit ſi grande, que cet Aſtre ſeroit détruit & diſſipé depuis longtems, comme nous l'avons montré dans le prémier Chapitre de ce Diſcours. Il faut donc établir que la Lumière eſt la même choſe dans l'Ether, que le Son dans l'air. Nous avons vû qu'il n'émane aucune partie d'une corde frapée pour venir à nos oreilles. Nous établirons encore qu'il ne ſort aucun rayon du Globe Solaire, c'eſt-à-dire du corps du Soleil. Cet Aſtre en rempliſſant continuellement un eſpace prodigieux de Lumière, ne perd rien de ſa matière, comme une cloche ne perd rien de ſon poids en rempliſſant une grande étenduë du bruit qu'elle cauſe.

LES Corps lumineux preſſent la matière étherée, lui donnent un mouvement de vibration, c'eſt-a-dire un mouvement qui fait avancer & reculer les rayons ; c'eſt pourquoi tantôt les rayons ſont dardés dans l'oeil, tantôt ils réjailliſſent repouſſés par le reſſort des fibres ſur les quels ils tombent. D'ailleurs les par-

parties angulaires des corps lumineux tournant ſur leur centre préſentent tantôt la pointe aux rayons qui ſont forcés d'avancer, tantôt le côté; & alors les rayons, trouvant un petit eſpace libre, reviennent l'occuper.

L'ON ne peut douter que la Lumière ne ſoit une matière. Elle touche, elle bleſſe l'organne de la vuë; elle cauſe, lorſqu'elle eſt trop vive, une ſenſation de douleur. Il faut donc qu'elle heurte & frappe ces fibres: elle ne pouroit les frapper, ſi elle n'étoit pas matière, puiſqu'il n'y a qu'un corps qui puiſſe toucher un corps.

LA matière, de la quelle eſt compoſée la Lumière, doit être plus déliée que l'air, puiſqu'elle pénètre le verre, le chriſtal. Lorſqu'on a pompé l'air dans la Machine du Vuide, le Réci ient reſte toujours plein de Lumière.

LE mouvement de vibration dont la lumière eſt agitée doit être exceſſivement prompt. Il l'eſt infiniment plus que celui du Son qui parcourt cent quatre-vingt toiſes dans une ſeconde. La Lumière va du moins ſix cens mille fois plus vîte. La promptitude des impreſſions de la Lumière tranſmiſe dans l'Ether dépend de ſon élaſticité & de ſa denſité. Si ces deux

deux choſes nous étoient connuës, elles nous ſerviroient à découvrir la véritable viteſſe de la Lumière. Mais quoique ni l'une ni l'autre naient pu encore être déterminées par les expériences qui prouvent l'exiſtance de l'Ether, il eſt pourtant certain que ce milieu eſt incomparablement plus ſubtil & moins denſe que l'air. Ainſi la viteſſe de la Lumière doit être beaucoup plus grande que celle du Son, puiſque la viteſſe avec la quelle les impreſſions ſe répandent dans un milieu élaſtique eſt comme la racine quarrée de l'élaſticité diviſée par la denſité ; de ſorte que la diminution de la denſité auroit auſſi bien la viteſſe que l'augmentation de l'élaſticité. Or les expériences, par les quelles on a prouvé l'exiſtance de l'Ether, ont ſervi à faire connoitre que ſon élaſticité eſt infiniment plus grande que celle de l'air que nous reſpirons. Il s'en ſuit donc que la viteſſe de la Lumière doit être infiniment plus prompte que celle du Son.

Le mouvement de la Lumière eſt droit. Si dans une chambre l'on fait un trou à deux portes diamétralement oppoſées, & que l'on approche par déhors de la Lumière d'un des deux trous, la Lumière traverſe

ſé la chambre ſans l'éclairer, & va par l'autre trou ſe peindre hors de la chambre ſur quelque objet. Je conclus donc de tout ce que je viens de dire que la Lumière eſt un mouvement de vibration de la matière étherée promt & droit.

§. II.

De la manière que la Lumière produit des ſenſations.

UNE ſeule impreſſion de l'air ſur l'organe de l'ouye ne produit point l'idée du ſon. Ainſi une ſeule impreſſion de l'Ether ſur nos yeux n'eſt pas capable d'y produire aucune ſenſation. Il faut donc une ſuite déterminée d'impreſſions pour ébranler les nerfs; & la Lumière affectant nos ſens n'eſt que la perception d'une ſuite d'impreſſions de la matière étherée. Par exemple, trois mille impreſſions imprimées au fond de l'œil cauſeront une perception différente de celle que produiront quatre mille impreſſions. De même que la diverſité des ſons vient uniquement du différent nombre d'impreſſions qui ſe font ſentir à l'organe de l'ouye dans un tems déterminé,

né, de même auſſi la quantité d'impreſſions qui frappent les yeux dans un tems déterminé produiſent la diverſité des objets qui s'offrent à la vuë. Lorſque je parlerai des couleurs, j'aura occaſion de rapeler ce que je viens de dire, les diverſes couleurs n'étant produites que par les différens nombres des impreſſions que nous recevons dans un tems déterminé.

§. III.

Sur la propagation de la Lumière.

LA Lumière ſe répandant de tous côtés en ligne droite avec une viteſſe prodigieuſe, s'affoiblit toujours davantage. Les rayons qui entourent les Corps lumineux ſont diſpoſés en forme de cônes, ou de piramides, dont les ſommets ſont dans ces mêmes Corps lumineux. Les baſes de ces rayons répanduës dans de vaſtes eſpaces font paſſer l'impreſſion qu'ils reçoivent ſur tous les objets qui les environnent. On peut comparer le Soleil, ou une flamme, à une cloche ſonnante qui eſt frappée inceſſamment. Le bruit de cette cloche ébranlera des cordes

des tendues, de manière que chacune ſe fera entendre par un ton convenable à la tention. Les Corps lumineux produiſent le même effet ſur les rayons, & voilà la Lumière répanduë de tous côtés. Les rayons étant entre d'autres rayons de même force, ne ſe dérangent point: ainſi la Lumière ſe répand en ligne droite, avec d'autant plus de viteſſe & de facilité, que l'impreſſion qu'une extrémité des rayons reçoit des Corps lumineux, l'autre extrémité la reçoit & la communique à l'organe de l'ouye; comme un bâton dont un bout eſt appuyé ſur la main, & l'autre eſt pouſſé, cauſe dans l'inſtant qu'il eſt mû une ſenſation. La viteſſe de la Lumière eſt ſi prompte, qu'elle ne reſte que huit minutes de tems pour être refléchie par les Planètes juſqu'à nous.

LA Lumière, en s'éloignant des Corps lumineux, s'affoiblit; parce que la force communiquée par les Corps lumineux à la pointe des cônes des rayons ſe diſtribue & ſe diviſe toujours en avançant vers la baſe à un plus grand nombre de parties qu'elle fait tourner ſur leur centre. Ces parties employent encore la force qu'elles reçoivent à comprimer l'air, perdent ainſi de leur mouvement, & par

conſéquent la Lumière doit s'affoiblir peu à peu, & ſe perdre enfin.

§. IV.

Sur la refléxion de la Lumière.

L'EXPERIENCE démontre clairement que les rayons de la Lumière ébranlent les Corps ſur leſquels ils tombent. La viſion ne pouroit avoir lieu, ſi les rayons qui rentrent au fond des yeux, & qui vont peindre les objets ſur la rétine, n'y produiſoient aucun changement. Nous éprouvons tous les jours que la force des rayons du Soleil échauffe non ſeulement les corps, mais les brule, détruit, deſaſſocie les parties des plus durs & des plus compactes. Nous ne pouvons donc nous empêcher de convenir que tout Corps ſe reſſent de l'action des rayons qui y tombent. Les plus légères & les plus inſenſibles des particules de ſa ſurface doivent être ébranlées & agitées proportionnellement à la force des rayons: c'eſt là la cauſe de la refléxion de la Lumière. Les rayons répandus ſur les objets des parties ſolides, impénétrables,

&

& élaſtiques ne ſauroient avancer: ils ſont repouſſés par l'éficace du reſſort de ces parties élaſtiques, & ſe refléchiſſent avec d'autant plus de viteſſe, que leur figure eſt plus propre au mouvement. Si nous nous regardons dans l'eau, ou dans un miroir, auſſi-tôt les rayons partis de notre viſage ſont refléchis par les parties ſolides du miroir & de l'eau.

IL eſt aiſé de comprendre pourquoi il y a des Corps qui refléchiſſent plus la Lumière les uns que les autres. La raiſon principale, c'eſt le plus ou le moins d'élaſticité des particules légères qui compoſent leurs ſurfaces. On peut diviſer en trois différentes ſortes les Corps. La prémière contient ceux dont les ſurfaces ont des particules lâches, ſans reſſort, qui ſouffrent beaucoup des impreſſions des rayons; mais qui manquent de force pour les repouſſer, qui ne peuvent en renvoyer aucun, & qui ne ſauroient produire la moindre impreſſion dans l'Ether voiſin. Les Corps de cette nature doivent nous paroitre noirs, & nous le paroiſſent en effet. Je range dans la ſeconde claſſe les Corps qui ont des particules élaſtiques, qui ſe remettent des impreſſions qu'elles ont reçû avec autant

de force qu'il en faut pour produire de nouveaux rayons dans l'Ether voiſin, mais qui ne ſont point déterminées à un certain nombre de vibrations; de ſorte que chaque impreſſion dont elles ſont frappées les comprime, & qu'elles renvoyent autant d'impreſſions qu'elles en reçoivent. Les Corps de cette nature doivent nous paroitre blancs, & nous le paroiſſent. Enfin la dernière ſorte de Corps eſt celle dont les particules ſont élaſtiques, mais déterminées à un certain nombre de vibrations qui conviennent à leur tenſion. Ces particules peuvent-être comparées à des cordes tenduës, qui ne peuvent être miſes en mouvement que par un ſon uniforme, ou conſone. De même elles ne font des vibrations, que lorſqu'elles ſont frappées par des rayons qui ſont formés par un pareil nombre de vibrations. Les Corps de cette eſpèce ſont colorés d'une couleur qui répond au nombre des vibrations que rendent les particules légères & inſenſibles de leur ſurface. Par exemple, un Corps rouge paroit rouge, parceque les particules de ſa ſurface ſont diſpoſées de manière qu'elles achèvent autant de vibrations dans une ſeconde, qu'il

qu'il en faut pour cauſer la ſenſation du rouge; de même qu'une corde eſt du ton de *G. re ſol*, ou de *C. ſol ut*, lorſqu'elle eſt capable de rendre autant de vibrations dans une ſeconde, qu'il en faut pour former ce ton, & qu'elle ne peut jamais en former un autre; ne pouvant, tant qu'elle demeure dans la même tenſion, recevoir que la quantité de vibrations que demande le ton pour lequel elle eſt montée. Cela ſuffiroit, pour ainſi dire, pour montrer toute l'harmonie des couleurs; mais j'en parlerai cependant dans la ſuite beaucoup plus amplement.

§. V.

Des Corps opaques.

LA différence entre les Corps opaques & les Corps lumineux conſiſte en ce que nous voyons les Corps opaques par les rayons qui viennent de leur ſurface, & qui y ſont pouſſés par le mouvement vibratoire des plus petites particules; mais ce mouvement y eſt produit par une force étrangère, c'eſt-à-dire, par des rayons d'autres Corps qui

y tombent; au lieu que dans les Corps lumineux, le mouvement vibratoire qui cauſe les rayons eſt produit en eux-mêmes par leur propre force, & que leurs moindres particules ſe trouvent dans un mouvement vibratoire & continuel qui eſt cauſé & conſervé par une force intérieure.

CES rayons d'un Corps lumineux ſont plus forts que ceux qui viennent d'un Corps opaque; parce que le mouvement produit par une force intérieure eſt beaucoup plus vif que celui qui reſulte du choc des rayons.

§. VI.

Des Corps lumineux qui n'ont point de chaleur.

C'EST dans la différence de la force du mouvement vibratoire des rayons qu'il faut chercher la raiſon pourquoi certains Corps lumineux ne brulent point. Le Soleil & la flamme, où ce mouvement eſt impétueux, mettent toutes les moindres particules, de quelque reſſort qu'elles ſoient, en vibration; d'où reſultent des rayons compoſés de toutes

les

les couleurs qui ont une force très grande. Mais la clarté des Corps opaques, lorſqu'ils ſont illuminés, ne peut produire aucune chaleur, parce que, quoi qu'un mouvement inteſtin, tel qu'eſt celui des particules qui compoſent la ſurface des Corps opaques, ſoit capable de produire un mouvement vibratoire, tel que la production de la Lumière le demande, cependant ce mouvement n'eſt point auſſi grand qu'il le faut pour cauſer une chaleur ſenſible : ainſi il produit la Lumière, & ne donne point de chaleur. C'eſt ce que nous voyons dans les Vers luiſans, dans le bois pouri, & dans d'autres Corps qui luiſent ſans bruler ; & c'eſt la raiſon pourquoi les rayons de la Lune ne peuvent jamais produire la moindre chaleur, même avec le ſecours des verres & des miroirs ardens.

§. VII.

De la refraction de la Lumière.

LA refraction de la Lumière a été expliquée différemment par les plus grands Philoſophes ; & ce qu'ils ont dit à ce ſujet ne paroit guère vraiſemblable.

C'EST une règle générale, & dont

tous les Philoſophes conviennent, qu'un Corps qui paſſe obliquement d'un milieu dans un autre, quand il atteint la ſurface d'un milieu qui reſiſte plus que celui dont il vient, comme il arrive lorſqu'une bale paſſe de l'air dans l'eau, elle s'éloigne de la ligne perpendiculaire qui coupe les deux milieux, & c'eſt une réfraction. Quand au contraire un Corps atteint un milieu qui reſiſte moins: il s'approche de la ligne perpendiculaire aux deux milieux, & c'eſt une refraction. Ainſi, ſi l'on veut tuer un Poiſſon dans l'eau d'un coup de fuſil, il faut viſer un peu plus bas: la refraction fera monter la bale, & l'éloignera de la ligne parallelle. Mais ſi un Homme dans l'eau vouloit viſer à un Oiſeau dans l'air, il faudroit qu'il viſât plus haut: la refraction fera baiſſer la bale, & la portera dans le corps de l'Oiſeau. La raiſon de cette refraction, c'eſt qu'un Corps qui paſſe obliquement d'un milieu dans un autre a deux directions, une parallelle à la ſurface du milieu dans lequel il paſſe, l'autre perpendiculaire. Quand il atteint la ſurface du milieu qui reſiſte plus que celui d'où il vient, il trouve plus de reſiſtance à la direction perpendiculaire, qu'à la parallelle. Cet excès de reſiſtance

ſiſtance diminuë la direction perpendiculaire, tandis que nul excès pareil ne diminuë la direction parallelle. Il faut donc que le Corps mû, après la diminution de la direction perpendiculaire, donne plus à la parallelle; & il ne peut le faire, ſans s'éloigner de la ligne perpendiculaire, & par conſéquent ſans refraction. Par la même raiſon, après la diminution de la direction parallelle, le Corps qui ſe meut doit lui donner moins, & donner plus à l'autre. Il ne peut le faire, ſans s'approcher de la ligne perpendiculaire des deux milieux, & c'eſt la cauſe de la ſeconde ſorte de refraction. Cette bale (*a. b. c.*) qui paſſe obliquement de l'air dans l'eau, s'éloigne de la perpendiculaire (d. e.) ceſſant de regarder le même point (f.). Paſſe-t-elle de l'eau dans l'air? Elle s'approche de la perpendiculaire (d. e.) ceſſant de regarder le même point (g.) FIG. I.

LES refractions de la Lumière ſont directement oppoſées aux règles des refractions de tous les autres Corps. Elles furent découvertes par Snellius, & miſes dans un grand jour par l'illuſtre Deſcartes. Ainſi un rayon de Lumière qui paſſe obliquement de l'Air dans l'Eau, de l'Eau dans

dans le Verre, du Verre dans le Criſtal, ſe rompt en approchant de la perpendiculaire. Pour expliquer cette ſingularité preſque inexpliquable, les Cartéſiens diſent que plus les Corps ſont denſes, plus ils ont des paſſages & des pores directs, au travers deſquels les rayons plus libres & moins interrompus paſſent plus aiſément. Le Verre, par exemple, eſt plus ſolide que l'eau, & il contient moins d'air: de là les paſſages y ſont plus libres que dans l'eau. Par la même raiſon, ils doivent auſſi l'être davantage dans le Diamant, que dans le Verre. Ce raiſonnement des Cartéſiens eſt peu convainquant; car, pour que la Lumière trouvât des paſſages plus aiſés dans les milieux denſes que dans les rares, il faudroit qu'il y eut dans ces milieux des pores infinis en tous ſens diſpoſés en droite ligne, & qui ne laiſſeroient aucune place pour la matière propre des Corps. Et quand même on accorderoit la réalite de tous ces tuyaux formés par les pores, il faudroit alors que les rayons paſſaſſent dans la même direction, & la refraction ne pouroit avoir lieu: où bien elle devroit ſe faire ſans cauſe; ce qu'il eſt abſurde de ſuppoſer.

LES Newtoniens ont explique différemment la refraction de la Lumière ; & il faut convenir que la raiſon qu'ils en ont donné découle très naturellement de leur Siſthème. L'Attraction, diſent-ils, exiſte dans toutes les parties de la matière. Les parties de la ſuperficie d'un Corps quelconque éprouvent donc ce pouvoir avant qu'il pénètre l'intérieur de la ſubſtance, & avant qu'il parvienne au centre où il eſt dirigé. Ainſi, dès que le rayon b. eſt près de la ſuperficie du Criſtal où de l'Eau, il ſe briſe, parce que plus les Corps ſont proches, plus ils s'attirent.

CE raiſonnement des Newtoniens n'eſt convainquant, qu'autant qu'on admet comme eux l'Attraction, & qu'on ſuppoſe que les Corps ont une tendance les uns vers les autres, ſans le ſecours de l'impulſion. Or c'eſt ce qui paroitra toujours impoſſible à bien des Gens. J'aime donc mieux une nouvelle explication, que vient de donner Monſieur Euler. Si elle a ſes doutes, ils me paroiſſent moins conſidérables, que ceux des deux opinions que je viens de rapporter FIG. 3.

„ Les Corps tranſparens, *dit Mr. Eu-*
„ *ler*, étant compoſés d'une matière
„ plus

„ plus groſſière que l'Ether, il eſt clair
„ que la propagation de la Lumière
„ doit ſe faire plus lentement dans un
„ tel Corps que dans l'Ether; car les
„ viteſſes ſont réciproquement comme
„ les racines quarrées des denſités du
„ milieu. Or la diverſité des viteſſes,
„ avec leſquelles la Lumière ſe mut par
„ différens milieux, produit la refraction
„ des rayons. Conſidérons deux mi-
„ lieux tranſparens E. & F. différens,
„ ſéparés par une ligne droite. A. C.
„ B. & ſoit la viteſſe des compreſſions
„ dans le milieu E. M. & dans le mi-
„ lieu F. N. ſoit C. D. une couche
„ comprimée de la Lumière prête en
„ C. d'entrer dans le milieu F. de ſorte
„ que la direction de la Lumière où le
„ rayon ſoit exprimé par la ligne M.
„ C. perpendiculaire à la couche C. D.
„ & l'Angle d'incidence ſera M. C. E.
„ Ayant tiré la ligne E. C. F. perpen-
„ diculaire à la ſurface A. C. B. main-
„ tenant pendant que le point D. dans
„ le milieu E. le Point C. dans le mi-
„ lieu F. parviendra en C. enſorte que
„ les eſpaces D. d. & C. c. ſeront en-
„ tre eux comme les viteſſes M. & N.
„ c'eſt-à-dire, il y aura D. d:--C. c:--M.
„ N:

„ N: ainſi la couche C. D. ſera parve-
„ nuë en C. d. où la droite C. P. per-
„ pendiculaire à. C. d. donnnera le ra-
„ yon rompu & F. C. P. ſera l'angle
„ de réfraction ". Mais les angles M. C. E. P. C. F. étant égaux aux Angles D. C. L: C. d. c. Il eſt clair que leurs ſinus ſeront comme les lignes D. d. & C. c. C'eſt-à-dire, comme M: N; d'où l'on voit que la raiſon entre les Sinus des angles d'incidence M. C. E. & de refraction P. C. F. doit être toujours la même & celle des Viteſſes avec leſquelles la Lumière eſt tranſmiſe dans les différens milieux. Il faut bien remarquer que cela ne regarde que l'inclination d'une ſeule couche comprimée C. D. qui n'eſt ni ſuivie, ni précédée d'autres également comprimées; car il eſt bien clair que ſi les couches comprimées ſe ſuivoient immédiatement les unes les autres, enſorte qu'il n'y eut preſque point d'intervalle entre deux voiſines, alors il ne pouroit y avoir aucune infléxion, parce que la couche ſuivante pouſſeroit la précédente, & l'obligeroit d'entrer dans un autre milieu ſuivant la même direction. Cette circonſtance bien conſidérée nous fait connoître que la ſuite des couches com-

comprimées eſt capable de changer un peu la loi de refraction établie ici. De-là donc il nous faut conclure que plus les couches comprimées ſeront fréquentes, & plus la refraction s'écartera de la loi donnée; ou ce qui revient au même, plus les angles d'incidence & de refraction ſeront toujours d'autant plus proches de la raiſon d'égalité, que la raiſon entre les viteſſes M. & N. approchera plus de cette égalité. Et comme les rayons de diverſes couleurs différent par rapport à la fréquence des couches comprimées, ils doivent auſſi différer par rapport à la refraction ; d'où il s'enſuit que les rayons qui ont des couches comprimées plus fréquentes ſouffriroent auſſi la moindre refraction, & que ceux qui ont des couches comprimées moins fréquentes en ſoufriroent une plus grande réfraction, mais qui ſera pourtant moindre que ſi une ſeule couche paſſoit d'un milieu dans l'autre.

§. VIII.

Sur les Couleurs.

LES Newtoniens prétendent que les rayons viennent colorés du Soleil. Ainſi

Ainſi les couleurs, ſelon eux, ſont une diſpoſition particulière des rayons lumineux, propre à faire apercevoir du rouge, du jaune, du verd, du bleu &c. Newton fonda ſon ſentiment ſur cette expérience. Expoſez tranſverſalement à un rayon de Lumière un Priſme, enſuite mettez à une diſtance d'environ ſeize ou dix ſept piés une feuille de papier vis à vis ce Priſme, la Lumière ſe briſera en entrant dans ce Priſme, & ſe briſera en ſens contraire en ſortant du même Priſme pour entrer dans l'air, ſelon les loix de la refraction. Ce rayon qui tombera ſur ce Priſme n'eſt point, comme on l'avoit cru, un ſimple rayon; mais c'eſt un faiſſeau de ſept principaux rayons, dont chacun porte en ſoi une couleur primitive, primordiale, qui lui eſt propre. Du mélange de ces ſept rayons naiſſent toutes les différentes couleurs de la Nature, & les ſept réunis enſemble forment la blancheur. Pour s'aſſurer que les rayons primitifs ne changent jamais, ont fait au papier, ſur lequel étant ſéparés par le Priſme ils viennent ſe peindre, une petite ouverture qui ne laiſſe paſſer qu'une eſpèce de rayon, par exemple, le rouge. Si l'on rompt ce

rayon avec un ſecond Priſme, avec un troiſième que l'on faſſe tourner ſur ſon axe, le rayon différemment rompu, différemment refléchi, répréſente toujours la même ſorte de couleur.

UN ſeul faiſſeau de lumière qui fait la couleur blanche eſt donc compoſé de ſept rayons qui ont chacun leur couleur. Si l'on expoſe un Verre lenticulaire de Lunette qui raſſemble tous les rayons à ſon foyer, il raſſemblera les ſept que le Priſme a ſeparés, & la couleur des ſept rayons ſeparés ſera blanche. Le noir par conſéquent ſera le corps qui ne réfléchira point de rayons. FIG. 4.

LES rayons de la Lumière ne ſe refractent pas, ne ſe briſent pas tous également. Ces ſept rayons échapés du corps du rayon qui fait le faiſſeau, & qui ſont anatomiſés au ſortir du Priſme, ſe placent chacun dans leur ordre ſur le papier blanc où ils ſe peignent. Chaque rayon occupant un Ovale, celui qui a le moins de force pour ſuivre ſon chemin, le moins de roideur, le moins de matière, s'écarte plus dans l'air de la perpendiculaire *a* du Priſme. Celui qui eſt le plus fort, le plus denſe, le plus vigoureux, s'en écarte le moins. FIG. 5.

ON

ON ne peut nier la vérité de ces expériences. Elles ont été faites dans les plus célèbres Académies, & on les y répète tous les jours. Mais on peut les expliquer d'une manière différente de celle de Newton. Prémièrement il eſt certain, & nous l'avons établi clairement, que les rayons ne partent point de l'intérieur des Corps lumineux, & qu'ils n'émanent point du Soleil qui ne peut être un globe de feu. Nous avons vu auſſi que la Lumière n'eſt qu'un mouvement vibratoire des particules de l'air cauſé par les Corps lumineux. Nous avons prouvé que la refléxion de la Lumière venoit de l'impulſion qu'elle reçoit par le reſſort des plus petites parties des Corps ſur les quels elle tomboit. Nous avons auſſi remarqué en paſſant que la couleur des Corps opaques dépendoit uniquement du reſſort des particules, dont la ſurface étoit compoſée, c'eſt-à-dire, du nombre des vibrations que ces particules donnent dans un tems marqué lorſqu'elles ſont ébranlées. Il en eſt de même de tous les Corps colorés, & c'eſt dans le différent nombre de vibrations que cauſent les particules de leurs ſurfaces qu'on doit chercher la diférence des couleurs. C'eſt

ce que nous voyons dans les bulles de ſavon, qui changent continuellement de couleurs, parce que leur épaiſſeur diminuant toujours, il arrive à chaque inſtant un changement inſenſible dans les parties de leur ſurface. Au reſte, il eſt évident que la refléxion & la refraction ne peuvent changer la nature des rayons, & qu'un rayon rouge doit toujours reſter rouge, ſoit qu'il ſoufre des reflexions, des refractions, où qu'il n'en ſoufre point; puiſque la couleur des rayons dépend du nombre des impreſſions faites dans l'œil dans un tems déterminé, & que ce nombre n'eſt point changé, ni par la reflexion, ni par la refraction. Quant à la refraxibilité, elle s'explique très naturellement dans cette hypothèſe, ainſi que l'a fort bien remarque Mr. Euler. „ Les rayons, „ dit-il, de différentes couleurs ne dif- „ fèrent entre eux que par rapport à la „ fréquence des compreſſions qui vien- „ nent frapper l'organe de la vuë dans „ un tems donné, & cette même diffé- „ rence eſt la cauſe que les rayons de „ diverſes couleurs ſoufrent différentes „ refractions. Les expériences faites „ par le moyen d'un Priſme nous mon- „ trent que les rayons rouges ſont la

„ plus

„ plus petite refraction, & les rayons
„ violets la plus grande dans la couleur
„ rouge, & la plus petite dans la cou-
„ leur violette. Les autres couleurs,
„ comme l'orangé, le jaune, le verd &
„ le bleu tiennent un milieu entre le
„ rouge & le violet, & leurs vibra-
„ tions ſeront moins fréquentes que dans
„ la couleur rouge, mais plus fréquentes
„ dans la couleur violette. Cela s'en-
„ tend des couleurs pures & hautes, tel-
„ les que l'Arc-en-Ciel & le Priſme
„ nous les préſentent.

„ CAR il faut diſtinguer ces couleurs,
„ des mêlées & des moins hautes ou
„ baſſes. Ces dernières couleurs ne dif-
„ fèrent entre elles, que comme le ton
„ des diverſes octaves. Ainſi ſuppoſant
„ qu'un rayon rouge faſſe 10000. vi-
„ brations dans une ſeconde; des rayons
„ qui font 5000. ou 2500. ou 1250. ou
„ 625. vibrations dans le même tems
„ produiront auſſi une couleur rouge,
„ mais moins haute que le prémier. Par
„ conſéquent y aura de chaque nom
„ pluſieurs couleurs différentes tout de
„ même qu'on a dans un Clavecin plu-
„ ſieurs tons qu'on exprime par la mê-
„ me Lettre.

Fin du Diſcours.

PENSE'ES DIVERSES

Sur le Caprice,

par Mademoiſelle Co ** *.

LE caprice eſt une choſe très difficile à définir. On le croit voir ſouvent ſous les traits de la raiſon, & l'on ſe trompe. Quelques fois auſſi l'on prend la raiſon pour caprice. Il ſuffit que la volonté d'autrui ſoit différente de la nôtre pour la traiter de bizarrerie.

PARMI les caprices, il en eſt qui ſont aimables, on peut même dire utiles. Il en eſt auſſi d'inſuportables, qui nuiſent non ſeulement à la Société, mais à nous-mêmes; qui éloignent nos meilleurs Amis, & qui font fuir également ceux qui nous connoiſſent à peine. Quiconque ne fait pas ſes efforts pour les ſurmonter, doit être regardé comme un inſenſé; encore eſt-il plus blâmable. Un Homme privé de l'eſprit & du bon-ſens n'eſt point reſponſable des défauts qu'il peut avoir: il n'eſt qu'à plaindre. Mais une Perſonne qui poſſède la raiſon ſans en faire uſage, qui a de l'eſprit qu'il néglige, des connoiſſances, & qui les mépriſe, n'eſt pas

di-

digne de joüir des avantages attachés à l'Humanité.

TOUT ce qui peut rendre les humeurs & les caractères oppoſés ſe rencontre naturellement dans les deux Sexes. Il a plu aux Hommes de nommer les actions de la plus-part des Femmes de purs caprices ; mais c'eſt leur faire tort en général, que de confondre, dans le nombre des Capricieuſes qu'il peut y avoir, pluſieurs Femmes remplies d'eſprit & de raiſon.

JE conviens qu'il eſt des Femmes inconſtantes, légères ; & par malheur pour l'Humanité, plus une Femme eſt aimable, plus elle ſe croit en droit d'être exempte de penſer toujours de même. Il ſemble qu'elle craindroit d'être trop accomplie, ſi elle ne joignoit un défaut auſſi eſſentiel aux perfections qu'elle peut avoir.

ON pouroit dire, pour excuſer les Femmes de leurs légèretés, que ſe méfiant ſans ceſſe d'un ſexe auſſi dangereux que les Hommes, elles cherchent à s'aſſurer un empire abſolu ſur leurs cœurs, & veulent juger de leur pouvoir par l'obeïſſance que ces derniers doivent leur rendre. Les caprices qui naiſſent d'un pareil deſſein n'ont ordinairement rien que d'aimable. Je dis plus ; une Femme tendre-

ment aimée ne doit point les négliger. L'amour prend de nouvelles forces par la crainte : trop de tranquilité l'endort ; il eſt ſouvent néceſſaire de l'allarmer. La raiſon eſt peu propre à y réuſſir ; elle tient une conduite trop compaſſée, & tranquiliſe un cœur bien plus qu'elle ne l'inquiéte. Il faut donc avoir recours à un ſimple caprice, qui loin de laiſſer l'amour dans une triſte langueur, le ranime entiérement. Il eſt juſte que les Hommes ſoient punis de leur fade complaiſance à louër chez les Femmes une qualité qui leur eſt ſouvent nuiſible.

Si l'on examine la conduité des Hommes, on trouvera qu'ils n'ont pas moins de caprices que les Femmes ; & ces caprices ont quelque choſe de plus dur, de plus bizarre, & de plus inſuportable. Un Petit-Maitre capricieux eſt moins aimable qu'une Coquette capricieuſe. Si l'on compare tous les différens états des Hommes avec ceux des Femmes, on trouvera dans ces états ce qu'on entrevoit plus facilement dans le Petit-Maitre & dans la Coquette, parce que leurs défauts ſont plus frappans, & qu'ils ne prennent aucun ſoin de les cacher.

FIN.

CATA-

CATALOGUE
DES
LIVRES
Qui ſe trouvent
A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.

LEettres Critiques & Philoſophiques par MADEMOISELLE Co**. avec les Réponſes de Monſieur le MARQUIS D'ARGENS; 12.

Mémoires du Comte du GUICHE, concernant les Provinces-Unies des Païs-Bas, depuis 1665. juſqu'au 15 de Juin 1672. Ouvrage qui ſert de preuve & de confirmation aux Lettres & Négociations de Monr. Le COMTE D'ESTRADES, & aux Mémoires de Mr. AUBERY. 12

La Conſolation Philoſophique de BOËCE, Nouvelle Traduction, avec la Vie de l'Auteur, des Remarques Hiſtoriques & Critiques; une DEDICACE MASSONNIQUE par un FRERE-MASSON, Membre de l'Académie Roïale des Sciences & des Belles Lettres de Berlin. 2 vol. 8.

*Lettres, Mémoires & Négociations de Monſieur le Comte d'*ESTRADES, *Ambaſſadeur de S. M. T. C. en Italie, en Angleterre, & en Hollande. Ouvrage où ſont compris l'Achat de Dunkerque, & pluſieurs autre choſes très intéreſſantes, Nouvelle Edition, dans laquelle on a rétabli tout ce qui avoit été ſuprimé dans les précédentes.* Londres 1743. 9 vol. 12.

La Parfaite Connoiſſance des Chevaux par Mr. SAUNIER, Haye 1734. avec 60. Belles Figures *Fol.*

Le même en Grand Papier.

La Bibliothèque BRITANNIQUE, ou Hiſtoire des Ouvrages des Savans de la Grande Bretagne. Tom. XXI. & Tom. XXII. qui contiennent les Extraits Suivans.

Tom. XXI. Premiere Partie.

I. Guil. WARBURTON Traité de la Divinité de la Miſſion de Moïſe, démontrée ſuivant les Principes d'un Deiſte Religieux, par la conſidération que, ſous l'Economie Moſaïque, il n'eſt point fait mention des Recompenſes & des Peines d'une Vie à venir.

II. Les Commentaires de JULES CESAR, touchant la GUERRE des GAULES & la GUERRE CIVILE; comme auſſi ceux d'AULUS HIRTIUS, & d'autres Ecrivains, ſur les Guerres d'ALEXANDRIE, d'AFRIQUE, & d'ESPAGNE; a-

vec les Notes & les Remarques de Monſieur TH. BENTLEY, qui y a joint les Conjectures & les Corrections de Mr. JAQUES JURIN.

III. L'Hiſtoire du *Schah* NADIR; ci devant nommé THAMAS KULI KHAN, aujourd'hui Empereur de Perſe.

IV. Remarques ſur la Reſurrection de LAZARE, rapportée dans le Chapitre Onzieme de l'Evangile de S Jean.

V. Recit Hiſtorique de la Vie & du Regne de DAVID ROI D'ISRAEL, par l'Auteur de l'*Examen desintereſſe de la Revelation*. Tom. II.

VI. Chronique des Rois d'Angleterre, écrite ſuivant le Style des Anciens Hiſtoriens Juifs, par NATHAN BEN SADDI, Pretre de la même Nation.

VII. XENOPHON Memorabilium Socratis Dictorum Libri IV. Gr. & Lat., cum notis integris ERNESTI, aliorumque Selectis; nunc variis etiam novis Obſervationibus adaucti & illuſtrati; acced. Capitum, Verborum, & Phraſium Indices locupletiſſimi. *Oxon.* 1741. 8.

Tom. XXI. Part. II.

I. Penſées Libres ſur la Création des Brutes, ou, Examen de l'Amuſement Philoſophique du P. BOUGEANT ſur le Langage des Betes.

II. Remarques ſur l'Hiſtoire d'Angleterre, tirées des Papiers Manuſcrits de HUMFROI OLDCASTLE.

III. Recit Hiſtorique de la Vie & du Regne de DAVID, Roi d'Iſraël, par l'Auteur *de l'Examen desintereſſé de la Revelation*. Tom III.

IV. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres. No. 464. 465. 466.

V. Dictionaire Hiſtorique de toutes les RELIGIONS, depuis la Creation du Monde, juſqu'à aujourd'hui.

VI, Letre à M. E....., Paſteur de la S....., ſur les Ouvrages de MR. ARLAUD, celebre Peintre de Geneve.

VII. L'ORTHOPEDIE, ou, l'Art de prevenir & de corriger dans les Enfans les Difformitez du Corps, le tout par des moyens a la Portée des Peres & des Meres, & des Perſonnes qui ont des Enfans a élever; PAR MR. ANDRY. 2 vol. 8.

VIII. Deſcription de la Hollande, ou Etat Preſent des Provinces-Unies, contenant une Relation particuliere de la Haye &c.

Tom. XXII. Part I.

I. Vie des Amiraux Anglois & des autres Grands Hommes de Mer de cette Nation; par JEAN CAMBELL.

II. Examen ſuccint d'un Ouvrage de Mr. WARBURTON, intitulé la Divinité de la Miſſion de Moïſe demontrée, adreſſé a l'Auteur même, par une Societé de Gens de Lettres.

III.

III. Deſcription de l'Orient, & de quelques autres Païs. I. Volume, ou ſont contenues des Obſervations ſur l'Egypte; par Mr. Richard Pococke.

IV. Lettre ſur la Conduite de Pilate a l'égard de Jesus-Christ.

V. Chronique de la Reine d'Hongrie, enſemble le Hauts Faits de George Roi d'Angleterre a la Bataille de Dettingen; & le Cantique d'Action de Graces du Roi George, pour la Victoire remportée ſur les Ennemis; le tout écrit a la maniere des Anciens Hiſtoriens Juifs, par Abraham Ben-Saddi Frere de Nathan le Juif.

VI. Transactions Philosophiques de la Societé Roiale de Londres No. 467. 468. 469. dans leſquels ſe trouve Le Memoire de Monſieur Trembley, & ſes Obſervations & Experiences ſur le Polype d'Eau douce, avec des Figures qui Repreſentent le dit Polype, vû par le Microſcope

VII. Programme pour imprimer par Souſcription le Livre de Jos en caractere Hebreu, qu'on a dechifré pour la premiere fois dans une Verſion Angloiſe de nouvelle Invention.

VIII. Vingt & quatre Sermons prechés en *1739*, 1740. & *1741*. pour la Fondation de Mr. Boyle; Huit Sermons prechés en *1738* & *1739* pour la Fondation de Milady Moyer, avec trois autres Sermons, par feu Mr. Leonard Twells.

NB Ce Journal, dont on imprime regulierement touts les trois mois une Partie, ſe fait de Jour en jour plus intereſſant, & plus eſtimé. Le Libraire ne negligé rien de tout ce qui peut contribuer a meriter l'accueil dont le Publicq l'honore. Il ſe flatte d'y réüſſir de plus en plus; Pluſieurs Scavans du premier Ordre ſe faiſant un plaiſir de l'Enrichir d'Extraits les plus agreables & les plus dignes de l'Attention des Curieux & des Gens de Lettres.

La Nouvelle Mariane, ou les avantures de Madame la Baronne De ****. Haye 1738. 10 Parties 8.

Medailles de Grand & de Moyen Bronze, du Cabinet de la Reine Christine; *frappées tant par ordre du Senat, que par les Colonies Romaines, & par les Villes Grecques, gravées auſſi delicatement qu'exactement d'après les Originaux, par le Celebre* Pietro Santes-Bartolo; *en LXIII. Planches, expliquées par Monſr.* S. Havercamp, *Profeſſeur dans l'Academie de Leiden.* à la Haye *1741*. François & Latin. Fol.

- - - - *Le même Ouvrage*; en Grand Papier. Fol.

L'Hiſtoire du Syſtheme des Finances ſous la Minorité de Louis XV., *avec un abregé de la vie du Duc* Regent *& du Sr.* Law, *Haye* 1734 6 vol. *12.*

*Art de monter à Cheval, ou, Deſcription du Manège dans ſa perfection, par Mr. le Baron d'*EISEMBERG. Haye 1740. avec 60 belles Planches, gravées par PICART; *Fol.* Obl.

De l'Attaque & de la Defenſe des Places, par Monſr. le Mareschal de de VAUBAN. à la Haye 1737 avec 36 Belles Planches. 4.

- - - - *Le Tome ſecond du même Ouvrage.* à la Haye 1742. Fig 4.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. de GOMEZ. Haye 1735. 20 vol. 12.

Diſcours Hiſtoriques, Critiques, Theologiques & Moraux, ſur les Evenemens les plus memorables de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, avec de très belles Figures, Lettres Griſes, Vignettes, & Culs de Lampe, gravez ſur les Deſſeins de Mrs. HOET, HOUBRAKEN & PICART LE ROMAIN. à la Haye 1727-1739. 6 vol. Fol. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superoial.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Les mêmes Diſcours XI. Volumes, 8.

Voyage de CORN. LE BRUN, *au Levant, dans l'Aſie Mineure, aux Iſles de Chio, Rhodes, Chypre &c. de même que dans les plus conſiderables Villes d'Egypte, de Syrie, & de la Terre Sainte &c.* Haye 1732. 5 vol. 4 Fig.

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Examen du Pyrrhoniſme Ancien & Moderne, par Mr. de CROUSAZ Haye 1733. Fol. *Cet Ouvrage eſt imprimé ſur le même Format du Dictionaire & des Oeuvres de* BAYLE, *dont l'Auteur fait une Critique perpetuelle.*

- - - - *Le même*; en Grand Papier, Fol.

Eſſai Hiſtorique & Philoſophique ſur le Gout. Haye 1737. 8.

La GUERRE SERAPHIQUE, *ou, Hiſtoire des Perils qu'a courus la Barbe des Capucins, par les violentes Attaques des Cordeliers; avec une Diſſertation ſur l'Inſcription qui ſe trouve au Portail de l'Egliſe de Rheims:* Deo Homini & Beato Franciſco, Utrique Crucifixo. Haye 1739. 12.

Les Remarques Hiſtoriques, Critiques, & Philologiques, ſur le Nouveau Teſtament, par Monſr. DE BEAUSOBRE LE PERE. Haye 1742. 2 vol. 4.

Le Gouvernement Admirable de la REPUBLIQUE DES ABEILLES; *avec les moyens d'en tirer grande Utilite.* Haye 1740. 12.

Hiſtoire METALLIQUE *des XVII. Provinces des Païs-Bas, depuis l'Abdication de l'Empereur Charles V. en 1555. juſqu'à la Paix de Baden en 1716. par Mr.* VAN LOON. Haye 1736. avec plus de 3000. Medailles, 5 vol. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

- - - - *du XVI. Siecle, par Mr.* DURAND, Haye 1735. 4 vol. 12.

Les Hommes Illuſtres qui ont paru en France, par Mr. PERRAULT, Haye 1736. 2 vol. 8. *Me-*

Memoires d'Anne Marie de MORAS, *Comteſſe de* COURBON, *écrits par Elle même*, Haye 1740. 4 Parties, 12.

Le PAISAN GENTILHOMME, *ou, Avantures de Mr. Ranſan, & ſon Voyage aux Iſles Jumelles*, Haye 1735. 12.

Recueil complet d'Eſtampes, qui repreſentent les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Teſtament (ſans Diſcours) gravées ſur les Deſſeins de Mr. HOET, HOUBRAKEN, & PICART. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superroyal.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Le Supplement aux Trophées Sacrez & Profanes du Duché de Brabant, par Mr. BUTKENS, 2 vol. avec Figures. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Le Siege de CALAIS, *Nouvelle Hiſtorique*, Haye, 1732. 12.

Traitez Geographiques & Hiſtoriques pour l'intelligence de la Sainte Ecriture; par Mr. BRUZEN LA MARTINIERE, Haye 1730. 2 vol. 12.

Traité des Armes, par le Sr. P. J. F. GIRARD, *Ancien Officier de de Marine; enſeignant la maniere de combattre de l'Epée en pointe ſeule, toutes les Gardes étrangeres, l'Eſpadon, les Piques, Hallebardes, Bayonnettes au bout du Fuſil, Fleaux briſez, & Batons aux deux Bouts; enſemble a faire de bonne grace le Salut de l'Eſpon-ton, l'Exercice du Fuſil, & celui de la Grenadiere, tels qu'ils ſe pratiquent aujourd'hui dans l'Art-Militaire de France; orné de* 116 *Belles Planches*, à la Haye 1739. Quarto Obl.

La Chronique des Rois d'Angleterre, écrite dans le Style des Anciens Hiſtoriens Juifs, par Nathan Ben Saddi Prêtre de cette Nation. Londres 1743. 8.

Les Oeuvres de Clement Marot, revues ſur pluſieurs Manuſcrits, & ſur plus de quarante Editions, augmentées tant de diverſes Poeſies veritables, que de celles qu'on lui a fauſſement attribuées, avec les Ouvrages de Jean Marot ſon Pere & de Michel Marot ſon Fils, Haye 1731. 6 vol. 12.

LIBRI LATINI.

THESAURUS Antiquitatum & Hiſtoriarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ, Sardiniæ, Corſicæ, Melitæ, congeſtus a JOH. GEORG. GRAEVIO; JAC. PERIZONIO ET SIG. HAVERCAMPIO, cum Præfationibus PETRI BURMANNI. *Lugd. Batav.* 45 Volumina; *cum Figures*. Fol.

- - - - Idem Liber; *Charta Majori* Fol.

- - - - Idem Liber. 39 Volumina. Fol.

- - - - Idem Liber. 39 Volumina *Charta Majori*. Fol.

Nummophylacium REGINAE CHRISTINAE, quod comprehendit Numiſmata Ærea Imperatorum Romanorum, La-

tina, Græca, atque in Coloniis cusa, quondam a PETRO SANTES BARTOLO Summo Artificio Summaque Fide Æri incisa: cum Commentario SIGEBERTI HAVERCAMPI Latine & Gallice. *Hagæ Com.* 1741. *Fol. cum LXIII. Tabulis Numismatum.*

- - - - - - - Idem Liber: Charta Majori. Fol.

BREVIARUM Rothomagense; Illustriss. & Reverendiss. in Christo Patris *Ludov... de la Vergne de Tressan*, Rothomagensis Archiepiscopi, Autoritate reformatum & editum. 1736. 4 *Vol.* 18 *Rubro Nig. cum Fig.*

JAC. DE BIE, Numismata Aurea Imperatorum Romanorum, a Julio Cæsare ad Heraclium usque, Excellentissimi, cum viveret, Caroli Dueis CROI & ARSCHOTANI magno & sumptuoso studio collecta; accedit LUD. SMIDS Romanorum Imperatorum Pinacotheca; ex recensione & cum notis *Sig. Havercampi. Amst.* 1738. *cum Fig. & Numismatibus.* 4.

CATALOGUS Librorum qui in Thesauris Romano, Græco, & Siculo continentur. *Leidæ* 1725. 8.

Compendium Moralis Evangelicæ, Sive, Considerationes Christianæ in Novum TESTAMENTUM: *Lovanii* 1694. 4 *Vol.* 12. *Editio Nitidissima.*

Jo HARDUINI Opera Varia; in quibus continentur I. Undecim Athei Hodierni: Scilicet, Janssenius, Martin, Thomassin, Mallebranche, Quenel, Arnaud, Nicole, Pascal, Descartes Le Grand, & Regis. II. Platon expliqué. III. Pseudo-Virgilius. IV. Pseudo Horatius. V. Numismata Sæculi Justinianei. VI. Antiqua Numismata Sæculi Theodosiani. VII. Numismata Regum Francorum. *Hagæ Com.* 1733. *cum LVII. Tabulis Numismatum.* Fol.

- - - Idem Liber. *Charta Majori.*

CLERICI Opera Philosophica, *Amst.* 1722. 4 *Vol.* 12.

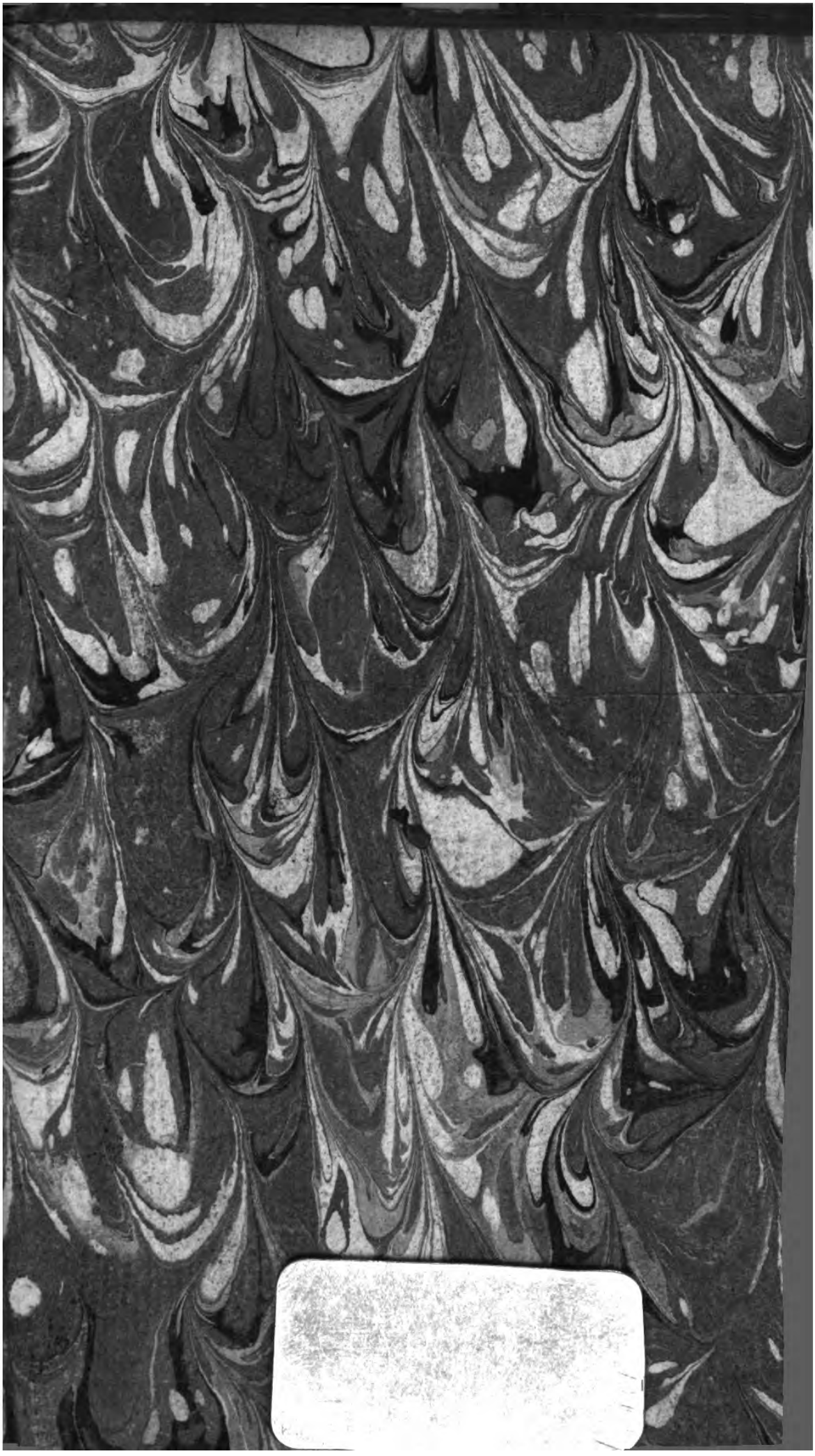
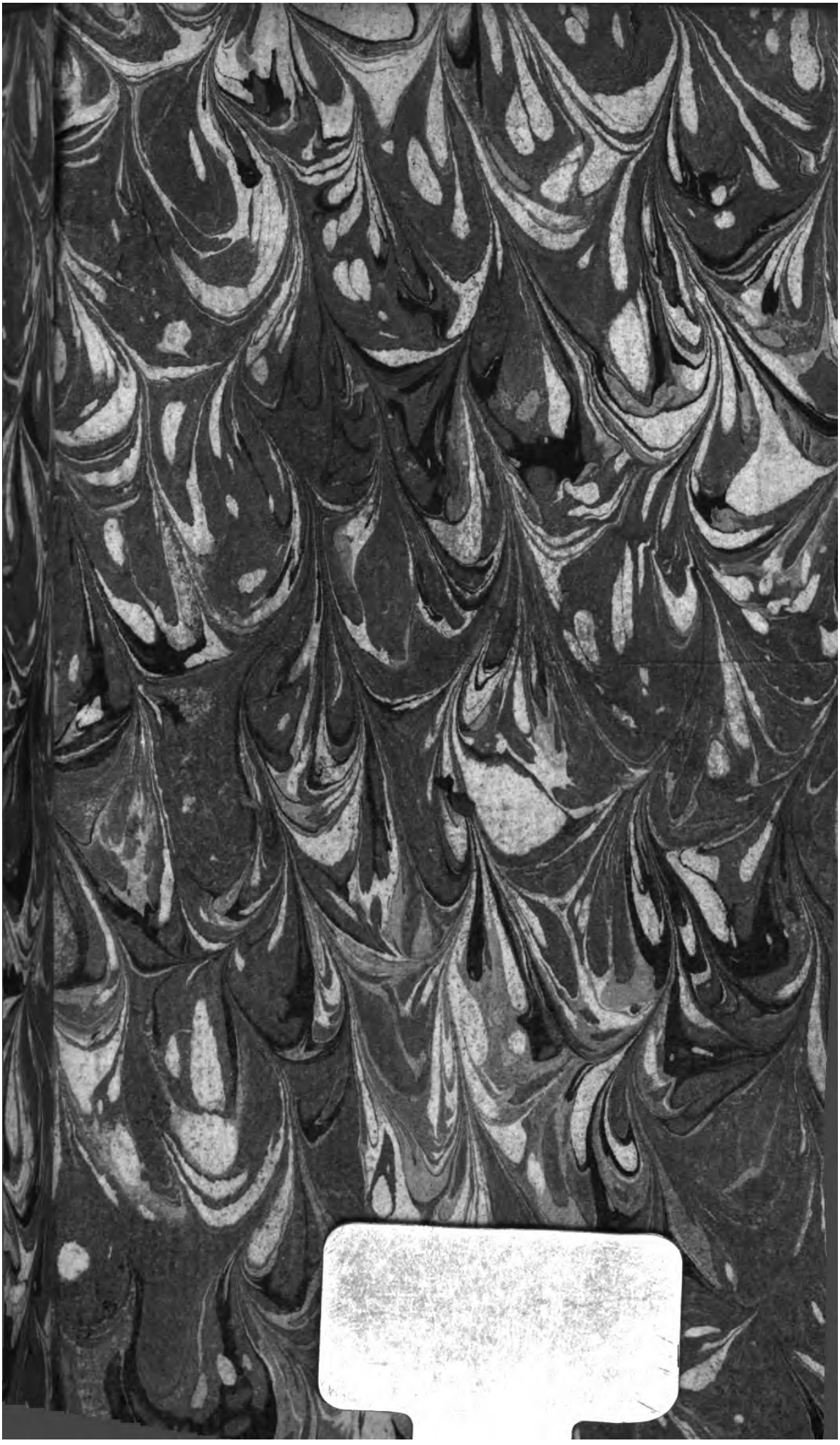
Jo. HARDUINI Commentarius in Novum Testamentum, accedit ejusdem Autoris Lucubratio, in cujus prima parte ostenditur Cepham, a Paulo reprehensum, Petrum non esse; in altera parte Joanis Apostoli de Sanctissima Trinitate locus explanatur, *Hagæ* 1741. *Fol.*

- - - Idem *Charta Majori.*

S. JUSTINI Philosophi & Martyris Opera, Studio Benedictinorum, *Hagæ* 1743. *Gr. & Lat.* Fol

HOSPITALII Galliarum Cancellarii Carmina. *Amst.* 1732. 8.

LIMBORGI Theologia Christiana adjuncta est Relatio Historica de Origine & Progressu Controversiarum in Fœderato Belgio de Prædestinatione. *Hagæ Com.* 1736. Fol.

FIN.

60613065